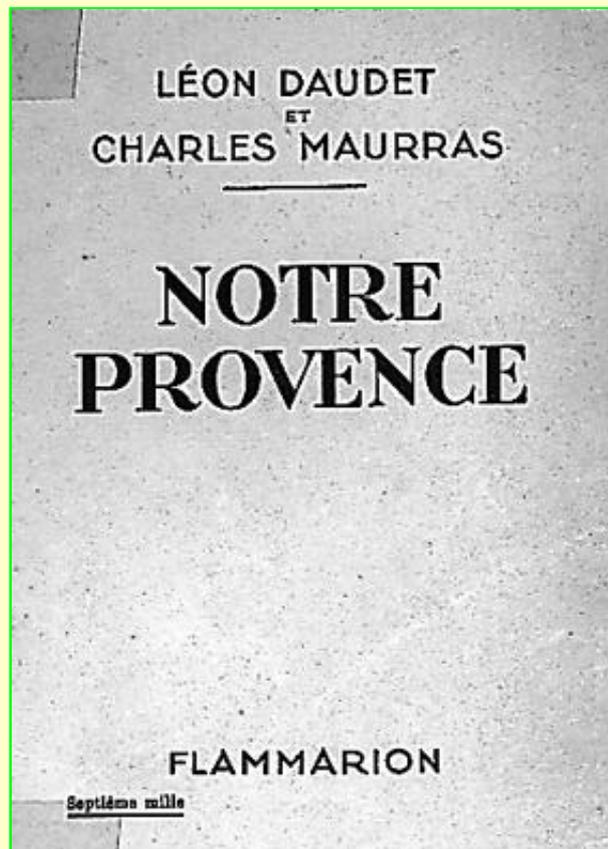


Léon Daudet et Charles Maurras

Notre Provence



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

PRÉFACE

— Avons-nous le droit de dire « notre Provence » ? Au moment de publier l'anthologie de nos plus douces et de nos plus fortes images, ce scrupule nous est venu.

L'un de nous est né à Paris. L'autre n'a pas attendu le coup des dix-huit ans pour quitter son Etang de Berre et n'y revenir qu'en passant, même, hélas ! en courant. Il est vrai que Léon Daudet a vécu les plus beaux jours d'une enfance dorée parmi les thymys et les romarins de Fontvielle et sur la pierraille des Baux, ses yeux se sont ouverts aux lumières du monde, aux espérances et aux rêves de la vie, suivant la leçon fine et ferme du beau sang paternel que le suc romain nourrissait :

— A Nîmes, ô Mireille !

Oui, mais le pays de Nîmes est-il provençal ?

Mistral l'affirmait, le cardinal de Cabrières le contestait. Le grand prélat, fils de Beaucaire, de l'autre main du Rhône, voulait rester dans la vaste fédération de provinces que l'on appelle Languedoc ou Occitanie, il insistait avec vigueur et bonne grâce sur tout ce qui, dans l'histoire et dans la nature, distingue le Languedocien et le Provençal. Ces nuances précises ne sont pas douteuses quand on en prend la mesure depuis Montpellier, Béziers ou Toulouse, par rapport, je suppose, à Aix ou à Toulon. Mais tout grand fleuve ne fait-il pas métier d'unir les berges plutôt que de les séparer ?

Sans remonter au Moyen Age où « Provensa » se disait même d'Auvergne et d'Armagnac, de Médoc et de Limousin, on peut encore soutenir que, face à Avignon et à Tarascon, les premiers territoires de la rive droite figurent une espèce de Marche de Provence. Mistral le fait bien voir : si Mireille est fille des Baux, celui qu'elle aime est un enfant de Valabrègues son Vincent lui est bel et bien venu du Gard.

C'est une raison, elle compte ! En voici une autre. Il ne faut pas croire que les filles de Valabrègue aient un autre langage, un autre costume, un autre tour de tête, un autre pas de promenade que les belles enfants du pays arlésien. On trouve dans les Olivades une liste chantante des villes et villages où se porte la « coille étroite » au ruban de « pur velour ». Cette énumération lyrique, uno des plus nobles de la poésie universelle, ne s'arrête pas à Trinquetaille, le fleuve passé, elle enrôle Beaucaire, annexe le pays d'Argence, et Combes, et Domasan,

Jonquières et Fourques,
Et Bellegarde aussi...
Valabrègue et Montfrin,
Meyne, Aramon,
Fournès,
Sarnhac, tout cela en est.

Tout cela sur l'autre rive du Rhône ! Tandis que à l'Est, le port, l'usage de la chapelle et du hennin, finit un peu en avant de l'étang de Berre, sur une ligne extrême que déterminent Fos, Saint-Mitre, Isres, Saint-Chamas et Salon. Sans approcher Martigues de plus d'une lieue et demie, tout au contraire, le Rhône n'a rien pu tenir à l'ouest. Les pointes avancées du royaume d'Arles enveloppent le Pont du Gard, occupent le désert des taureaux et des chevaux sauvages qui se continue au delà de la Camargue et tiennent, avec quantité de villages de course, de vastes étendues de vignobles noirs et dorés: s'arrêtent-elles à bien longue distance des faubourgs d'une autre ville royale, aussi pleine de gloire qu'Arles est pleine de deuil, mais qui porte comme Arles des arênes en couronne, et qui, de la Tour Magne, dresse le Saint Signal sur un horizon palustre et marin ?

Ainsi nos terres-mères veillent, de part et d'autre du delta rhôdanien, du berceau mistralien, pris pour centres, pour métropoles. On a raison de dire qu'il ne suffit point d'aimer un pays pour se l'approprier, cela justifierait trop de conquêtes indues ! Mais nous ne sommes, l'un ni l'autre, des conquérants. Pèlerins, pèlerins pieux, une admiration passionnée, pétrie de regrets, presque de remords, nous appelle auprès des tombeaux où nous attendent nos parents. Nous recueillons leur voix, leur souffle, leur conseil, leur rythme de force et de joie. Et ces bons pères que Mistral dit « si sages, si sages », ne nous refusent pas leur bénédiction.

LÉON DAUDET.

CHARLES MAURRAS.



LÉON DAUDET

NOTRE PROVENCE

PREMIÈRE PARTTE

A TRAVERS LA PROVENCE

La Provence est ensoleillée, douce et grave, ainsi que la voix de Cordelia, d'après Shakespeare. Quand on est insouciant et jeune, on ne voit que son sourire suave, la beauté et la gentillesse de ses jeunes femmes, la fête perpétuelle de sa lumière, le voltigement du plaisir dans son air fin. Puis, à mesure qu'on avance dans la vie, la cendre, chaude et douce, mais la cendre, apparaît sous la poussière des routes, avec le défilé des ombres admirées et chéries. Retrouvant ma seconde patrie après deux ans et demi d'exil, j'ai eu comme compagnons permanents de ma pensée, sur les routes blanches entre les cyprès de Virgile, mon fils Philippe, mon père et Mistral. Aucun de ses paysages familiers, entre Durance et Rhône, entre les Alpilles et la mer, qui ne me rappelle, avec cet enfant chargé de bonté, de dévouement, et de poésie, ces deux grands poètes, ces deux amis, qui possédaient si bien nos deux langages français, qu'animait un même amour de la mère Provence.

La Provence est avant tout le pays dédié aux morts, un cimetière que le vent embaume, la contrée grave et douce entre toutes où la frénésie amoureuse n'est qu'une diversion à la brièveté du temps, qu'un anesthésique. Dante avait déjà noté que les Alpilles sont un bossellement de tombes; celles-ci se continuent vers Aix, vers Lamanon, vers Martigues par des vagues et replis de terrain, quelquefois par de visibles reliefs de sépultures, même à deux ou trois, à toute une famille; sortes de moules, en creux, des civilisations disparues. Est-ce la poussière ou la cendre funéraire, qui voltige sur les routes blanches et ambrées, comme des bras de femmes ? Sont-ce des rocs ou des monceaux d'ossements qui s'effritent vermiculairement au vent et à la bourrasque venus de la hauteur ? Passant, tends l'oreille et perçois le son rauque des trompettes romaines enfouies avec ceux qui les animaient aux champs de Fos et de Pourrières.

C'est la souveraine grandeur de Mistral d'avoir mis ses poèmes et son dictionnaire, ce cimetière ranimé des mots d'Oc, sous l'invocation et l'évocation irrésistible des morts. Il

a rendu ainsi le souffle du passé aux gens, aux chemins, aux usages. Il a réveillé la survivance aussi nombreuse que la sépulture et dont on ne peut prévoir les futurs rassemblements. Son chant est à l'opposé de celui de Lucrece qui désespère, quand l'autre chant, le chant de *Calendal* et du *Poème du Rhône*, fait espérer.

Chaque province a son rôle dans notre littérature, quant à la conception, quant à l'évocation, quant à l'ambiance générale de l'œuvre et à l'humeur de l'écrivain.

L'inspiration provençale n'est nullement romantique, c'est le premier point à noter. Le Latin a horreur des monstres, de la disproportion et, en général, du baroque, si puissamment défini et délimité par Eugénio d'Ors. Une certaine répartition de la lumière lui paraît indispensable à l'œuvre d'art, et c'est une banalité de dire que la disposition lumineuse des aspects et paysages provençaux, comme des visages et silhouettes de femmes dans ces paysages, est unique. *Mireille* est née de la contemplation émue, par son poète, de ces statues animées que l'on voit, sur les routes, au puits, à la cueillette des olives, dans les cours des mas, qui ravissent l'œil et séduisent l'esprit. Je remarque, à ce sujet, que de nombreuses œuvres littéraires sont nées de l'attitude féminine dans une occupation familière, ou d'une démarche de femme sortant de l'église, le tout dans la lumière d'une certaine heure de la journée. Charlotte, distribuant des tartines aux enfants, Mireille, dans l'olivier, la jolie fille de la *Communion des Saints*, descendant les marches de Saint-Trophime; Marguerite, de *Faust*, au rouet; Vivette, mélancoliquement assise, dans *l'Arlésienne*... On pourrait multiplier les exemples. Cette genèse esthétique est de tous les pays, mais particulièrement féconde en Provence, où la femme est sculpturale, le soleil vif et l'ombre nette.

Comme celle de Virgile, l'œuvre de Mistral est un ensemble de telles statues animées et par des gestes ou une démarche qui défient toute désharmonie. Le pas de la Provençale est allongé, en raison de ses jambes élancées, et son allure, quelquefois rieuse, est généralement fière et grave. Ce qui fait qu'elle incline son poète ou prosateur, au drame issu de l'amour — car sa seule vue inspire l'amour ou le désir — et lentement amené. Comme la Française en général, mais de façon encore plus surprenante, vu l'étincellement du jour, la Provençale est furtive; elle apparaît, puis disparaît, par une porte, un tournant de route, derrière un arbre, et quelquefois par simple coquetterie. Telle Galatée fuyant vers les saules. Cette faculté de disparition mêle, à l'image de l'amour, celle de la carence, de l'absence, de la disparition. Voir la course de Mireille à travers la Crau, sous le soleil cette fois homicide, le départ de Zani la brune, dans la *Grenade entr'ouverte*, d'Aubanel, l'absence de l'Arlésienne fatale dans le drame de mon père. Cette belle fille qui commande tout et qui n'est pas là, c'est une image de la fatalité, comme l'infidèle enfuit dans le *Pain du Péché*.

D'une jeune fille méditant, au jour tombant, au seuil d'une humble demeure, d'une cabane, en Camargue, est sorti ce chef d'œuvre: le *Trésor d'Arlatan*. Alphonse Daudet me l'a conté vingt fois. De même que *l'Arlésienne* était sortie de deux silhouettes de femmes au crépuscule, en cette même Camargue. Cette région de la Provence, avec ses

« clairs », la dorure soudaine, puis retirée, de ses étangs, son entre-lueur prolongée, est particulièrement favorable à l'éclosion littéraire et philosophique. J'en ai fait la remarque bien souvent, l'ayant parcourue dans tous les sens, en toutes saisons, et à toutes les heures. La palpitation de la fièvre des marais, est, dans *le Trésor d'Arlatan*, mêlée au tremblement vibratoire de l'air, au-dessus du Vacarès caléfié. Une onde d'enthousiasme, puis une onde de malaise, puis une onde de nostalgie courent, avec le mistral sur ces incomparables paysages. Toutes les possibilités de l'art sont dans l'air, comme plus loin, là-bas, vers les Saintes-Maries, les mugissements de la « vache de Faraman » et les feux des phares diversement colorés.

L'atmosphère morale et émotive de cette terre privilégiée est suspendue entre le rire et les larmes, puis, avec l'âge, incline, chez les femmes de bonne race, à une singulière sérénité. Qu'on se rappelle le dialogue du berger Balthazar et de la Renaude, dans *l'Arlésienne*. C'est tout à fait cela. Exubérants, en de rares circonstances, le plus souvent contenus et méditatifs, tels apparaissent ces paysans provençaux, demeurés gallo-romains et gentilshommes, selon le mot de l'auteur de *Calendal*. Ces trois couleurs ou aspects du tempérament provençal sont peints dans les œuvres maîtresses de la pléiade provençale et félibréenne, à laquelle, bien qu'ayant écrit en français, mon père appartient sans conteste. Les pages joyeuses de Roumanille, les pages douloureuses et désolées d'Aubanel, les pages pathétiques ou souriantes de Mistral et de Daudet, sont les filles de cette alternative sensible, qui se retrouve aussi dans le tempérament catalan, notamment chez ce très grand artiste latin qu'était Santiago Rusinol, remarquablement traduit par Marius André.

La Provence a inspiré un grand musicien, Bizet, avec les ouvertures, accompagnements et chœurs de *l'Arlésienne*, où la cuisine de Castelet, la farandole, la vibration de la lumière sur les étangs, interviennent, se glissent dans la réminiscence assez mendelssohnienne, et finissent par la dominer. Il est malheureux que Claude Debussy n'ait pas eu le temps de composer ce drame musical provençal dont il nous entretint si souvent. Car il aurait rendu des latences sonores, des sous-jacences, irisées et nuancées, qui lui appartenaient en propre, et comparables dans l'ordre du son et de la symphonie, aux colloïdaux, dans l'ordre polychrome. Or, le sous-entendu et l'allusion — sans insister davantage — sont fréquents, accompagnés d'un certain clin d'œil, chez l'homme, et d'un certain brillant du regard chez la femme, dans la conversation provençale. Mais la conversation, le dialogue, c'est le garde-manger, ou, mieux, le « garde-parler » de la littérature écrite.

Aubanel est à Heine ce que la Méditerranée est à la mer du Nord, ce que le Rhône est au Rhin (légende de Lorelei). Il est le poète de la sensualité amoureuse nuancée (Maurras dirait « moirée »), et d'un rythme aussi délicat et voluptueux que celui de son émule allemand. A ceux qui veulent fêter dignement la haute latinité, je recommande, dans *Grenade*, la pièce qui commence ainsi: « *Depuis qu'elle est partie et que ma mère est morte* » et, dans les *Filles d'Avignon*, le *Bal*, et les *Forgerons*. Ma conviction est qu'Aubanel, le dernier et le plus pénétrant des troubadours, aura son jour, lui aussi, et

que la Provence le reconnaitra pour un des plus glorieux de ses enfants.

* *

Quand on est très jeune, on rêve de grands voyages, de pays lointains et inconnus, l'Égypte vous attire, l'Inde même. Je ne saurais dire à quel point, jusqu'à vingt-cinq ans, j'ai désiré voir Bénarès, plongé dans les ouvrages d'Emile Burnous, j'essayais de me représenter cette civilisation excessive, ces dieux, ces temples, ces habitants. Aujourd'hui, je l'avoue avec honte, je me passe très bien de Bénarès et même, je suis à peu près certain de n'y jamais aller. Pourquoi cela ? Parce que je sais maintenant que je n'y comprendrais rien, que je m'adresserais à des auteurs qui ont eu là-dessus leur vision particulière, leur thèse, ou leurs préjugés; que je resterais forcément à ce que j'appelle, en matière d'impression, le livre de l'élève. J'ai été dégoûté des Etats-Unis d'Amérique par les récits des voyageurs et par les chroniques de Paul Adam. Vous me direz qu'il n'est pas au pouvoir d'un auteur, même diffus et confus, de saboter une partie du monde; je vous répliquerai aussitôt que tout ce qu'il y a de bête dans les Etats-Unis, d'outrancier, de satisfait de soi, en même temps de sommaire et de brutal, me paraît avoir été assimilé puis restitué par Paul Adam, avec une extrême docilité. Il y aurait une curieuse étude à faire sur les auteurs qui tuent les sujets, qui les étouffent en s'asseyant dessus. Tout ceci pour aboutir à cette conclusion que rien ne me paraît plus captivant que de parler de ma Provence. C'est un avantage que de comprendre les gestes des gens, leur parole, leurs clameurs et même leur silence. C'est un charme de l'esprit que de décrire les rues où les monuments nous parlent, les ruelles où les chaumières sont pour nous comme une écriture lisible, par des sentes entre les champs dont la culture nous est familière. C'est pourquoi j'écris avec joie ce livre sur la Provence, au fil de mes souvenirs.

AVIGNON

Même en hiver, par le mauvais temps, par les ténèbres, l'arrivée en Provence est un rajeunissement, et un bain de contentement. J'ai connu bien des gens qui ne sont pas du Midi, mais qui se le sont incorporé, par leurs amis, par la lecture d'Alphonse Daudet, par leur admiration d'hommes de langue d'oc, pour le félibrige et pour la Mireille dorée de Mistral. Le goût des proportions classiques, des belles périodes, des formes harmonieuses, des lettres antiques, des oliviers et des cyprès, de la mer bleue aperçue entre les pins, a créé chez beaucoup, un amour profond et sincère pour la Provence.

L'hiver provençal n'est que la réverbération, par le vent, d'un soleil frais. Le mistral descend en trombe par la vallée du Rhône, balaie Avignon, franchit gaillardement les Alpilles, où les Baux à dentelles tremblent dans la lumière, tourbillonne sur Fontvieille et Arles, puis dévale, comme un fou, à Marseille, rebroussant la mer et suivant la côte. A Cassis, aux Lecques, il « bouffe » encore, mais ce n'est qu'à Hyères qu'il s'arrête contre

la barrière de l'Esterel, trop forte pour ses tourbillons à ce point de course. Là finit l'immense queue de cheval, issue des corridors alpins, au bout d'une galopade effrénée, sur le Paradis doré de la France.

Je me souviens de voyages faits autrefois vers le Midi, pendant la mauvaise saison. A Valence, il faisait nuit noire, depuis longtemps, mais le ciel était clair, étoilé et la température déjà plus douce. Je revois l'entrée en gare d'Avignon, et je me rappelle mon incertitude quant au choix de l'hôtel. Deux noms se présentaient à l'esprit: l'hôtel d'Europe, au bout de la rue Joseph-Vernet, très confortable, l'hôtel du Louvre, rue Saint-Agricol, un peu avant la librairie Roumanille, plus pittoresque, alors dénué de bains, célèbre par sa vaste salle à manger, datant, assure-t-on, des Templiers et tenu par le félibre Anselme Mathieu. Cet hôtel était la maison du Bon Dieu, et chacun y faisait ce qu'il voulait. Le vin qu'on y buvait était du châteauneuf authentique, sans étiquette ni prétentions, mais royal, et l'on y mangeait un pain de forme classique, crémeux et blanc, qui rappelle le sein des filles de Provence, héritières de la perfection grecque.

Anselme Mathieu, propriétaire de l'hôtel, ancien condisciple de Mistral et poète charmant et délicat, *di Poutoun ou* des « baisers » était le Dorat du félibrige. Grand, long, maigre, avec un nez fort et courbé, une voix chevrotante et les yeux mélancoliques, il vivait dans un rêve perpétuel, avec la naïveté émerveillée d'un petit enfant. Son plaisir était d'offrir le gîte et le couvert à tous les faméliques de la région, plus ou moins chanteurs et rimeurs, germés dans le sillon des *Iles d'Or*, à la chaleur du soleil mistralien. Les uns le répétaient aux autres, de sorte que l'hôtel ne désemplissait pas, cependant que la caisse demeurait vide ou presque. Un garçon, un cuisinier, une fille de chambre et un cocher, ce dernier âgé de 82 ans, et conduit en réalité par l'unique cheval du vieil omnibus, composaient tout le personnel. Les chambres se faisaient toutes seules et cet aimable laisser aller donnait à ce coin d'Avignon le charme pittoresque et cru d'une hôtellerie de Don Quichotte, auquel le patron ressemblait.

Il faut avoir vu dans la ville des papes schismatiques, un farouche mistral secouant ses lames froides et coupantes, « bouffant » à travers les rues ensoleillées d'Avignon, le Rhône rose et irradié, charriant des troncs d'arbres et des débris de planches. Il faut avoir suivi la berge du fleuve à droite, en face de l'île de la Barthelasse et admirer ses eaux emportées à l'heure où le crépuscule commence, mêlant sur l'horizon, le cuivre et le violet sombre à l'or vif. Comme à un signal, le vent tombe, il a entièrement balayé le ciel libre ainsi qu'une piste, empourprée à gauche, sombre à droite. C'est l'heure où l'on récite des vers d'Aubanel. Célébrons cette heure magique, cette entre-lueur que l'auteur de la *Miougrano* a peinte avec la même splendeur que Ronsard.

Il faut avoir entendu le sifflet strident déchirer l'air, et le ronflement des hélices qui font bouillonner et vrombir le Rhône, comme si l'on y engloutissait une sphère de feu. C'est le bruit des immenses remorqueurs qui descendent vers Saint-Louis-du-Rhône, tirant après soi, contre soi, d'autres navires de même tonnage qu'ils semblent protéger et caresser. De loin, ils paraissent couverts de guerriers vigilants, au sabord, cuirassés,

prêts au combat, lesquels ne sont que des treuils, des palans et des bouées d'amarrage, ainsi que des paquets de boue, de forme quasi humaine, et agglomérée. Cette trombe immense passe en tumulte dans un bruissement d'eau verte accompagnée d'un choc sourd et régulier. Le remous de cette descente est effrayant. Les barques de pêche amarrées, dansent et tanguent, en s'entre-choquant. Les vagues courent triangulairement en plusieurs volutes, de plus en plus fortes. Elles s'apaisent, s'aplanissent, cependant que là-bas, les cheminées se ploient pour passer sous le pont, avec une obéissance tubulaire.

Les heures dorées d'Avignon ne s'effacent pas de la mémoire. On les voit s'enfuir avec regret comme s'écoule un liquide précieux. Seule, peut consoler la perspective de la Méditerranée et de son ciel bleu, pareil à celui que Luini prête à ses anges.

MARSEILLE

Marseille vous reçoit dans sa vallée immense et bruissante qui coule avec un joyeux murmure le long de la Cannebière jusqu'au vieux port. La Cannebière, dans l'eau limpide et bleue, n'est qu'une coulée de ravissantes marseillaises au port de déesse, aux yeux rieurs et qui clignent devant le soleil. En suivant cette grande artère, les poèmes d'Aubanel chantent dans la mémoire, tandis que l'on descend sur le vieux port où l'on voit les barques de plaisance et le *trélus*, comme dit le provençal, qui est le scintillement de l'eau dans la lumière.

Marseille, c'est d'abord pour les yeux, les oreilles; le coudoisement, l'odorat, l'imagination, la ville de l'amusement perpétuel. Un monde y frémit et palpite. Quel monde ? Le plus ardent de tous, celui de la Méditerranée, cuve d'eau bleue où naquit Vénus, qui reflète l'antiquité dans l'heure présente et mêle aux plus voluptueux, comme aux plus héroïques souvenirs, le commerce des épices et des vins généreux. Approchée de l'oreille, Marseille est le coquillage géant où bruissent tous les langages, tous les dialectes, tous les idiomes des pays de lumière, tous les cris de bonheur et de colère, et tous les soupirs et toutes les caresses des pays latins, grecs, égyptiens et syriens. Au regard, Marseille est l'écharpe multicolore agitée dans la nuit grise des siècles, qui rassemble les générations maritimes et riveraines, sous l'or, le roux, le violet et le cuivre chaud. Elle tamise la lumière dans une lumière plus vive et plus forte, tel un feu vu à travers un autre feu. Elle est un tourbillon imagé, comme elle est un tourbillon sonore, et dont les deux spires tournent et s'entrelacent dans le même sens. Ainsi que fit sa mère, lascive et trompeuse, avec Vulcain, elle se donne au Temps, dur forgeron, pour le duper; et les heures chez elle, n'ont plus de sens. Elle a renversé son sablier. Quiconque, aimant Marseille, y vit, voit passer les jours, les années, comme des vols pressés d'hirondelles ou de flamants roses. Plus encore que la rue de Paris, d'autre manière, la rue de Marseille est, pour le badaud, une vaste expérience, marchée et pressée, de psychologie diffuse, une pluie de concordances héréditaires, une moisson d'observations

chatoyantes et fécondes à leur tour. Telle se dévide et se déroule la série des boîtes japonaises subintrantes. Les odeurs de Marseille, elles aussi, sont ordonnées dans leur confusion, sous le sel brillant, et qui les fait valoir, de la mer peu rafraîchissante, mais pareille à une huile céruléenne, chargée d'histoire. A Marseille, le paganisme et la foule luttent sans cesse avec le christianisme et l'isolé que devient celui perdu dans la foule, quand elle se transforme pour lui en élément. Bien plus que la cité de Puvis, qui n'a vu d'elle, mais somptueusement, que ses portes bleues d'eau et de ciel, Marseille est la cité de Pascal, attendu qu'elle pousse à l'ascétisme par la surabondance des plaisirs et la satiété, attendu que l'excès de vie extérieure y fait sourdre abondamment la vie intérieure. Son désert est au-dessus d'elle, comme le silence au dedans du cri, comme la forme pure du cristal dans sa solution trouble et sursaturée.

Il ne connaît pas Marseille, celui qui ne l'a contemplée de Sausset, du divin promontoire de Sausset, blotti comme un mirage au pied de la Sainte-Baume, avec l'étincelante statue de la Bonne Mère dominant ses bassins d'eau violette et pourpre, celui qui n'est pas arrivé à Marseille en frôlant Pomègue et Ratonneau, comme par un corridor de pierre ponce.

Marseille, c'est aussi les rues pittoresques qui avoisinent le vieux port, qui sentent l'huile, l'ail et une odeur pire. Les filles et les marins, mêlés aux nervis et à la racaille de toutes les nations du soleil, vous frôlent sans faire attention à vous, chantant, titubant, se bousculant, s'embrassant et criant dans les divers idiomes du Midi.

Quand la nuit tombe sur le vieux port, le charme confus des bateaux s'entremêle et compose une eau-forte à la Rembrandt. En longeant le bassin à droite, on passe au travers d'une foule de matelots, de soldats et de débardeurs qui tapagent et qui chantent. Des ballots éventrés gisent sur le sol à côté de caisses solidement clouées. La lumière est crue. De là on aperçoit dans le grouillement des rues montantes parallèles comme les dents d'un peigne sale, des silhouettes d'hommes arrêtés près de femmes en peignoir ou à demi-dévêtues. Accroché à un réverbère, un ivrogne glapit, d'une voix prétentieuse, un air italien qui se mêle au nasillement des phonographes. Par son excès même, ce spectacle impudique et véhément échappe à la trivialité.

* *

Retrouver la Provence et Marseille, après deux ans et demi, quelle ivresse ! Reprendre contact avec cette cuisine méridionale, qui n'a d'égale que la cuisine lyonnaise, quel plaisir ! Et les vins donc ! Non seulement les crus célèbres de Châteauneuf-du-Pape, d'Hermitage, de Tavel; mais encore ceux, innominés, que l'on boit dans les bonnes maisons de la région: au Grand Hôtel de Provence, à Saint-Rémy, chez Tallet; à Gordes, chez le célèbre Pantalì, à Lourmarin, chez Ollier; à Martigues, chez Gazagne; à Marseille, chez Pascal; vins fruités, forts avec douceur et qui, blancs ou rouges, se laissent boire largement. Je ne parle pas du pain provençal qui vaudrait à lui seul un poème et qui fleure le pur froment, auquel seul peut être égalé le pain de Savoie. Je ne

parle pas non plus des poissons grillés au fenouil, dont Marseille, Martigues et Cassis ont l'heureuse spécialité, et qui, nulle part, ailleurs, n'atteignent à cette délicatesse, à cette saveur, à cet idéal de la cuisson.

Quant à la rivalité de la bouillabaisse et de la bourride, il faut que je m'explique en contant quelques souvenirs:

J'ai mangé chez Isnard, assis à une petite table du rez-de-chaussée de ce paradis des gourmands, de délicieuses bouillabaises qui arrivaient dans un vase plat sur lequel le soleil se couchait au milieu des chairs blanches et appétissantes des poissons de plusieurs espèces: la petite rascasse qui voisinait avec les quartiers de congre, de loup et de saint-pierre. Dans une soupière jointe, les derniers rayons de l'astre rougissaient une sauce abondante mais légère, parfumée suavement à l'ail vif, et des languettes d'un pain spongieux.

A l'occasion d'une réunion à Nîmes, la section marseillaise d'Action Française nous avait conviés, l'auteur de ce livre et quelques commissaires de Paris, à une bouillabaisse à l'hôtel Moderne de Martigues. Nous devions d'ailleurs manger le soir, chez Pascal, une bourride. L'épreuve était grave, car j'avais fait à nos chers amis un tel tableau de la soupe gallo-romaine et phocéenne que le « pas tant que ça » semblait presque inévitable. Il n'en fut rien. Mes jeunes amis, dès les premières bouchées, déclarèrent que mon appréciation était inférieure à la réalité, que rien d'aussi parfaitement délicieux dans l'ordre de la gourmandise ne pouvait être imaginé. Nous étions une douzaine de convives. Le patron Gazagne avait préparé deux plats gargantuesques de poisson comme on n'en peut trouver qu'à Martigues — la rascasse était une rosée ! — Deux autres plats de même taille pour les lèches ou tartines de pains-babas fondants comme une crème ou comme un centre onctueux de pain perdu, deux puissantes saucières, enfin, d'aïoli légèrement « rouillés », c'est-à-dire corsé de piment. C'est là, si vous le voulez, un intermédiaire entre la « rouille » proprement dite — concentré d'huile, d'ail, de piment et de poivre rouge qui porte la sauce poissonneuse au second et même au troisième degré ! — et la bourride classique.

Nous devions regagner Marseille, pauvres de nous, pour une harangue; sinon une sieste d'une heure était tout indiquée, mais le devoir avant tout, et je dois dire que le mistral, le soleil et la vue de l'Etang de Berre, eurent tôt fait de nous réveiller du songe gastronomique où nous avait induits le patron de l'hôtel Moderne.

Huit heures sonnaient et la Cannebière, vraiment incomparable au soleil couchant avec ses reflets violets et de pourpre éteinte et sa ventilation déjà marine, s'espaçait, se déliait de ces milliers de passants et de véhicules. Marseille, capitale de la Méditerranée et non point seulement « Port d'Orient », comme l'a dit et peint Puvis, Marseille par certains côtés est demeurée un très grand village ombragé, poissonneux, coquillageux de haut en bas, familier, accueillant, bambocheur sans doute et au delà, mais avec des coins recueillis, familiaux, concentrés, des passages de chèvres et de petits ânes, et des

boutiques de « tout » d'un autre temps. Elle est un spectacle perpétuel et, pour les amateurs de langue d'oc populaire si souvent savante, un délice, un répertoire vivant et grouillant.

Les pensées de Pascal de Clermont, c'est quelque chose; et s'il y avait entre elles un autre lien que la fantaisie parfois sublime du plus complet des maîtres incomplets, ce serait sans doute un livre guide. Mais, la bourride de l'autre Pascal de Marseille, de celui qu'une tente de toile en auvent annonce de loin aux voyageurs affamés, altérés, est, elle aussi, à sa façon, un chef-d'œuvre. Alors que la bouillabaisse est dorée et d'un pourpre crépusculaire, la bourride est un lait crémeux, un lait d'ail où flottent des lèches de pain candides. Là-dedans, un sage plonge lentement et voit arriver les tronçons et flocons gras, dans cinq ou six espèces de poisson qu'on lui passe dans une autre assiette. Avez-vous remarqué que les grands plats sont généralement des synthèses que plusieurs plats décomposés ont groupées à grandes lignes, mais dont le goût demeure simple et grand: tels le pot-au-feu, le cassoulet, etc ?

Les gens qui croient que l'ail est sauvage et rude se trompent du tout au tout. L'ail, grand méconnu, est au palais — je dis au palais seulement, peuchère ! — une suavité, avec une pointe délicate presque sucrée. Pascal de Marseille, dans sa bourride, l'éteint cette pointette, et un de nos confrères américains que j'avais adressé à Pascal en vue d'une bourride racinienne, dirai-je, est revenu à Paris extasié et m'a crié, joyeux et reconnaissant: « Que vous avez raison ! »

En outre, si cette toute petite pointe ensoleillée qui est l'efficiace du remède entre les remèdes — l'ail guérit de la tuberculose et de la mélancolie — vous gêne, vous trouverez chez Pascal pour l'éteindre un tavel et un châteauneuf de premier plan et de premier plant. A plats du Midi, vins du Midi. A plats de Lyon et de Bresse, vins de Beaujolais, etc., exception faite bien entendu pour le vin de Champagne, qui est, en tous lieux et en toutes circonstances, une superfétation délicieuse, une sublimation du reste, une sorte d'étincellement du goût, le paraphe pétillant d'un repas d'amis. Mais, quand septembre approche, j'ai remarqué — d'autres ont remarqué avant moi — que les maisons où l'on réussit le mieux la bouillabaisse et la bourride au lait d'ail, sont aussi celles où le rôti de gibier atteint son plus haut degré de saveur — je ne parle pas seulement des perdreaux couchés pour peu de temps sur leurs pains rôtis, frottés du foie de la bête, tendres au centre et succulents — je parle aussi des « chachas » ou grives de montagne que l'on ne trouve guère que dans la région marseillaise des rois de cailles ou râles de genêts, et enfin des « petits oiseaux » devenus rares et qu'il faut commander à l'avance sans être sûr de les avoir. Cette insécurité ajoute au plaisir en vertu d'une loi bien connue et sur laquelle, après Ovide, je n'insiste pas.

Dans ma jeunesse, les petits oiseaux faisaient partie de toute bombance provençale et languedocienne, en septembre et en octobre. Mistral, mon père, Aubanel, Roumanille, en raffolaient et les exigeaient d'une certaine façon, avec certaines recommandations qui faisaient le bonheur de mes jeunes oreilles, car à ceux qui trouveraient frivole la parure

gourmande de la France, je répondrais que la fable du pain au vin fait partie de la culture et de la civilisation générales au même titre et plus profondément peut-être que la musique — même et surtout symphonique — qui va d'accord avec une certaine barbarie. Alors que le beau symphonique est complexe et incertain et réveille en nous des régions troubles, le bon culinaire est précis, simple, parfaitement rationnel et normal. Le bon culinaire est apparenté au bon sens. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de dérèglement, ni de romantisme, ni de wagnérisme gastronomiques. L'effort culinaire que l'on remarque actuellement un peu partout, même à Paris où l'on n'a jamais très bien mangé, en face de Lyon et de Marseille, cet effort d'ordre à la fois relevé, aristocrate et populaire, est un essai de retour au bon sens, aux règles de cuisson et de marinade, établies depuis toujours, et un signe de discernement. D'ailleurs c'est simple, pour désigner ce discernement, on dit le « goût » et non pas l' « ouïe » et même la « vue », mais le principe est « commandez vos repas », l'avantage du téléphone et du télégraphe est de permettre de commander les repas. Toute véritable improvisation, surtout en cuisine, exige une méditation préalable.

AIX-EN-PROVENCE

Alors qu'à l'approche des grandes villes la campagne, le plus souvent, enlaidit et se renfrogne, les environs d'Aix sont, au contraire, d'une extraordinaire et resplendissante mélancolie, à l'image de la cité défunte. Car si Marseille est un grand village semé de monuments de pierre, mais qui a gardé l'allure du marché à bestiaux, à femmes, à poissons et à grains, qui résume son histoire commerçante, Aix a pris l'aspect d'un tombeau que respecte la végétation environnante. C'est un cénotaphe en plusieurs palais, enfoui dans son propre passé et qui ne saurait plus servir à rien autre chose qu'à l'émouvante conservation des morts. Les littérateurs et les poètes s'imaginent, assure-t-on, en arrivant à Aix, qu'ils y trouveront un décor aimable et suranné à leurs petites histoires et aventures quelconques. Quelle erreur ! La substance lyrique et épique est dévorée ici par le Temps, par son immensité, qui défie et désorbite jusqu'à la grandeur et jusqu'à la souveraineté. A plus forte raison, absorbe-t-il la substance narrative qui est la plus pauvre, avec la dramatique. Quiconque ne pleure ni ne prie, à Aix, n'a absolument rien à faire.

A travers ce labyrinthe qu'est Aix, on perd souvent sa route. Les gens ouvrent de grands yeux quand on leur demande de vous indiquer telle rue ou telle personne, car, dans toute ville de plus de trois mille habitants, se connaissent seuls, non les voisins, mais les personnes de même condition ou de même profession. Les charcutiers connaissent les charcutiers, mais ignorent les propriétaires de l'hôtel contigu à leur boutique. Les prêtres connaissent les dames des bonnes œuvres pour leur paroisse, mais ignorent les prêtres de la paroisse voisine. Le papetier et le messenger de journaux de la place de l'Hôtel de Ville connaissent les mœurs et les habitudes du papetier et du messenger de journaux de la place de l'Eglise, mais ne savent rien de l'horloger ni des deux bouchers de leur propre

rue. Quant à la pâtissière, qu'on croirait devoir être la mieux renseignée, en raison des stations des jeunes gens et des commères gourmandes dans sa blanche boutique à odeur de beurre chaud, il est fréquent qu'elle ne sache absolument rien, du fait du bourdonnement des papotages et de la multitude des cancans. Enfin, le magasin de nouveautés, à l'instar de la grande ville, a créé une cacophonie en plus, qui facilite l'incognito. On peut affirmer, sans paradoxe, que les habitants d'une ville moyenne se connaissent aussi peu que les habitants d'un même quartier de Paris.

C'est en traversant Aix que j'ai fait ces remarques.

Midi sonne partout sur Aix, par cent bourdons, cloches et clochettes, dans les églises, dans les couvents, dans les vieilles demeures. Les douze coups chevauchent les uns sur les autres, comme une fugue un peu désordonnée. Quand on croit le concert achevé, au bout d'un moment il recommence. C'est à croire que l'heure zénithale, celle qui surplombe la journée, à la façon d'une boule de feu, prête à éclater en événements de toute sorte, ne finira jamais de s'affirmer, ni de s'imposer, ni de diviser l'air en lames verticales, avançant parallèlement. Combien est-il donc de fois midi à Aix !..

SAINT-REMY-DE-PROVENCE

A Saint-Remy l'aube vient avec un trait rose, aussitôt saluée par le chant des coqs qui se répondent, s'excitent, s'encouragent de mas à mas, un pépiement frénétique d'oiseaux nichés dans les grands arbres des jardins semble réclamer quelque chose de mieux en fait de lumière et de chaleur. Un second trait, vert celui-ci, apparaît. Ensuite une bande d'un or très léger et ductile, pareille à un collier de riche fermière d'où se détachent des parcelles brillantes qui criblent le vert et le rose, le peuple de l'air continue à s'égosiller, cette grande nouvelle remplaçant pour lui, et avec avantage, les journaux du matin. Peut-on rien imaginer de plus important que la certitude de jour de plus avec le retour du soleil ! Les humbles volatiles ne sont jamais très sûrs, au fond, que le monde va reprendre et continuer par l'opération de la boule de feu magnifique et bienfaisante, où se raniment quotidiennement les choses et les gens, d'où leur joie sincère, leur surprise, leurs clameurs et leurs estrambords.

Les gens du Midi ont le travail gai, il n'est pas pour eux une corvée. La répartition des primeurs d'automne, fruits et légumes de la région de Saint-Remy, entre les camions automobiles, le prouve. Les paniers de melons, de choux, de haricots, de tomates, dûment arrimés et ficelés, passent de main en main, au milieu des éclats de rire et des remarques galantes, car les filles viennent en aide aux garçons. Rien n'est allègre et sain comme un tel emballage et départ de beaux produits vernissés, rouges, dorés, nets, comme poissons sortis de l'eau et que frappe le premier rayon du soleil.

J'ai eu souvent l'occasion d'assister à cette scène, les années et le plaisir de me retrouver

dans cette petite ville m'ayant souvent ramené, en septembre, au *Grand Hôtel de Provence*, où le jardin est plein de fleurs, où la cuisine est excellente et la maison à peu de distance du chemin des Antiques, au pied des Alpilles. Les chemins et les routes de Saint-Remy me sont familiers.

J'y revois les visages d'ombres si chères. J'ai là, maintenant, tant de souvenirs !

La route qui va de Saint-Remy à Maillane longe les jardins incomparables des maraîchers et fleuristes de ce pays de conte de fée. Là, se continuent de père en fils, des familles paysannes qui sont une véritable aristocratie, quant à la santé, quant à l'intelligence, quant au métier, quant aux mœurs. Elles rappellent, ces familles privilégiées, des Gentès Romaines, sans lesquelles l'histoire de l'Urbs est incompréhensible et dont sortaient les législateurs, les grands capitaines et les pacificateurs du peuple-roi. Elles donnent l'impression d'être une ruche artisan et princière à la fois, comme dut en connaître le Moyen Age où les cathédrales et le théâtre n'étaient sûrement pas des merveilles isolées mais à tous un essai d'institution, à tous un sursaut de coutumes, à tous une gloire.

Qu'un pareil groupement ait résisté à l'assaut du nivellement moderne et de ses laideurs, cela semble miraculeux; chaque fois que je retrouve ma Provence, j'admire ces mas luxueux, ces terrasses de raisins et de pampres, ces champs de fleurs, de fruits et de légumes, ces beaux enfants, ces sveltes femmes faites comme des statues grecques, ces gaillards vigoureux, la belle humeur de tout ce monde au travail et à la joie, ces rangées de cyprès, les claies de roseaux divisent la campagne provençale en une multitude de petits enclos ainsi gardés au cagnard, c'est-à-dire à l'abri du vent. Chaque champ est bordé d'une roubine qui tient du canal et du ruisselet. Le bruit de l'eau accompagne le piéton et scande délicieusement sa marche, il est désaltéré par l'oreille. Cette aimable campagne diffère entièrement des cités sauvages et dramatiques des Alpilles, plus proches du divin et du mystique et environnées de mystère. Aucune province de France, en dépit de sa cohésion par le langage, n'est différenciée comme celle-ci, aucune n'a à sa disposition autant de termes de métier et d'usage. Un chant énumère les 31 parties de la charrue:

*L'araire est composée
De trente et une pièces,
Celui qui l'a inventée
Il faut qu'il en ait su !
Certainement
C'est quelque monsieur.*

J'ai suivi cette route quand la journée est en son milieu et que l'or du ciel commence à s'empourprer. Promeneur hanté, j'arrivai à la porte du cimetière historique où se trouve le tombeau de Mistral, j'entrai, m'attendant à voir le poète sur la pierre du gracieux petit monument, je fus déçu de constater son absence; des mains pieuses avaient jonché de

fleurs l'emplacement sacré. A l'entour, les tombes pathétiques des Maillanais tombés à la guerre semblaient veiller sur le Virgile gallo-romain, sentinelle avancée de la civilisation et de la gloire méditerranéennes dans la nuit des siècles. Ces marbres se pressaient enflammés et graves comme les enfants autour du père. Tout cela était déjà en route vers l'avenir, dans un sillage de larmes à peine sèches.

LES BAUX

La route ancienne des Baux a plus de caractère et moins de points de vue que la route actuelle. Elle contourne, pour commencer, les Alpilles, puis elle se continue en un vallon montant, de plus en plus âpre et encaissé, surplombé de rochers gigantesques, elle est demeurée un désert où le promeneur émerveillé s'attend à découvrir un ermite grignotant un croûton de pain au miel et une sauterelle. Alors que les Alpes accablent l'esprit par les dimensions gigantesques de leurs sommets et de leurs entonnoirs et suscitent en nous des pensées vagues et soufflées, que balaie aussitôt un air salubre, les Alpilles, de dimensions modérées, incitent à la méditation précise, la seule fructueuse. Elles offrent en réduction, à l'échelle humaine, tous les prestiges volcaniques et cataclysmiques de leurs grandes sœurs, mais elles inspirent le Dante au lieu de Byron et offrent une image plus assimilable des bouleversements naturels, car s'il est une imagination dévergondée qui se complaît dans la démesure et le chaos et dans la description sans analyse, il est une imagination dirigée qui fait sans cesse retour sur elle-même et acquiert des forces en courant.

Le village des Baux, par cette route, se présente à la vue brusquement, amas de ruines dans un chaos de pierres poreuses. Les derniers habitants disparaissent un à un. Les Baux avaient survécu aux bouleversements des siècles, ils ne survivront pas du fait d'avoir été classés comme monument historique et convertis ainsi en objets de musée

Les Baux sont une sorte de crête irrégulière dans un village fermé au fond et que domine un terre-plein pour l'écoulement des eaux de pluie, une terrasse surplombant la plaine et les clairs, les restes grandioses du château fort. Il n'est pas un mètre de ce sol sacré qui ne soit l'emplacement plus ou moins effondré et confus d'une demeure romaine, puis gallo-romaine, puis Renaissance. Quelquefois les trois strates sont distincts ainsi que sur une coupe de pâté, le veau, le jambon et le lard. C'est un livre de pierre que l'on lit de bas en haut quant à la durée, de gauche à droite quant à l'espace et en spirales ascendantes et descendantes quant au mouvement de la vie et à l'affouillement par les eaux et par le vent.

Il y avait là, jadis, une ville florissante, une halte élevée et abritée entre l'Italie et la Gaule, dont le mouvement et la richesse se sont progressivement retirés jusqu'à faire d'elle un bourg, puis un village à l'abandon, en attendant la mesure isolée au milieu des tombeaux, « aimer car tout passe » répètent les villas romaines avec leurs niches de

pierre aux angles arrondis, leurs resserres pour le vin et l'huile, leurs meules pour le blé. De ces chambres dures où les fenêtres sont en forme d'olives, on aperçoit plus bas un columbarium riche, géant, destiné aux urnes où reposent les cendres des aïeux, cendres mêlées à la poussière ! Plus loin, un puits rond et finement sculpté auprès d'une cheminée massive dont la hotte est cassée au milieu, un portail seul tel un stylite, une mince colonnette brandissant un chapiteau massif, un équilibriste figé dans son geste depuis cinq cents ans. Il y a un chemin de ronde suspendu dans le vide au sommet, et un mur circulaire brusquement interrompu par un pignon, une logette de guetteur, une gargouille.

Aucune imagination à la Piranèse n'atteint aux combinaisons insolites des siècles quand ils s'ajoutent aux siècles sur un même point précieux du sol terrestre. L'esprit comblé par ces présences, aiguisé par un sentiment mort, fébrilisé par la multitude des images et des accords, s' imagine qu'il va tout comprendre, imposer une perspective, manier des dessins humains et indispensablement trouver une loi sous le chaos. Puis, cet orgueil fugace et rapide se perd dans une impression quasi musicale qui tient au jeu de l'ombre, de la lumière et du vent, dans une attitude malencontreuse. C'est ici un drame majestueux à trois personnages, ainsi qu'à la naissance du théâtre: l'astre de feu, la lumière et le roi. Comme l'on se réchauffe ou se refroidit, comme l'on procréé, comme l'on gouverne: cette triple préoccupation brille au sommet d'Eschyle, promontoire dont la vue s'étend sur la plus antique tragédie.

LES SAINTES-MARIES ET LA CAMARGUE

Les Saintes-Maries où mourut Mireille, village sacré, semble confit dans la lumière, transparent comme un cédrat, une maison rose, une maison blanche, une maison jaune, une maison verte, puis cela recommence. Un vent léger y fait flotter les toiles des portes et les moustiquaires des fenêtres. Il y a des instruments de pêche dans la boutique de l'épicier. Au bout d'une petite rue transversale, on aperçoit la mer bleue et une barque papillon rouge posée sur l'immensité. Une bonne auberge y est proche de la vieille petite mairie sculptée, le sanctuaire est un édifice simple et vétuste, couleur du temps, avec une nef obscure, vaisseau de piété où pendent des effigies de vaisseaux et, tout en haut, les châsses solennelles qui ne descendent qu'une fois l'an, à la fête des bohémiens, en toute saison, des cierges brasillent ici et là, allumés par la piété, le deuil et l'espérance. Sous ces voûtes, l'on entend que l'éternité ne méprise que le doute et on ne craint que le péché.

Les Saintes-Maries, c'est la Camargue.

En été, la Camargue est chaude et bruisante, peuplée d'oiseaux et d'insectes, comme un immense orchestre assoupi au soleil et qui se réveillerait vers le soir. Des martins-pêcheurs bleus et brusques, au ventre tacheté d'or, y frôlent les ajoncs et les

tamarins. Au loin, apparaissent des silhouettes de chevaux sauvages effarouchés, la crinière droite comme sur une frise de pierre blanche. Parfois une manade serrée et surveillée d'une demi-douzaine de taureaux noirs, suit un troupeau gris de moutons bêlant en deux clés musicales, ainsi que des barbares nomades, pourchassant une population sédentaire effrayée. Le gardien et le pâtre à pied conversent, l'œil à leurs animaux, de façon animale et précaire. La lumière semble apporter, par bandes étincelantes, des remous d'un pré étouffant, brûlant et semé d'une poussière de sable. C'est ce qu'on appelle alors le siroco.

Un horizon libre, salubre ou fiévreux, mais toujours mouvant, un sol sec où l'eau s'insinue soudain par infiltrations, une faune accordée à la flore innombrable et sans parfum, telle est la plaine immortalisée, chantée par Mistral, Alphonse Daudet, Bizet et Maurras, et qui inspirera encore, à travers les âges, les poètes, les amants et les musiciens.

Il arrive parfois que l'extrême ardeur de la canicule extrait de la Camargue l'humide infiltration de ses marais et la vaporise en brouillard. On dirait désormais une balle de coton rose qui se dissocie et s'effiloche, derrière laquelle transparaissent un disque, des bassins en fusion. Là-dedans, les bêtes et les êtres prennent les apparences que veut l'esprit, et comme une peur de vivre s'en mêle, cela confine à l'hallucination. Des arbustes étranges étouffent les vignes. Les oseraies sont défoncées. Les chemins désempierrés semblent une fondrière sèche et ocreuse. L'aspect des choses, aux premières heures du matin, en devient surnaturel.

C'est dans cette admirable région de la Provence que j'ai mis, dans un de mes romans, tant elle me paraît naturelle, l'apparition de Mistral et de ses amis. Je me permets de rappeler cette page d'un livre, vieux de quelques années déjà, page qui a naturellement sa place dans un ouvrage destiné à célébrer ma seconde patrie:

« Tout à coup un chant s'éleva, un chœur plutôt, composé de plusieurs voix d'hommes, estompées, adoucies, mais admirablement justes et franches:

*J'ai vu sous de sombres voiles
Onze étoiles,
La lune avec le soleil,
Qui faisaient la révérence
En silence,
Tout le long de mon sommeil.*

Quelques silhouettes, émergeant de la brume chaude, psalmodièrent cette mélodie, avec une allure solennelle et processionnaire. Une était grande, pleine de majesté et coiffée d'un large feutre posé de biais. Une suivait, de taille moyenne, barbue, chevelue, au fin profil irradiant de bonté, d'intelligence, la couverture sur l'épaule et un bâton à la main. Puis une plus courte, socratique et presque trapue; puis une autre, bienveillante et

ralentie par un léger embonpoint; une autre, maigre, aux traits anguleux... Ainsi que d'ombres découpées, ce cortège parcourait la plaine, selon, semblait-il, une vieille habitude, qui défiait les ans et la tombe. Norade et François, se serrant les mains, crurent d'abord, en même temps, qu'ils étaient dupes, chacun à part soi, d'une fantasmagorie intransmissible, d'un ressouvenir de leurs chères lectures.

Serait-il un mirage de la durée, comme il en est un de l'espace, où ceux qui furent jadis ardents et vivants reparaitraient, au tournant d'une promenade familière, chantant les airs qui leur plaisaient ? Les poètes ont une si forte empreinte, tellement mêlée à la nature inspiratrice qu'ils en deviennent comme les prénoms des choses augustes ou familières célébrées par eux ! Norade les désignait et les nommait:

— Mistral, Daudet, Aubanel, Roumanille, Arène.

C'étaient eux les divins félibres, dont il avait entendu conter les prouesses, devenues légendaires, et récitait les poèmes immortels. Le maître des *Iles d'Or* et de *Calendal*, celui de *l'Arlésienne*, de la *Chèvre de monsieur Seguin*, du *Trésor d'Arlatan*, celui de la *Grenade entr'ouverte* et des *Filles d'Avignon*, celui de *Jean des Figues* et de la *Gueuse Parfumée*, celui des *Margarideto*, des *Oubreto* et de la bonhomie narquoise, avaient voulu revoir une fois encore les routes où s'était dépensée leur jeunesse, où leurs rires avaient sonné, où leur mélancolie s'était répandue. Invisibles pour tous, hormis pour les amants, leurs préférés, en l'honneur de qui tous leurs rythmes, ils menaient cortège à travers la plaine et le brouillard d'été.

Allez donc faire pèlerinage aux Saintes-Maries, par un beau matin d'été. Vous aussi, peut-être, y rencontrerez-vous sur les chemins les chers poètes disparus, devisant et chantant dans le brouillard doré.

ROUTES ET VILLAGES

Les paysages lumineux du Midi ont ceci de nostalgique qu'une même inclinaison de la clarté selon les heures différentes, s'y rappellent simultanément à l'esprit, ainsi que des images d'une même dorure. Ils forment au souvenir un album relié d'étincellements que feuillette la joie dans la peine. C'est une force pour un pays comme pour un auteur que d'harmoniser et de concentrer la mémoire. Où qu'ils se trouvent, brumes, difficultés, ennuis, le spectacle présent de la mort dans l'abandon, la gêne, la détresse, les fils privilégiés de la Mère Provence n'ont qu'à fermer les yeux de chair pour voir, avec netteté et ensemble, une route, une allée de cyprès, une montagnette, une mer bleue entre les pins qui les bercent et les consolent.

En me retrouvant, après vingt-neuf mois d'exil, sur les chemins de la Provence, j'ai voulu revoir les lieux qui me rappelaient ma jeunesse ou un temps plus proche, quand,

avec mon fils Philippe, je marchais sur ces mêmes routes, et visitais ce même village.

J'ai revu la baie d'Allon qui n'est pas éloignée de la plage célèbre des Lecques, où la Provence ressemble à la Syrie. C'est une petite calanque qui pénètre au fond d'un vallon entouré d'arbres majestueux. Là, le sol est bleu, la mer presque étale, d'un bleu plus concentré.

J'ai revu l'Isle-sur-Sorgues, dans le moment le plus luxueux de la chute du jour, la rivière pareille à une coulée de métal bruni, scintillant de mille débris de vaisselle jetés là par des ménagères, des enfants jouant entre les platanes. Aux terrasses des vastes cafés, des hommes prenant l'apéritif ou, sans rien prendre, savourant le bon de l'air, en lâchant, de temps en temps, un mot approbatif. J'ai revu l'auberge vaste et sans confort, et les cuisines qui me rappellent la vision d'une femme vidant un poisson vivant qui se tordait sous le couteau, et d'un bras nu qui tenait une poêle au-dessus d'un feu vif.

J'ai suivi, d'Orgon au rocher de Mallemort, le bord de la Durance, fleuve en partie séché, où la pierre et le sable interrompent le bouillonnement de l'eau, en dehors des inondations.

Et le village d'Evenos, surmonté de son belvédère qui apparaît à la distance de quelque cinq cents mètres. Ceux qui s'étaient retirés là, au fond des âges, redoutaient à coup sûr le passage des bartares, les enrôlements rapides, les querelles résultant de mauvais voisinages. Le nom du patelin, qui signifie « événement » ou « aventure », indique qu'une circonstance surprenante amena ceux du XII^e siècle ou d'avant à chercher refuge sur ce sommet escarpé, mais il est aussi malaisé de post dire le passé et de l'interpréter que de prédire l'avenir. Ce qui est certain, c'est que, là encore, la volonté énergique d'un seul, ou sa clairvoyance ou sa foi, ont insufflé, à un ensemble de ses contemporains, l'ardeur nécessaire pour creuser, et construire, au milieu d'immenses difficultés là-haut. Il y a eu la circonstance, il y a eu aussi l'entraîneur et le chef. Puis le pli fut pris de telle façon et l'habitude est si forte, avec l'attachement au lieu de la naissance, que des générations et des générations d'Evenosiens se plurent à descendre et à remonter leur rude côte, malgré les rhumatismes et l'âge, pour aller aux plus simples approvisionnements.

D'Evenos, la vue sur les vallées, et jusqu'à la mer d'un côté, à la Sainte- Baume de l'autre, est d'un dessin délimité et d'une perspective infinie.

Laissant, sur la droite, Gréasque et Cadolive, j'ai repris la route qui se dirige vers Roquevaire, Géménos et Cuges. On aperçoit en suivant celle-ci, à l'horizon, le massif bleuté, imposant, mystique de la Sainte-Baume où sont les champs d'asphodèles, tandis qu'en arrière s'effacent le mont de Sainte- Victoire et ses contreforts crénelés.

Je vois encore par l'esprit, en écrivant, la route blanche, bordée de jeunes platanes aux feuilles dorées et chancelantes.

Quand on a franchi la petite rivière de la Reppe et gravi le chemin large, défoncé, zigzaguant qui mène au surprenant et surplombant village d'Ollioules, on se trouve devant un paysage qui vous donne le sentiment de la solitude complète, une solitude qui ne serait troublée par aucun bruit de source ni aucun chant d'oiseau. La nature semble avoir un doigt sur ses lèvres et recommander le silence. A chaque boucle du tournant, un aspect nouveau du désert de pierre apparaît, ponctué ici et là d'orifices ovalaires ou circulaires qui sont de nombreuses grottes souterraines creusées, on ne sait quand, comment ni pourquoi, tout le décor se dresse d'un vaste drame séculaire et muet, abandonné au plus beau moment par les acteurs et les spectateurs engloutis dans quelque cataclysme. Même en plein jour, la peur vient, elle sort des anfractuosités formidables; des figures étranges de roches affouillées jadis par le feu et l'eau; des cols obliques et d'un blanc mat ou d'un rouge saignant, de l'immobilité des feuillages, de l'impression d'attente de quelque chose ou de quelqu'un. On croit un labyrinthe déplié, puis étalé, mais conservant sous le soleil l'enchevêtrement de ses galeries et cellules.

LE FÉLIBRIGE,

MISTRAL ET LA PROVENCE

Le félibrige n'est pas pour moi une connaissance livresque. Tout enfant, j'ai participé aux réunions, rencontres, petites fêtes, gais repas, promenades et joyeux devis, au milieu desquels se développa cette Renaissance, dont les effets commencent seulement à apparaître. J'ai entendu, dans les auberges des bords du Rhône, de Barbentane, de Saint-Remy, des Baux, les chants de Mistral, alors en pleine sève, beau comme un dieu, environné de l'admiration populaire et que les servantes écoutaient, appuyées à la porte, les yeux brillants. Car il était prophète en son pays, je vous en réponds, et couronné. de cette gloire unique, qui va du pâtre à la belle faneuse et du pêcheur de calanques à la vieille au rouet. Au moment de son mariage, Aubanel pouvait s'écrier dans une strophe immortelle: « En vous voyant passer, l'un à l'autre enlacés, les pâtres de la Crau diront: « De ce Mistral ! ». Mais le « d'aqueu mistrau » est intraduisible, avec sa nuance de vénération attendrie.

Je me rappelle qu'un vendredi, comme tout le monde avait grand faim, Roumanille, cependant orthodoxe, se laissa aller, en bon amphitryon (chacun régala à son tour comme il se doit), à commander des côtelettes. L'hôtesse leva les bras au ciel: « Des côtelettes un vendredi, ah ! Seigneur Dieu. » Mais Mistral, intervenant avec son inimitable sourire, sous l'aile de son grand chapeau gris: « Chassez ce scrupule, ma bonne femme, nous sommes les poètes, c'est nous qui faisons les psaumes. » La raison était péremptoire.

Sur le chapitre de la beauté des Provençales, Frédéric Mistral ne plaisantait pas. Jean Aicard, caricature sans talent, tantôt de Paul Arène, tantôt de Félix Gras, raillait lourdement, un jour, en présence du Maillanais, des silhouettes de lavandières entrevues, revenant du travail: « Je te conseille, lui dit Mistral, de parler du physique d'autrui, avec ta mine de vieux caillou poreux, retiré du Rhône ». Le fait que cet antipoète, dont s'affubla comiquement l'Académie, cherchait à ennoblir, par la lave, le tourment et la fulgurance oculaires, une physionomie pauvre, cabossarde et empruntée comme son « art »... « Diable que tu es laid », fit Mistral en matière de conclusion.

Vers 1898, nous étions allés le voir avec Mariéton qu'il aimait tendrement et qui le lui rendait. Il nous avait retenus à déjeuner, nous avait traités avec sa magnificence coutumière, faisant apporter sans arrêt par Marie, sa fidèle servante, des bouteilles de châteauneuf et de tavel, puis il nous emmena, après le repas, faire une promenade sur la route des Alpilles, et nous parla de la littérature et de la vie «. Ayant en moi, disait-il, un certain sentiment du rythme, je n'ai fait que peindre sans amplifier les coutumes et les passions des gens de chez nous. En somme, j'ai plutôt atténué. » Sur le moment, cette déclaration me surprit. Aujourd'hui j'ai mieux pénétré la sensualité directe, normale, mais débordante qui souffle et brûle, comme le vent mistral, sur toute la vallée du Rhône et des étangs jusqu'à Hyères, j'en comprends la profondeur singulière.

Une autre fois, le poète des *Iles d'Or* (porte d'entrée de la fête mistralienne, comme les *Olivades* en sont le portique de sortie) m'exposa qu'à sa connaissance la région provençale était la seule où il arrivât fréquemment aux amants de mourir par excès d'amour « à force de se chercher et de se trouver ». Mon père avait aussi connu de tels cas, où apparaît une frénésie double du cœur et des sens, léguée ataviquement, renouvelée par l'ambiance, la noblesse, jamais accablante, des travaux des champs, la verdeur du vignoble, la nourriture alliagée et ce quelque chose de libre, de généreux, de spontané, de dévoué, d'habile sans ruse et de frémissant, qui double la splendeur charnelle et la volupté des Arlésiennes, des Vauclusiennes, des Camarguaises, des Istriennes, des Marseillaises, des Aixoises, des Tarasconnaises, de toutes les sœurs harmonieuses et violentes de la petite pèlerine d'amour des Saintes-Maries. Je me rappelle un retour de vendange vers Sylveréal, où l'assemblée des jeunes femmes, debout ou assises dans les voitures et environnées de corbeilles et de bannes de raisins noirs et blancs, présentaient tous les types de beauté les plus purs, fins et classiques, sous la lueur suprême du jour tombant. Elles riaient et s'interpellaient; leur jeune sueur avait le parfum de la lavande fraîche. Les garçons suivaient en chantant, la veste sur l'épaule, aussi moqueurs qu'elles, mais cachant quelque chose de grave. Au tournant de la route, il y avait un crucifix de bois. On fit halte. Les garçons décorèrent, de grappes lourdes et magnifiques, l'arbre consacré. Les filles se signèrent pieusement. Ce recueillement et ce silence ajoutaient la solennité chrétienne au crépuscule latin. Il y avait là autant de poésie, de chants, de drames en puissance, que de couples momentanément séparés. Cela était profondément mistralien.

Dans les fêtes votives des villages provençaux que je fréquentais au temps de ma jeunesse, j'ai entendu des propos ardents, vifs, d'une ellipse étonnante, sortant de lèvres ourlées à la Vinci; je n'ai jamais entendu une parole basse ou vile. La substance vitale, dans la vallée du Rhône, est à l'image de la substance verbale, naturellement lyrique. Je parle, bien entendu, des paysans plus proches de la terre et chez qui la sève ethnique s'est conservée intacte, avec les traits du visage, les gestes et les propos. Mais Mistral a toujours déclaré qu'il était un paysan... « C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles te tend un paysan », disait-il dans sa dédicace à Lamartine, le 8 septembre 1859. Un paysan inspiré et affiné et gentilhomme, certes, demeuré néanmoins en relations étroites avec la terre, les eaux et le sol, les bucoliques et géorgiques de son patelin, les métiers ruraux, montagnards et marins et les termes francs de ces métiers; et chez qui la culture immense, sans rivale, avait ses racines dans le quotidien. La fumée de la soupe, l'aboïement du chien, le cri de l'essieu, les changements de la température, le bruit de l'eau, le crépitement de la cigale, sont dans cette œuvre, comme dans la nature, avec la cadence, l'entremêlement et le prolongement de la vie. Le sublime se montre dans l'absence de l'apprêt. La poésie de Mistral, c'est la Vénus d'Arles.

La puissance du lyrique se mesure à ses images. Celles de Mistral ont l'ampleur et la sérénité qui caractérisent Virgile plus que Lucrèce, on l'a dit cent fois. Elles relèvent du *soi* plus que du moi, de la personnalité spontanée et commençante, plus que de la personnalité congénitale et continuante, par la fraîcheur, la simplicité et la perspective infinie. Elles sont empruntées généralement au paysage, au métier, aux troupeaux, aux flots mouvants, au danger et à la cessation du danger, et, même douloureuses, baignées dans la joie. L'âme qui les conçoit, dans ses chambres héréditaires, oculaires, visuelles, tactiles, pressentimentales et intuitives, est tourmentée en ses apparences, mais tranquille en ses profondeurs. Le père de Mistral, s'informant du temps avant de mourir, et apprenant qu'il pleuvait, concluait aussitôt qu'« il faisait beau pour les semailles ». Cet optimisme revivait en Frédéric, sous la forme d'une magnanime indulgence, éparse sur l'univers entier et le peuple complet des humains. Nul ne fut plus éloigné du fatalisme, plus proche de l'enchaînement des causes et plus familièrement mêlé au miracle. Sa vision, philosophique et historique, faisait le pont entre Platon et saint Thomas, et se mouvait au-dessus de tous les systèmes, sur une foi assurée et souriante. « Invoque les saintes », lui dit pieusement Mme Mistral, à sa dernière heure, et il mourut en balbutiant leurs noms, sur le seuil de l'immortalité, comme quand il était tout petit. En cette existence, unie et claire à la façon d'un diamant taillé, les images mentales étaient les reviviscences, sans tiraillements, d'ancêtres observateurs et sages.

Mon père me disait que Mistral, tout jeune, avait déjà son développement complet, sa volonté formée, son dessein arrêté de réveiller, de relever les mœurs, usages, costumes et le parler de la Provence. La mère de Mistral lui avait fourni, sur cette précocité d'un long projet, des renseignements précis. Il savait aussi, ce grand homme, en fondant et propageant le félibrige, qu'il codifiait les règles de toute renaissance future, qu'il jalonnait la route où passeraient tous les aèdes, doués du magique pouvoir de résurgence... Il ne laissait rien au hasard ni à la précipitation, recommençant jusqu'à sept

ou huit fois ses poèmes, cherchant à accumuler, dans les mots et les rythmes, simples et grands, le plus de cette sincérité unique qui assure la pérennité. Il échappa au châtement — défini par Baudelaire — « d'avoir voulu changer de place » en demeurant immuablement fidèle à son village, à ce Maillane, où chaque pierre était pour lui vivante, chaque famille ouverte et lisible, ainsi qu'un livre de raison. Il savait que la pensée prend son vol chez le sédentaire et replie ses ailes chez le nomade. Un perpétuel errant comme Loti ne réfléchit jamais à rien et vit dans la terreur nuancée de la vieillesse et de la mort, enfant perpétuellement embarqué vers de lointains horizons, qu'il croit plus beaux et plus tentants que les prochains. D'où le ressassement monotone des horizons et paysages. Mistral savait que l'homme vieillit, qu'il est mortel, et il jouissait de l'heure qui fuit, en regardant passionnément autour de lui et en profondeur. Il prétendait que, chaque année, il découvrait quelque chose de nouveau dans les coutumes ou le parler de la Provence. Il ne mettait pas l'extraordinaire ni le sublime dans l'étrange. Il les plaçait dans l'habituel, il les extrayait du coutumier.:

Ses récits, d'une bonhomie narquoise et qu'il relevait d'une pointe d'accent du pays d'Arles (les Provençaux me comprendront), avaient un charme et une syntaxe à part. Il parlait souvent de lui à la seconde ou à la troisième personne: « Je me suis dit: tu as tort... Alors j'emmenai mon pauvre Mistral... Et je songeais: mais qu'est-ce qui te prend, mon bonhomme ? » D'un petit épisode, il faisait jaillir un enseignement général, sans appuyer, complétant sa démonstration d'un sourire, ou d'un rire léger, qui lui plissait le coin de l'œil, demandant à celui-ci et à celui-là une explication complémentaire, prenant à témoin sa femme, la servante, son interlocuteur, un personnage légendaire ou historique, et demeurant grand amateur de précision: « Nous étions alors à cinq kilomètres de Saint-Remy, sur une route perpendiculaire à la route des Baux, et dont le dernier tronçon se perd dans un champ... A qui appartient donc ce champ ?... Bref, c'est là que nous rencontrâmes un tel et qu'il nous dit... » Il atteignait aux sommets, par un entrelacs de souvenirs et de courtes remarques. Sa fantaisie était à base de jugement. Cela aussi est très provençal.

Quand vous demandez votre chemin entre Avignon et Marseille, entre Nîmes et Sisteron, celui à qui vous vous adressez vous énumère patiemment les routes et tournants par lesquels il vous faudra passer. L'homme du Midi a horreur du vague, et, quand il aborde le mystère, il le fait méticuleusement. Rien d'abrupt dans les fresques majestueuses de *Mireille*, de *Nerte*, de *Calendal*. *Le Poème du Rhône* est un itinéraire dramatique à travers les âges et le long du fleuve de la civilisation.

C'est ici que l'épique rejoint le lyrique et s'adapte à ses évolutions, aussi sûrement que la giration du flux aux roches creuses et dentelées de l'abîme. La légende est vivante en Mistral, elle circule avec son sang et ses ondes sensibles. Il n'a qu'à se laisser aller à elle. Sa prodigieuse mémoire lui fournit, à point nommé, les éléments physiques et moraux du décor indispensable. La rencontre de Calendal et de l'Esterel, la rencontre de l'Anglore et du Drac, l'évocation du tambour d'Arcole, les enchantements de la sorcière Taven, dépassent, et de loin, tout ce que la littérature épique française a pu fournir, dans

les temps modernes, et où se sent, malgré tout, la fabrication. L'épopée mistralienne atteint aisément à cette familiarité, à cette cordialité, à cet immédiat, des grands modèles classiques. Lamartine ne s'y était pas trompé, quand il saluait ce génie, naissant et débutant par un coup de maître. Le ton lyrique est relativement facile à attraper. Il n'en est pas de même du ton épique, qui suppose une tension constante, chez le poète, de l'héroïsme et de la bonhomie.

Connaissez-vous le musée arlésien, fondation de Mistral à Arles, et auquel il consacra intégralement les cent mille francs de son prix Nobel ? Si vous ne le connaissez pas, faites le voyage. Vous verrez là de quoi est formé et se nourrit le génie épique, qui perpétue, comme l'airain et la pierre taillée, les annales des peuples. J'ai visité une trentaine de fois, dans son ancienne installation et dans la nouvelle, ces salles si pleines d'enseignements, où tout a été rangé, classé, étiqueté dans les vitrines, de la main même du maître disparu. Aujourd'hui, je n'aperçois plus qu'à travers une brume de larmes le trousseau de clés de sa pauvre mère et l'inscription du cri fameux: « Comme au mas, comme au temps de mon père, aïe, aïe, aïe, » où tient toute la nostalgie humaine. Mais, par delà cette émotion passagère, quelle autre émotion plus large, devant cet effort pour échapper au temps dévorant, à sa faux, à son sablier ensevelisseur, pour secouer l'inertie des morts par les accessoires de toute épopée ! Voici les vêtements de noce et de deuil; voici les meubles, les antiques bahuts, polis et luisants de confidences, et comme prêts à parler, à chuchoter; voici les madragues, les filets, les voiles de pêcheurs; voici les modèles de moissonneuses, de faucheuses, de lieuses, ancêtres vénérables des machines agricoles actuelles; voici les coquillages, les insectes rares, les formes des maisons; voici les outils de pêche et de chasse. Chaque semaine, le jeudi, si j'ai bonne mémoire, Mistral venait de Maillane à Arles, passait la journée dans le musée, auquel il attachait, quant au félibrige, une importance de premier plan, faisait la causette avec la belle et solide gardienne, en costume arlésien, qui accueillait, avec bonne grâce, les visiteurs et leur fournissait les explications nécessaires.

Le musée arlésien était et est, en quelque sorte, la mise en action du *Trésor* du *Félibrige*, du monumental dictionnaire de la langue d'oc, qui prit à Mistral dix ans de sa vie, et qui demeure l'outil indispensable de toutes les études romanes, présentes et futures. Alphonse Daudet avait toujours derrière lui, dans sa bibliothèque, à portée de sa main, un tome du *Trésor*; comme il l'appelait justement et abrégativement. Il m'en faisait admirer la composition, qui est à celle du dictionnaire lamentable de l'Académie (passe-temps de vieillards lamentables et inoccupés) ce que la Librairie de Montaigne est à une boîte du quai Conti. Chaque mot, dans cette œuvre de bénédictin, apparaît comme une personne vivante, avec ses atours et ses relations, sa nudité corporelle, son habitat, ses déguisements, ses abandons, ses paresse et ses ruses. Mistral n'avait attendu ni Darmesteter pour étudier la vie des mots ni Michel Bréal pour fonder la science de leurs significations varices ou sémantiques. L'ayant longtemps et passionnément pratiqué, je considère le *Trésor* du *Félibrige* comme l'autobiographie introspective la plus vraie de Mistral, celle qui donne le mieux le dessin de son esprit, habile à saisir les concordances intimes, les relations éphémères entre les objets, les états d'esprit et les termes qui les représentent.

En même temps qu'il agissait, par ses poésies, ses chants, ses discours sur le peuple provençal et en général sur les provinces françaises, par son dictionnaire et son musée sur les érudits et les savants, le Maillanais attachait une importance extrême aux commémorations, anniversaires, cérémonies patriotiques et rituelles, en vue de réveiller la mémoire des gens. La disparition d'une coiffe ou d'un costume, d'un usage, d'un vestige local, lui causait une douleur ou un ennui vif. Il se déplaçait au besoin pour l'empêcher et rendre courage aux continuateurs, aux vieilles et aux vieux, chapitrant les jeunes à ce sujet. A cette race, qui a le sens du ridicule, il parlait le langage qui convenait, faisant comprendre qu'un chapeau à l'instar de Paris n'aura jamais l'élégance d'un petit bonnet de dentelle, de toile fine, de soie ou de saint, harmonisé au ciel, au vent, aux traits du visage. Je l'ai entendu, non une fois, mais cent fois, prêchant aux paysannes la coquetterie locale, traditionnelle, appropriée, avec des arguments qui eussent ravi les plus grands peintres de la femme et ses plus notoires amoureux, Gainsborough et Don Juan, Nattier et Roméo. Les grincheux disaient: « Ce pauvre Mistral se donne bien de la peine pour remonter un courant devenu irrésistible. Dans vingt ans, il n'y aura plus une seule coiffe ni une seule « chapelle » au pays d'Arles. » Ils disaient cela en 1880, les grincheux. Or, pas plus tard que cette année, je constatais au contraire une sorte de recrudescence des coiffes en ce même pays, et des coiffes portées par des jeunesses, qui auraient pu, avec moins de goût, préférer les chapeaux de la ville. Ma conviction est que l'enseignement mistralien est descendu, s'est propagé, plus profondément qu'on ne le croit. Il rejoint aujourd'hui, cet enseignement, la réaction, partout visible, de l'homme des campagnes contre le citadin et ses inventions éphémères et baroques. Le rat des champs, depuis La Fontaine, a encore fait des progrès dans ses prudentes constatations, quant aux précaires voluptés du rat de ville.

Il y a de cela quelque quarante-cinq ans, mon père, revenant des eaux de Lamalou, avait donné rendez-vous à Mistral dans une propriété appartenant à un de nos parents, sise aux portes d'Arles et qui s'appelait le « Mas Blanc ». Le hasard heureux fit que, ce même jour, était de passage au mas, avec un parent, une jeune fille d'une parfaite beauté et réalisant le type de Mireille. Ces choses arrivent régulièrement aux poètes. Provençale de race, elle était néanmoins habillée comme une Parisienne, et je dois dire que sa robe de linon blanc ne lui allait vraiment pas mal. Mistral, cependant, avec cette grâce qu'il mettait en tout, la lui reprocha et lui fit solennellement promettre de porter désormais, en terre d'Arles, le costume d'Arles. Je ne sais rien de plus aéré, de plus galant, de plus exquis que le petit discours qu'il fit à cette occasion, entre la roubine, le long de laquelle courait un chien ratier, et le ciel lamé, par bandes alternées, d'or et de bleu discret. L'âme de la Provence s'exprimait par sa bouche et portait, en chacun de nous, la conviction, mêlée à la mélancolie d'une trop belle minute trop rapide.

Qui tient sa langue tient la clé
Qui de ses chaînes le délivre.

Cette formule mistralienne rejoint la strophe fameuse de la chanson *la Renaissance* (la

Respelido), qu'on trouve dans les *Olivades*.

*Nous en plein jour—voulons parler toujours— la langue du Midi;—voilà le félibrige !—
Nous en plein jour — voulons parler toujours — la langue du Midi, car c'est le droit
majeur.*

Nous touchons ici un des points essentiels de la pensée de Mistral, diffuse à travers son œuvre et d'où cette œuvre est sortie: l'homme est profondément lié à sa langue natale. Elle est son moyen de communion avec ses compatriotes. Elle est sa défense contre l'étranger. Elle est sa possibilité de goûter la vie, en nommant le courage, l'amour, le pain et le vin. Elle est le peuplement de son silence, où il se refait, et le soubassement réel de tous ses rêves. La langue empruntée, la langue imposée, la langue apprise, par rapport à la langue naturelle, à la langue des ancêtres, est une demi-aphasie, un malaise, qui peut tourner à l'angoisse, une sorte d'exil intérieur. Ceci est merveilleusement exprimé dans le « Renégat » des *Iles d'Or*. Jean de Gonfaron, prisonnier des Turcs, est convié à un rendez-vous d'amour par la fille du roi « jolie et brillante ». Il y va; mais...

Qui ne vous a dit qu'étant à l'espère
De l'heure prospère,
Auprès du rivage,
Jean, d'un bâtiment prêt au descampage,
Entend l'équipage Chanter marseillais.

Comme l'eau jaillit sous un coup de rame,
Un grand flot de larmes
Crève son cœur dur.
Le despatrié pense à sa patrie
Et se désespère
D'être chez les Turcs.

Vous devinez la suite: Jean de Gonfaron plante là, pour rejoindre ses compatriotes, la belle, le banc de marbre, le turban, le sabre, « et tout le bahut ». Moralité et refrain: *Boire l'allégresse — avec sa maîtresse, — est de Mahomet la félicité. — Mais sur la montagne — manger les châtaignes, — vaut mieux que l'amour — sans la liberté.*

Or, il est certain que les racines verbales, que le substratum émotif, et même figuratif, essentiel du langage et de l'idiome, se transmettent héréditairement, comme les tours de l'esprit, les principaux penchants et les traits du visage. Un enfant de Provençaux naît avec une propension, verbale et auditive, au provençal; un enfant de Bretons naît avec une propension, verbale et auditive, au breton; un enfant de l'Ile-de-France naît avec une telle propension au français courant. Il est bien entendu que le français courant est la langue générale de notre pays, que chacun doit parler et écrire, que chacun a intérêt à parler et à écrire. Mais il n'y a aucune espèce de raison ni de justice à ce que disparaissent, en conséquence, le breton et le provençal; à ce que tarissent les sèves

linguistiques provinciales, au détriment de la richesse nationale; à ce que soit diminuée ainsi la puissance ou la possibilité littéraire et poétique d'un pays; à ce que ce malaise, par privation de l'idiome autochtone, soit imposé, administrativement, à des populations d'ailleurs ardemment patriotes. Car l'amour de la petite patrie fortifie et assied l'amour de la grande; de là cette formule encore félibréenne: « J'aime mon village plus que ton village; j'aime ma province plus que ta province; j'aime la France pardessus tout. »

EN CÉLÉBRANT MISTRAL

En l'honneur du Virgile français, tout le « peuple brun » s'est levé en 1930. De Lyon à la mer, de Sisteron à Montpellier et au delà, dans « Avignon qui rit », ce fut un hymne étourdissant pour le centenaire du poète sublime, qui apporta au monde latin, par des chants immortels, les formules de son réveil, de sa résistance et de sa survie. Remémorons ces journées magnifiques.

Les fêtes de la latinité sont commencées. Non seulement tout le pays d'oc, mais la France entière et l'élite intellectuelle du vaste univers observent, en l'honneur du poète sublime, cette minute de recueillement où peut tenir tant d'espérance. L'union de la latinité, à l'heure où nous sommes, est une nécessité pour la civilisation méditerranéenne et pour la civilisation tout court. Quand le 25 mai 1878, sur la place du Peyrou à Montpellier, ville de grand savoir, Mistral s'écriait: « Réveille-toi, race latine, dessous la chape du soleil !... — *Aubouro-te raço latino, souto la capo dou soulèu !...* » Il prévoyait l'avenir, en vrai *vates*, mot qui signifie à la fois poète et devin. Le poète est commandé par les âges qui viennent, plus encore que par les âges passés. Un avertissement mystérieux fait que la célébration millénaire de Virgile a coïncidé avec le centenaire du prophète de Maillane. En y ajoutant Dante, c'est bien sous le signe (*lou sant signau*) des trois suprêmes Latins que s'ouvrit cette semaine sacrée, alors que, par la folie imprévoyante des hommes, des bruits de guerre sont à nouveau sur le monde.

Fait à noter — mais qui sera peu noté vu la misère de la critique contemporaine — les anniversaires romantiques ne sont réellement fêtés par personne. Il y a dans le romantisme, esthétiquement parlant, d'admirables élans et morceaux de bravoure, Hugo, Lamartine, Musset, Baudelaire, Vigny ont atteint parfois le sommet de la prose drapée, ce que Barrès appelait « la magie ». Mais tout cela est individuel, non relié, magnifiquement épars et absolument vide de message. Hugo, qu'on croit le plus inspiré de tous, et qui vaticine sans arrêt, s'époumone à crier, comme un enfant dans le vent. Il n'a en fait rien à dire ni à transmettre aux âges futurs, et, dans ses rythmes incomparables, en dehors des sons et des couleurs, des jeux de l'ombre et de la lumière, on trouve rarement une pensée juste, alors qu'on y trouve souvent un sentiment vrai. Père déchiré, mari malheureux, amant parfait, écrivain comblé, il dispose d'une lyre merveilleuse à son usage, mais il n'est pas en communication avec les hauts Élémentaires — qui sont aussi les poignantes préoccupations, angoisses et espérances

— du genre humain. En outre, le romantisme est tombé politiquement, sinon littérairement, sous les coups d'un quatrième latin: Maurras. Tout cela explique qu'on se batte les flancs pour célébrer le centenaire d'*Hernani* et que la représentation de *Marion' Delorme* laisse les gens absolument froids.

En terre d'oc, la gloire de Mistral est plus haute que jamais, et la puissance émotive de son message — et non pas seulement de son œuvre — est universellement comprise. Il a pour lui tout ce peuple de princes paysans, fiers et fins, de la vallée du Rhône, qui, des Alpes à la mer, est enveloppé des grands souvenirs de l'antiquité et de ceux du christianisme, qui sent la beauté comme il respire, pour qui la morale évangélique, traditionnelle, familiale — quelles que soient les passions politiques — est demeurée hors de la discussion. Mais attention ! Saint-Remy-deProvence, où sont les monuments antiques les plus parfaits, tout près des Baux, message de pierre, où Dante, dit-on, conçut *l'Enfer*, SaintRemy est aussi le pays de Nostradamus, qui voyait et fixa les formes de l'avenir avec une prescience interprétative étonnante. Le sage de Maillane (voir la *Sagesse de Mistral*, de Maurras) et le sage de Saint-Remy sont ainsi deux plantes du même terroir, et il est possible qu'il y ait là tout autre chose qu'une coïncidence.

C'est cette imprégnation par le message, qu'ils portent en eux, qui fait que la gloire d'un Virgile, d'un Dante, d'un Mistral change de forme et, en quelque sorte, de couleur avec les âges. Pour tout le moyen âge, Virgile a été un magicien, un faiseur de prodiges, presque un jeteur de bons sorts. Maintenant, il apparaît à plusieurs, dont je suis, comme un baume de pacification et de consolation parmi les hommes aberrants et malheureux par leurs fautes, parce qu'ils ne savent pas. Mistral, considéré de son vivant comme un grand poète local, une sorte de Jasmin ou de Reboul, de la vallée du Rhône (nous étions peu nombreux, il y a trente ans, à discerner sa hauteur et son universalité), est aujourd'hui regardé, par les gens qui comptent, comme un docteur de la latinité et, par là, comme un des maîtres de l'équilibre civilisé. C'était déjà l'opinion de Meredith et de plusieurs Anglais cultivés de l'époque. Au lieu que les professeurs allemands espéraient trouver en lui un diviseur de l'esprit français. Chose absurde de la part de savants qui attachent une grande importance — et à bon droit — aux racines linguistiques, et qui n'ignorent pas que l'oc et l'oïl ont les mêmes racines.

Le docteur Bucher, de Strasbourg, mainteneur de l'influence française en Alsace sous la domination allemande, envisageait dans Mistral, comme Barrès, un gardien des mœurs, coutumes et du langage autochtone, celui qui écarte et éparpille la cendre de l'oubli. Je leur faisais remarquer que Mistral était aussi un maître de reviviscences et qui ne croyait pas du tout à l'effacement définitif, puis à la disparition des essences ethniques. Il était, ce grand génie universel, pour le

Multa renascentur quæ jam cecidere...

Toute sa vie, il chercha à refaire, par les sommets de la beauté esthétique et morale, le «

plein des peuples bruns », à les faire communier dans un même idéal, à réveiller les dormeurs, à stimuler les jeunes, les vaillants et les forts de sa race. Constructeur né, esprit synthétique par excellence et âme d'amour, il avait horreur de ce qui détruit, de ce qui dévaste, de ce qui fait souffrir, de ce qui menace, de ce qui asservit, et il était lui-même, dans son village, auprès de son admirable compagne, une grandiose leçon d'indépendance dans la lumière.

Ceci dit, nous n'en sommes encore qu'à la vision du centenaire. Peut-être, derrière le message latin de Mistral, en est-il un autre, que nous n'entre-voyons pas encore, et d'un ordre différent. Cette dualité mystérieuse du langage français, cette apparition d'une pléiade du Rhône, après une pléiade de la Loire, correspondent peut-être à un grave passage, ou défilé, de l'avenir, à une nécessité pressante, à un besoin éthique, linguistique et incertain. Contentons-nous du spectacle actuel. Il est assez beau pour donner des ailes à nos cœurs, comme disait précisément une Provençale à mon père, en parlant d'un événement heureux.

*

* *

Maillane tressaille dans la lumière étincelante. Débarqués du rapide en Avignon, nous sommes montés, quatre, dans la limousine de mon cher Mouret, le premier chauffeur de la région, qui depuis vingt et un ans me transporte, ainsi que les miens, sur toutes les routes de la Mère Provence. Une foule immense a envahi le glorieux village, foule grave, nullement bruyante, animée de cette fidélité aux morts qui est une caractéristique des princes paysans d'ici. Il est venu du monde de partout. Jeunes et vieux se dirigent vers le cimetière où est le tombeau de l'auteur de *Mireille*, défini par lui-même de longue date, dans un inoubliable poème. L'émotion est profonde, car Maurras, avec l'accent poignant qu'on lui connaît, vient de réciter pieusement, devant le monument sacré, l'invocation à l'âme de la Provence, qui illumine tout le poème de *Calendal*:

Ame de mon pays, toi qui rayonnes, manifeste...

Inoubliable minute ! Tant de beaux et fiers regards sont pleins de larmes qu'ils se confondent en une vaste grappe de raisin noir, embuée encore de la rosée du matin, Maurras aussi est prophète en son pays. Un murmure d'affection et de reconnaissance l'accompagne, et nous nous étreignons sans rien dire, mais animés d'une même pensée: c'est, cette fois, la pleine gloire, la vraie, celle n'appartenant qu'à de rares privilégiés au cours des siècles, la gloire sereine, dégagée des trompettes et sonneries de la renommée, qui s'est levée pour Lui, notre maître et notre ami. Son fantôme est là, au milieu de nous, sa belle forme humaine, qu'animait un esprit incomparable, inaccessible à toute pensée médiocre.

Nombreux et débonnaires, les gendarmes essaient de canaliser ce peuple déambulant à travers les rues étroites, comme dans des limbes soleilleuses. Mais en vain. Les cafés sont vides.

Les gens sont sobres, et puis le déjeuner va venir et il s'agit de ne pas se gâter le goût.

Voici la demeure de Mistral. Mme Mistral, compagne admirable et vénérée du poète — elle avait une trentaine d'années de moins que lui quand il l'épousa — est demeurée à la mairie où Lautier lui a remis la Légion d'Honneur. Mais Marie, la fidèle servante, est là, en costume arlésien, entourée de Devoluy, du fils du grand Aubanel, de nombreuses dames et demoiselles admises à visiter l'illustre maison et le jardinet. Que de souvenirs doux et cruels j'ai ici, mon Dieu ! Celui de ma petite enfance dans la maison d'en face, celle de la maman Mistral, où Mistral fit à mon père la lecture de *Calendal*, racontée dans les *Contes du Lundi*. Ceux de ma jeunesse, puis de mon mariage, la table hospitalière, les chants au dessert, les récitations de poèmes, la joie, l'enthousiasme et l'amitié ! Chaque fois que je venais à Maillane, Mistral évoquait le souvenir de « son bel Alphonse », de leurs félibrées, de leurs rires et, quand Mme Mistral était sortie, de leurs équipées « du temps des moulins ». Ses récits étaient nets, détaillés, nuancés, se détachant sur une philosophie souriante de la vie, comme les cyprès sur le ciel clair. Il avait la familiarité du génie et la manière proverbiale. Tout cela sans nulle fadeur ni aucun effet oratoire, car sa perspicacité psychologique allait très loin. Il comprenait et devinait tout.

Nous n'entendrons plus sa forte voix harmonieuse, chantant jusqu'au bout l'amour et la vie, nous ne verrons plus ses beaux regards, que plissait à certaines minutes une ironie souveraine; il ne nous mènera plus dans sa blanche salle à manger hospitalière, où étaient les gâteaux et le vin; il ne nous - accompagnera plus à la petite porte de sa maison, faisant face à la maison où mourut sa mère; à ce tournant sacré qui donnait sur la rue de Maillane et sur le vaste monde. Nous ne le rencontrerons plus aux champs, marchant droit et fier sur la route blanche, aux côtés de son admirable compagne, douce gardienne de son génie, « *Pain Perdu* » — le chien sorcier — gambadant devant eux. Quand il mourut, un voile noir fut tendu sur la Provence, sur la France entière, sur la haute culture, sur la poésie sublime et vraie. Toutes les gracieuses et souples filles de sa race, de son sang, de notre sang, purent prendre le deuil qui les fit plus pâles encore à l'heure « où l'on éteint les cierges des vêpres ». Le glas sonna à Saint Trophime, à tous les clochers de la vallée du Rhône, et je sais des bergers de Camargue qui pleurèrent auprès de leurs troupeaux. Le fleuve impétueux qu'il a célébré, de Condrieu à Saint-Louis, a gémi en courant le long de ses rives. Il n'est pas un métier, pas un usage, pas une coiffure, pas un instrument aratoire, pas une cérémonie de fête ou de larmes, qui n'ait perdu en Mistral un maître et un ami. Aux Saintes- Maries-de-la-Mer, tendant ses bras si purs à l'immensité bleue, la fine Mireille, dont sont épris tous les cœurs lyriques, expira une seconde fois.

Mistral est toute ma jeunesse. Je le vois parmi ses amis, dans ce milieu félibréen dont on peut dire que, malgré la folie romantique et la corruption naturaliste, celle-ci conséquence de celle-là, il a sauvé la raison française. Je le vois avec mon père, qu'il aimait comme un frère, avec mon père qui avait avec Mistral un même amour de la

Provence et tant de fibres communes. Car Alphonse Daudet parlait merveilleusement le provençal; il en sentait toutes les finesses, l'ironie sous-jacente qui fait de lui, non seulement une suave musique, mais une raison; et il savait émouvoir ou faire rire, en deux mots, un berger suivi de son troupeau, un cultivateur devant son mas. A quiconque le lit — et sa syntaxe — attentivement, le tour proprement provençal, mi-rires, mi-pleurs, apparaît et, chose remarquable, aucun critique contemporain de mon père, même pas Lemaître, n'y a rien vu. Cependant, une pièce comme *l'Arlésienne* est manifestement une transmutation de l'esprit d'oc dans le langage d'oïl, un embrasement pathétique de l'être par le désir charnel, chose fréquente sur la terre gallo-romaine. Car il est bien vrai que quelquefois les paysans de la terre d'or solaire et d'argent lunaire meurent d'amour. Les mas ne disent pas leurs secrets.

Je le revois entre Roumanille, Aubanel, Paul Arène, Félix Gras et les autres, il apparaissait rayonnant d'entrain et de lumière, tout dévoué à cette tâche immense: la rénovation de son pays. On n'apercevait point alors l'extrémité de son dessein, mais les marches en étaient géniales, et quiconque les gravissait avec lui s'en trouvait ennobli et grandi. Il était un prodigieux entraîneur d'hommes et pliait à son rythme majestueux quiconque l'approchait. Son dédain de toute publicité, de tout ce qui touche à la réclame était prodigieux. D'une politesse, d'une courtoisie, d'une urbanité de grand seigneur, il attendait que l'on vînt à lui. Il comprenait les pensées et les formes les plus éloignées de ses conceptions, mais le sens aigu des hiérarchies et son invincible désir de beauté faisaient qu'il mettait chacun à sa place et ne tombait point dans les erreurs coutumières de la solitude et de l'éloignement. Son peuple de Provence lui tenait compagnie. Il avait la joie à sa droite et à sa gauche la gravité. On entendait, quand il se taisait, le bruissement de son expérience.

Je lisais, il y a quelques mois, une relation par Mistral et Mme Mistral de leur *Excursion en Italie*, il y a quelque trente ans. La Ville Eternelle avait évidemment fait sur l'auteur de *Mireille* une forte impression, mais, à travers l'éloge qu'il en fait, on sent que les aspects et les paysages provençaux priment pour lui, en splendeurs et même en évocation historique, les aspects et paysages des « fils de la Louve », comme il dit. J'avais eu la joie de déjeuner à sa table quelques semaines après son retour d'Italie.

Il y avait là l'auteur d'un *Empereur d'Arles* dont j'ai oublié le nom, Folco de Baroncelli et quelques autres convives dont le nombre ne dépassait pas "sept", chiffre fatidique. Mistral, tout en célébrant Rome et sa campagne (le forum de Boni commençait à peine à sortir du sol), nous expliqua que l'essence proprement antique avait été moins recouverte par les diverses alluvions des siècles en Provence qu'en Italie, et il en donna quelques exemples saisissants.

C'était à table, comme tous les grands esprits, qu'il était le plus extraordinaire — la chère et les vins étaient chez lui merveilleux et dans une profusion toute princière — et qu'il découvrait les formules les plus vraies et les plus éblouissantes à la fois touchant la poésie, l'histoire, la légende, la linguistique. Il est malheureux qu'il ne se soit pas trouvé

auprès de lui un Benjamin ou un Martet, mieux encore qu'un Eckermann ou qu'un Boswell, pour recueillir ces jaillissements spontanés, issus de longues méditations en plein air, qu'accompagnait un joli verre, servi à la ronde, de châteauneuf ou d'hermitage. Paul Mariéton eût pu remplir ce rôle, mais il eût craint sans doute de déplaire à celui qu'il chérissait et admirait au delà de tout. Nul homme ne fut moins altier Nul ne fut plus profondément fier, dans ces régions de l'âme où la pudeur du sentiment voisine avec l'intensité du verbe. Pouvant tout exprimer, il n'en exprimait pas le quart ni même le dixième du quart. Une sereine gaîté planait au-dessus de ses récits, lumineux ainsi que la blanche salle à manger elle-même, et que tous — y compris la noble servante Marie-du-Poète, une assiette de faïence à la main — écoutaient religieusement.

A l'époque dont je parle (1892), mon père ne se déplaçait plus que de Paris à Champrosay. Mais j'ai de Mistral et de lui conversant une image, datant de quelques années auparavant, qui est un peu différente. Une même conception souriante, à la fois amère et voluptueuse, — dans le sens le plus ardent et élevé du mot — de la vie, des femmes, des aubes, des couchants, des amitiés, de l'amour, donnait à leur duo ces jeux de la dorure crépusculaire, ces «moires», comme dit Maurras, rappelant les plis de la statuaire grecque sur les formes pures des déesses et des héros. La «sagesse de Mistral» qu'a peinte, dans un autre glorieux ouvrage, l'auteur d'*Anthinéa*, comportait, comme celle d'Alphonse Daudet, un hommage constant au beau sous toutes ses formes. Elle n'était ni professorale ni guindée. J'étais alors un jeune homme enivré de médecine et de philosophie. Ces deux maîtres de la pensée sensible et de son expression parlaient devant moi sans se gêner, et leur causerie toute platonicienne, et jusqu'aux plus diamantiques pointes du *Banquet*, était pour moi un ravissement. Cependant, ils ne perdaient jamais la retenue, ce qui est aussi proprement provençal. Les natures intimement passionnées connaissent mieux que les autres le prix de ce que les anciens «si sages, si sages» appelaient la *reverentia* dans les propos.

Son besoin de sympathie universelle avait poussé mon père à mettre en contact Goncourt et Mistral. La rencontre eut lieu chez nos amis Parrocel, au château de Saint-Estève, près de Cavailhon. Elle ne donna rien qu'une aimable courtoisie réciproque. Elle est consignée, autant que je me rappelle, dans le fameux «journal». Mistral vit bien la finesse de Goncourt, Goncourt vit bien la finesse de Mistral; mais ce qu'il y avait de rare, chez l'un comme chez l'autre, leur échappa réciproquement. Le chantre sensuellement un peu godiche de la femme au XVIIIe siècle, le chantre averti de la Provençale au XIXe se frôlèrent dans les belles allées de Saint-Estève, sans s'étreindre à aucun moment. Je ris quelquefois en y pensant.

L'œuvre poétique de Mistral est un monument. Son dictionnaire franco-provençal en est un autre. Son musée en est un troisième. Nous commençons à mesurer la taille et l'influence de ce pasteur d'hommes, qui lisait sa route dans les étoiles. A une époque d'aveuglement quasi universel, il s'est porté à tous les points où la tradition était menacée et il a fait ce qu'il fallait pour sauver ce qui pouvait être sauvé, en préparant les voies de l'avenir. De connivence avec la nature, il connaissait ses secrets de

reviviscence, et la mort, son ennemie, n'a eu de lui que ce qui n'était pas universel, que sa forme terrestre et sa voix immédiate. Ce qui ne périra point de Mistral est sans bornes. Ce qui, grâce à lui, ne périra point de son pays est incommensurable. Concret comme pas un, appuyé sur une longue sagesse, il a allumé dans la nuit que fut la fin du dix-neuvième siècle un feu inextinguible, dont la clarté se mêle à l'aurore du vingtième. Il a préparé et rendu possible sur les sommets de la poésie ce que nous cherchons aujourd'hui à réaliser dans la plaine. Il est et demeurera le maître de toute restauration, en politique, en morale, en linguistique, en littérature. Il s'est prêté à tous les chants, à toutes les splendeurs, à toutes les ardeurs et il n'a jamais dévié de sa ligne.

Le mistralisme — c'est-à-dire l'ensemble de ses doctrines — peut être considéré comme le bréviaire des nations opprimées, désireuses de ne pas périr. Chaque fois que je rendais visite à l'auguste vieillard, j'avais soin de lui rappeler le rôle profond qu'il avait joué dans la maintenance de fidélité de l'Alsace-Lorraine, et chaque fois sa voix s'altérait en constatant que c'était exact. Sollicité de se rendre à Strasbourg où l'attendait une apothéose, il refusa néanmoins de faire le voyage, redoutant que sa présence réelle ne donnât le prétexte au gouvernement allemand d'un redoublement de rigueurs. Il préférait l'action lente et souterraine de ses méthodes à leur révélation glorieuse. Il avait la patience du paysan et la clairvoyance du grand médecin. Son geste habituel était un petit mouvement de la main qui signifiait: « Laisse faire; ne hâte pas les choses; elles suivront leur cours, une fois le branle donné. »

On chercherait vainement le modèle d'une autre existence aussi sereine et aussi utile. C'est à Mistral, à son labeur sublime, à sa prescience altière que se rattache aujourd'hui notre espoir prochain. Ses yeux sont fermés à jamais, mais leur vision nous éblouit.

Ainsi l'évoquions-nous aux deux repas, provençaux et magnifiques, sous le toit d'une belle maison maillanaise. Puis, au dessert, nous reprîmes, jeunes et vieux, la tradition mistralienne des vers et des chansons, qui animèrent de beaux visages féminins et des voix douces et graves. C'est en de pareils moments que se peut mesurer la force suprême de l'absence — quand l'absent — du fait de la tombe — a relevé les coutumes, la grandeur, la fierté de tout un peuple. Il n'est pas vrai que les absents aient toujours tort, et, même dans la rivalité amoureuse, celui qui n'est pas là est souvent plus puissant que celui qui est là.

Dans la journée, nous sommes montés une fois de plus aux Baux et à Saint Remy: batailles, sépulcres, stèles funéraires, arcs de triomphe, monuments commémoratifs, aqueducs brisés. Depuis le temps de Marius et de Sylla, les civilisations se sont succédé et superposées là, de telle façon que la poussière et les cendres y sont confondues. C'est la chanson de ces aïeux « si sages, si sages » que nous n'avons pas connus, et « qui ont vécu, ont tenu, autant qu'ils ont pu ». La chaleur était forte et laissait prévoir un orage. Pendant que nos amis parcouraient la cité morte, je me suis tenu à l'écart, pensant à mon petit Philippe, qui fut si heureux ici avec moi et dont j'avais fait un mistralisant passionné, à mon petit Philippe victime, comme la France, du régime infâme

d'assassins, d'imbéciles et de bourreaux.

... *Miserande puer ! Si qua fata aspera rumpas ! Tu Marcellus eris.....*

Au crépuscule, de retour à Maillane, nous serrions, Maurras et moi, bien des mains amies, nous embrassions les jeunes enfants que leurs mères gracieuses nous tendaient. A quoi bon les paroles entre gens qui sentent et pensent de même ! Le ciel était devenu d'un rose assombri et d'une majesté toute beethovénienne. Maillane rentrait dans le silence.

“—A quelle heure partons-nous pour Martigues ?

“—Dans deux heures, mon brave Mouret. »

*

* *

Le 11 septembre suivant, nous avons fêté une fois encore, au château de Lourmarin, restauré par les soins du si regretté Laurent Vibert, la sublime mémoire de Frédéric Mistral.

Mistral, comme Homère et Virgile, est un poète du plein air. Il convenait de le fêter en plein air, sur ces terrasses qui rappellent un vieux champ de guerre de religion.

*Chevau-Léger, mon bel ami,
A Lourmarin, on s'éventre (s'espancho)
Chevau-Léger, mon bel ami,
Mon cœur s'évanouit (es esvani)*

Ces belles et anciennes paroles, Mistral et mon père les chantaient avec délices. Elles leur rappelaient leur jeunesse, les courses sur les routes lumineuses, l'odorant aïoli de l'auberge claire et la bouteille de châteauneuf. Je ne me les rappelle jamais sans mélancolie:

Comme au mas. Comme au temps de mon paire aie, aie, aie!

Et le poème mistralien:

*Sont morts les beaux diseurs,
Mais les voix ont retenti.
Sont morts les bâtisseurs,
Mais le temple est bâti...*

L'idée de Laurent Vibert, en voie de réalisation, était grandiose: une colonie en ce site

incomparable de l'intelligence et de la sensibilité latine, un rassemblement des esprits dans une atmosphère d'étude et de sérénité, être seul et méditant parmi plusieurs *In angulo cum libello*. Cette idée a été patiemment réalisée grâce à un ensemble de bonnes volontés agissantes. Le château de Lourmarin, hier en ruine, aujourd'hui un accueillant palais, est un bloc dans la plaine vauclusienne, un rempart devant un refuge intellectuel, « le don » de la civilisation du Midi. Il faut visiter ses salles fraîches, ses bibliothèques, son installation, par une journée chaude, crissante de cigales, d'une vapeur dorée, alors que les travaux des champs sont assoupis et que, seul, marche de tube en tube le pinceau infatigable et magique de Noël Vesper.

On retrouve ici ces belles dames du temps jadis, qu'après Villon a ressuscitées Mistral, et qui tenaient des cours d'amour, avant que les partisans s'y « espanchassent » en s'y tirant les entrailles du ventre.

*Quand je me souviens de madame Laure,
Je crois devenir amoureux du vent,
Depuis qu'elle ne hante plus
La fontaine de Vaucluse,
La chaleur y est lourde,
La roche y est nue.*

*Mais Ô Magali,
Douce Magali,
Magali allègre,
C'est toi qui m'as fait tressaillir (trefouli)*

Des terrasses du château de Lourmarin, admirable vestige de la Renaissance, on découvre un panorama grandiose, des coteaux boisés et verdoyants, où croissent le cyprès et l'olivier, dans des encadrements de pinèdes. Lorsque je commençai à parler devant un auditoire affectueux et charmant de Provençaux et de Provençales, plusieurs de celles-ci dans le costume cher à Mistral, l'orbe du ciel était parcouru de nuages inquiétants progressivement assombris. On entendait le roulement lointain de l'orage. Toute la question était de savoir si j'aurais le temps d'achever avant que commençât une averse ou trombe d'eau présentement contenue dans cette sonore urne de plomb. J'avais, non loin de moi, Bosco, écrivain et poète, qui possède la plus belle voix du monde et un inépuisable répertoire des chants de terroir. Je l'interrogeai de l'œil. Il eut une moue peu rassurante. Aussi attaquai-je le chant du cinquantenaire du félibrige avec accompagnement de Messire Tonnerre et au flamboiement des premiers éclairs. Puis, brusquement, comme dans le Midi, l'orbe creva et tout le monde se réfugia dans le château tandis que ruisselaient les gargouilles et qu'une chaude brume d'eau s'enroulait aux tours massives du vieux donjon, mais il n'y eut ni confusion ni tumulte et l'ordre latin s'imposa tout de suite, grâce à une aimable jeune dame tout de blanc vêtue, comme une fée, qui, aidée de robustes amis accourus des quatre coins de la Provence, installa dans les immenses salles du rez-de-chaussée une bonne et humble table de chêne sur

laquelle nous grimpâmes, Maurras et moi. De cet observatoire improvisé, nous pouvions contempler la foule des visages virils et féminins, solides quant aux premiers, adorables quant aux seconds, tendus vers nous et au delà, vers la mémoire du père de *Mireille* et des *Iles d'Or*. Qui ne se serait moqué de la tempête et de la foudre désormais inoffensives !

Alors commença notre duo, si je puis dire, Maurras récitant, moi chantant, soutenu par Bosco et quelques autres qui savent, comme nous, leur Mistral par cœur. Peuple merveilleux et vibrant, peuple du gai savoir et de l'émotion franche, peuple en qui frémit et revit la latinité tout entière, c'est dans de semblables circonstances, surmontant la tombe et l'oubli, qu'il faut te voir, afin de te comprendre jusqu'au bout. Soutenues par les basses d'hommes, les voix pures et nuancées des femmes et des jeunes filles lançaient jusqu'aux voûtes ces hymnes d'honneur et d'amour dans un rythme sans défaillance. La finale — le Chant de la Coupe — prit sa puissance évocatoire comme jamais et je m'attendais à voir entrer Mistral avec sa mine fière et son grand chapeau, entre son chien Pain-Perdu et son chat Mercabrun. La chose se serait produite que personne n'en eût été étonné.

Ensuite ce furent les tambourinaires, venus d'Avignon, qui nous régalerent d'airs fameux, joyeux ou graves, que l'on bissait sans discontinuer.

Mais on ne se nourrit pas que de poésie et il fallait bien songer à dîner. Ce repas, servi chez Ollier, restaurateur justement réputé, groupait quelque cinq cents convives dans des salles capables d'en contenir cent. Je dis cinq cents environ *assis*. Mais il y en avait autant debout, dans la cuisine où flamblaient les perdreaux et les poulets, dans les couloirs et les dégagements. Tout le monde mangeait et mangeait bien. Tout le monde buvait et buvait ferme. Tout le monde était de bonne humeur. Nul ne se plaignait de l'orage, ni du dérangement, ni de la boue où risquaient de s'enliser les automobiles, ni de la pluie impitoyable, ni de quoi que ce fût. Les femmes n'étaient pas bousculées, chacun s'effaçait devant elles, leur donnait une serviette, leur sacrifiait son verre et son couteau. La Mère Provence est ainsi. Elle sait, à tous les niveaux sociaux, élever ses enfants et leur inculquer les bonnes manières d'autrefois, conservées, comme le reste, selon une longue et sage tradition.

*Honneur à nos aïeux,
Si sages, si sages.
Honneur à nos aïeux,
Que nous n'avons pas connus.
Ils ont vécu, ils ont tenu,
Vivante notre langue.
Ils ont vécu, ils ont tenu
Autant qu'ils ont pu.*

Chantée par M. Aude, bibliothécaire de la Méjane d'Aix, le premier romaniste de

France, cette chanson des aïeux fut reprise au refrain par tous les convives assis ou debout. D'autres suivirent. Georges Rémond, droit comme un pâtre, ayant auprès de lui la belle et toute charmante Mme Rémond, entonna « Le 31 du mois d'août ». Animateur de la journée de Lourmarin, il sut clore ainsi splendidement le plus joyeux et pittoresque banquet du monde... et quel feu de Dieu dans l'accent !

La pluie avait cessé. Tout le monde revint au château, aussitôt embrasé de cent flammes de Bengale,— sans compter le « saint signal » sur la plus haute tour — cependant que commençait la farandole. Ce plaisir n'est malheureusement plus de mon âge. Laisant un jeune homme de ma connaissance s'y livrer avec l'ardeur du sien, j'allai me coucher dans une vaste chambre aménagée à mon intention. Je ne pouvais dormir, songeant à tout cela, non sans la mélancolie du passé et des disparus, hélas ! Longtemps dans la nuit, j'entendis, sous les voûtes et le long des escaliers tournants de vieille pierre, éclairés à giorno par de petites lampes posées à plat sur la dalle, j'écoutai le ronflement du tambourin et les stridulences du galoubet.

CHARLES MAURRAS

DEUXIÈME PARTIE

A MARTIGUES

VOIES D'ACCÈS

Le Français, l'Étranger qui regagnent Paris après une saison de Côte d'Azur prennent le train du Nord qui, de Marseille au Rhône, ne fait pas un arrêt. Ainsi brûle-t-on méthodiquement les pays qui séparent notre Mer du fleuve de Mistral. L'intérêt, la variété et la poésie de l'espace intermédiaire sont très sensibles en avion. Ce moyen de contrôle supérieur échappe à beaucoup. Mais les pèlerins qui me lisent me sauront gré du bon mouvement qui tournera leurs pas, leurs chevaux, leurs machines dans la direction de la petite contrée austère et brillante qui, sur le Ponant, les appelle.

— Au sortir de Marseille, prenez, leur dis-je, une certaine montée du Terme, ainsi

nommée d'un tronçon d'antique pilier qui la domine. Cette route est insinuée entre la chaîne de l'Etoile et la pointe de Garlaban. Moins de cinq lieues vous rendent sur un point de partage d'où vous pourrez noter de profonds changements, aux formes de la terre et à la nuance de l'air.

Il y a d'autres voies d'accès. Le pont Flavien, par Saint-Chamas, vous ouvre le portail d'un petit arc de triomphe près de deux fois millénaire. Le tunnel sublime du Rove, qui n'a pas vingt ans d'âge, vous mènerait, par eau, juste au cœur du pays. On peut aussi couper le golfe de l'Estaque, doubler le cap Couronne et arriver à Port-de-Bouc dans une pompe maritime que rien n'égale. Il est enfin possible de faire un grand circuit par le désert de Crau d'où l'on voit peu à peu monter nos cirques de collines et scintiller la perle de nos petites mers.

La montée du Terme vaut mieux parce qu'elle conduit à une ligne de démarcation.

Car là finit le territoire de Marseille. Là commence le pays d'Aix, avec sa belle plaine onduleuse comme une mer. Là, parallèlement à l'étroite corniche que vous suivrez entre Cadolive et Simiane, se dressent les escarpements de la magnifique montagne qui ferme l'horizon du nord dans toute sa longueur: les plus anciens habitants du pays avaient commencé par l'appeler Venturi, autrement dit, peut-être, l'autel et le trône des Vents, cette sœur du Ventoux, qu'il fallut transformer en montagne de la Victoire, quand elle eut présidé au digne carnage de Marins, traîne, du levant au couchant, une haute dentelle de roches fines, teinte d'argent bleuâtre, établies sur des bandes de stratification qui, dénudées ou buissonneuses, vert sombre ou rouge vif, semblent gémir, en s'étirant, sous le poids de sa majesté. L'ensemble fait songer à quelque puissant rempart continu qui surplomberait une ligne de fortifications de fortune. D'autres yeux préfèrent y voir un vaisseau de haut bord échoué près des astres, tenant sur les houles de fange la fermeté de sa ligne de flottaison. Quelque analogie qu'on lui cherche, les allusions distinctes aux ouvrages faits de main d'homme ne cessent de jaillir de ce monument naturel.

Mais ne nous bornons pas à l'admirer des pentes du Pilon-du-Roi,

Approchons et tournons autour de sa beauté.

Au fur et à mesure que nous descendrons vers la plaine, la chaîne horizontale va se raccourcir et se ramasser, puis s'arrondir; elle abandonnera sa longue figure couchée et, tendant à la verticale, elle dessinera le beau et large cône dont la coupe triangulaire arrive à surmonter le reste du pays pour en apparaître le sommet et comme le Chef auquel le sol et ses mouvements, les terrains et leurs formes doivent se rapporter: bientôt, il semblera qu'ils en ont découlé et dérivé tout entiers.

Avançons. Descendons. Obliquons sur la gauche. Le soleil se couche droit devant nous, à la dure rafale d'un vent de montagne et de mer qui n'est plus du tout le zéphire prudent qui circule sous les bonnes falaises qui défendent Nice, Cannes, même Toulon. L'air

déplacé n'est plus le même. Moins chaud. Plus vif. Au ciel demeuré pur se nouent et se dénouent toutes sortes d'écharpes et de banderoles légères qui, sans prétendre à la qualité de nuages, en éveilleraient la pensée.

La plaine penche à l'occident, mais le bord se relève, et voici l'ourlet du plateau: en ce lieu-dit le Réaltor, où circulait jadis un ruisseau tortueux, roulent maintenant les eaux douces de la Durance, canalisées vers le Port marseillais. Nous occupons le dernier balcon de l'avant dernière terrasse d'où le regard puisse embrasser les étendues terrestres, palustres, maritimes, du bas pays. D'ici, la mer intérieure de Berre ouvre son calice de rose. La nappe allongée de Caronte l'unit, dans le lointain, à la mer purpurine, au delà de laquelle rampe le dragon noir du Rhône, opaque, impénétrable, même à la lumière du soir.

Avons-nous changé de contrée ? Qu'est-ce à travers le ciel, que ces fumées d'airain, brouillées d'argent fluide ? Qu'est devenu, derrière nous, le solide éther bleu, au grain dur et serré, qui ne laissait pleuvoir que l'éternel midi ? *Le beau ciel bleu de la Provence* n'est certes point perdu, mais que nous veut cette douce grisaille, modératrice du rayon de l'archer divin ? L'élégante décoloration des terrains fait, il est vrai, valoir toute la finesse des formes. Les brutalités sont éteintes avec les bleus-blancs de Marseille ! Il naît, de toutes parts, une harmonie étrange entre des nuances fondues que, non loin, le soleil semblait exclure et dévorer. Eaux incertaines, air translucide, frémissement de vie nerveuse et contrastée, le paysage est transformé d'esprit et de cœur. Il a suffi du repli de quelques collines, et des étangs salés qui opposent leur souffle aux émanations de la mer.

Sur ce banc de hauteurs, sorte de quai céleste qui forme la bordure et presque la frontière de notre ancienne principauté de Martigues, je ne puis errer seul ni m'asseoir à l'écart sans évoquer un pays assez ressemblant que décrit Philon, Juif, au fragment bien connu qu'a traduit Racine: un rivage de basse Egypte, que les Esséniens avaient choisi pour leur retraite favorite.

« Ceux d'entre eux, dit Philon, qui sont les « plus éminents en sainteté, sont envoyés-de toutes parts, ainsi qu'une espèce de colonie, en un lieu qu'ils regardent comme leur véritable patrie. Il est situé au-dessus de l'étang Marie, sur une colline assez plate et assez étendue, et il ne peut être placé plus commodément si l'on regarde la sûreté du lieu et la bonté de l'air que l'on y respire. Je dis que l'on y est en sûreté à cause du grand nombre des maisons et des bourgades dont il est environné; et quant à la pureté de l'air, elle provient des vapeurs continuelles qui s'élèvent de cet étang et de la mer qui en est proche, et dans laquelle il se décharge, car les vapeurs de la mer étant aussi subtiles que celles de cet étang qui s'y décharge sont épaisses, il s'en fait un mélange qui rend la température de cet air extrêmement saine. »

L'imagination a vite fait de superposer au paysage antique celui que j'ai sous les yeux. Mais où l'hygiéniste hébreu traite des qualités du bon air, dues ou non à l'échange de

respirations entre des eaux légères et denses, je me contenterai de louer la limpide finesse, le jeu exquis des éléments complémentaires engagés sous un très beau ciel. Quelle Provence particulière ! Je suis tenté de dire: quel soleil spécial ! - Comme nous sommes loin de la Rivière Orientale et de ses rudes hémicycles de porphyres éblouissants ! Voici qu'un véritable *acre perso*, assorti au regard de la glauque déesse, monte de nos lagunes sous la feuille indécise du tamaris.

Au voyageur sagace de voir et de comprendre ! Mais il comprendra d'autant mieux qu'il s'abstiendra de parler de *petite Venise*. Au peintre de se débrouiller ! Je trouve sur ma rive un si grand nombre de chevalets et de pliants posés en rond autour d'une « vue » délectable que je ne suis plus maître de retenir mon vœu, d'arrêter là l'effort descriptif de la plume. Les visibles beautés de la petite ville appartiennent à d'autres arts, mieux armés.

L'invisible me reste. A moi de le poursuivre et de le saisir, s'il se peut.

ANTIQUITES, OBSCURITÉS

Ainsi? cette église, cathédrale ou plutôt primatiale, vous plaît ? Vous êtes sensible aux lueurs changeantes du petit port ? Vous riez de plaisir devant ce quai oblique où des barques légères attendent tristement ? Le rythme lent d'une vie naturelle, si étrangère, vous a peut-être intéressé et même conquis ? Mais la curiosité née de cet air doré et de son ciel en fleur ne peut-elle pas faire que vous vous demandiez quel peuple y travaille, ce qu'il a en tête ou au cœur, d'où il vient, ce qu'il fait, et comment tout ce monde a vécu depuis qu'il est là ? Pour ma part, ce n'est pas sans une espèce de serrement de cœur que ma pensée de fils erre à travers le vague et flottant passé maternel ! Je voudrais tout y retrouver, tout en savoir. Plus apparait belle et brillante cette aire illuminée où florissent nos morts, plus il est irritant d'y rechercher à tâtons, dans la demi-nuit des vallons, des îlots, des jardins et des marécages, les reliques de nos tombeaux.

Car ce peuple est là depuis très longtemps. Il est pauvre de gloire, mais non d'ancienneté. L'origine a donné lieu à quelques disputes entre amateurs de chartes et producteurs de diplômes. D'après tel parchemin signé et scellé par un archevêque d'Arles, entre 1200 et 1300, mettons le point sur l'i, des ides de janvier 1223, le plus ancien certificat de vie de la ville de Martigues ne remonterait pas au delà de ce premier tiers du XIIIe siècle. C'est possible. Ce n'est pas sûr. Qu'est-ce que cela prouve ? On peut, en gros, jurer que tout ce qui est écrit a été. Mais tout ce qui a été a-t-il été écrit ?

Exemple: l'Ordre religieux et militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem fait remonter son origine à un pèlerin de Martigues qui est sur nos autels, et ce Bienheureux

Gérard Tenque, que la première croisade a trouvé établi à Jérusalem, ce qui le ferait naître vers 1040, aurait-il eu la fantaisie originale de choisir son berceau dans une localité qui ne serait sortie de terre que deux siècles après lui ?

Naturellement, l'hypercritique peut-il toujours dire, en réponse, que ce Gérard, simple mythe solaire, n'a jamais existé ou qu'il ne s'appelait point Tenque, un chroniqueur disant *Gerardus, tunc*, « Gérard, alors » qui aura été traduit Gérard Tunc, ou Thunc, ou Tonc, ou Tenque, ce qui se meut dans l'ordre des choses possibles. Mais, que nous font Gérard et son antiquité, si le nom de Martigues et de son étang, *Marticum stagnum*, l'un des plus vieux noms de Provence, nous réintègre au cycle du consul Marins, antérieur de mille bonnes années ?

Il n'y a pas de plus grande heure dans les fastes de l'Occident. Il n'y a pas un emplacement plus auguste. Là, non ailleurs, non pas même à Verceil, Rome aura arrêté, dans le principe, le Barbare. Mon humble terre a supporté ce terrible jeu des destins. Le trophée de Marius est planté, par ici.

Quand le général démagogue passa en Gaule pour y barrer la route à la première des invasions germaniques, cent quatre ans avant Jésus-Christ, il menait dans ses camps une prophétesse syrienne, du nom de Marthe, afin d'inspirer de la confiance à ses soldats, peut-être bien pour affermir la sienne. « On la portait en litière avec de grands honneurs et de grands respects, et il ne faisait de sacrifices que quand elle l'ordonnait. On la voyait tous les jours se promener en litière dans les camps, et, quand elle allait assister aux sacrifices, elle avait une grande mante de pourpre qui s'attachait à sa gorge avec des agrafes, et elle portait à la main une pique environnée de bandelettes et de couronnes de fleurs. » Ce portrait que Plutarque fait d'elle semble bien avoir été gravé sur une roche des Baux que les paysans appellent les Trémaié. Mais Marius et Marthe ne remplissent pas seulement la contrée des Alpilles. Chez nous, ils sont partout chez eux. Si, de l'un quelconque des trois clochers de Martigues, l'on décrit, en partant de l'ouest, une circonférence du rayon de deux ou trois lieues, la pointe externe du compas commence par poser dans la zone de Fos, où est l'emplacement des canaux de Marins, *fossæ Marianæ*.

Ce Fos est un hameau rocheux posé sur une immense grève, dont les eaux et les sables, au lieu dit le cap Saint-Gervais, regorgent de monnaies, d'amphores, de lécythes et de sarcophages de toute époque. De là devait partir le vaste canal qui, sans doute embranché au Rhône par Galéjon, fit communiquer Saint-Remy, ou *Glanum*, camp de Marius, avec la grande Mer, qui le ravitaillait par le port grec déjà ancien de Stomalimne ou Stoumalimne. Notre Étang du Stoma à demi desséché garderait son vieux nom de « bouche » ou d'« embouchure » des étangs si nos cartes ne le traduisaient: « étang de l'Estomac... » Au-dessus du Stoma, l'éperon de la citadelle de Fos, taillé comme la roche orientale de l'Acropole, se dresse sur un plan de longues solitudes, semé de lacs et de salines, traversé de rigoles et de canaux. Par cette *Campagne romaine*, chemine lentement, chargé de tristesse et d'histoire, un viaduc en ruine, quatre arcades rompues,

les autres écroulées ou bouchées, qui, au nombre de soixante-dix-sept, portaient un môle sur la mer.

Comme pour confirmer l'alternance des souvenirs grecs et latins, l'un des miroirs d'eau que voilà s'appelle Lavalduc, ouverture de la tranchée. Au-dessus de ses eaux, affaissées, plus basses que la mer, apparaît au nord-est, sur une ligne de faibles hauteurs nues, régulières et mornes, dites de l'Avarage, une chapelle basse dont la façade est timbrée au chiffre de 1614, mais dont l'abside couverte de pierres plates remonte au XIIe siècle. Le parvis est orné d'une colonnette gréco-romaine surmontée d'une croix de fer, au pied de laquelle j'ai fait rouler une base de colonne de marbre trouvée à cent mètres de là. Tout proche, un mur médiéval, qui semble comporter des matériaux romains. Un peu plus loin, autres vestiges médiévaux, des tours, à soubassements paléo-grecs. Plus loin, une profusion de tombeaux: sept ou huit cents, creusés à fleur de roc, sans couvercle, pareils, ou ne différant les uns des autres que par le volume des corps qui les ont habités, femmes, enfants, hommes faits. Ces tombes se succèdent à perte de vue dans le désert: vides ou demi-comblées de terre végétale, fleuries d'acres bouquets de sarriette, de lavande ou de romarin. Quelque malheureux noms que murmure l'histoire, tous semblent un peu jeunes pour cette nécropole des temps qui devancèrent les temps ! Qu'est-ce que Saint-Blaise, Château-Veyre, Castel-Veyre, *Castellum vetus* ? Remontons, remontons: là-bas, une ceinture de bas-fonds, les uns écoulés, mais restés humides, comme Pourra, les autres encore pourvus d'eau de mer, comme Citis, fera penser à la fameuse Colonie Maritime des Avatiques, dont les vestiges aberrants furent chers aux érudits locaux d'entre 1800 et 1820. Leurs successeurs immédiats changèrent d'avis. Il n'y eut plus d'Avatiques sur la colline de l'Avarage. Cette Colome maritime s'évanouit de tous les écrits bien pensants. Puis, l'avis a changé encore. Une autre génération de savants parie de nouveau pour *Maritima* ! Ce qui ne change point, c'est l'antique fardeau de mystère et de poésie qui opprime la face de ce désert, avec les mêmes circuits d'astres pour le mouvement des jours et des nuits.

Le hameau, tout voisin, de Saint-Mitre est fermé de remparts, construits au Moyen Age contre les Maures, sinon par eux, dans l'enceinte, une église peu ancienne, dans l'église, un bénitier fait d'un autel retourné, que charge l'inscription, « IVNONI », à la reine des dieux.

Plus à l'est encore, après la riante ville de Saint-Chamas, un petit édifice de lignes pures, de proportions parfaites, le Pont Flavien sur la Touloubre, achève d'attester l'origine, l'esprit, le goût de la contrée: plus de cent ans après Auguste, l'art de la Grèce-mère n'avait pas fini d'animer les colons provençaux, et ce double portique d'or nous consolerait presque de n'avoir pas, ou de n'avoir plus, comme Arles ou comme Nîmes, nos Maisons Carrées, nos Arènes, nos Théâtres, ouverts aux caresses du jour. Car le sous-sol n'a pas été fouillé. Ou si peu ! A quelques centaines de mètres du Pont, entre le moulin de Merveille et Coup d'œil, que de bons géographes nomment « Cap d'œil » les temps clairs, autrefois, laissaient distinguer sous les eaux les ruines vraisemblables de la

vieille Mastramèle ou Marthamèle, en grec la capitale des « Marais de Marthe », qu'il faut bien placer quelque part quand on ne veut point la loger à Martigues même... Les algues et le sable ont-ils fini par tout recouvrir ? Je n'ai jamais rien vu, pour ma part, ni à Coup d'œil, ni par-dessous. Mais les pêcheurs m'ont dit que je n'avais pas eu de chance.

Embarqués sur l'étang de Berre, prions le rameur qui nous mène de nous dire le nom du beau triangle lumineux dressé à l'orient sur le bandeau des terres, et n'espérons pas qu'il réponde Sainte-Victoire, selon le vocabulaire courant. Le marin dit: *Daleubre*, ou, suivant les bouches, *Delubre*, ce qui veut dire *Delubrum*, autrement dit « le Temple », ce temple qui passa pour commémorer la victoire d'Aix. *Delubrum Victoriae Aquensis*. Après deux millénaires, telle est donc la fidélité du langagé marin, qui vaut mieux que la pierre écrite et qui paraît plus sûre que la pierre taillée.

Le bateau ramène à Martigues. De là, vers le midi, suivons la rive de Caronte, étang au nom paradoxal: *stagnum currens*, est-il conté ! l'étang qui ne stagne pas, car il court: il est même agité de tels mouvements alternatifs que notre confrère Eugène Montfort en a pu comparer le flux au torrent de quelque grand fleuve. Une molle rangée de faibles collines borde ce couloir fluvial. Mais une petite route en lacets les traverse et l'on atteint par là un vallon spacieux qui, de Saint-Pierre à Saint-Julien, recouvre le plus copieux de nos gisements d'antiquités classiques: briques, monnaies, inscriptions.

Du levant au couchant, deux églises le gardent.

L'une est flanquée, sur le côté de l'Evangile, de hautes figures de pierre fauve, assez semblables à celles de l'arc de Saint-Remy. On veut y voir Protis, Gyptis, Euxène, la coupe offerte dans la scène des fiançailles gréco-ligures qui décidèrent de la destinée de Marseille, et l'on ose même ajouter par ici que les fiancés fabuleux en profitèrent pour donner à un point du pays le nom de Sénéime qu'une dérivation complaisante tire de SUNEIMEN: *soyons ensemble, accordons-nous, entendons-nous, marions-nous...* Là donc aurait flambé l'autel nuptial de la Grèce et des Gaules. Là aurait été consommé le grand hymen civilisateur. Les esprits trop prudents pour ces identifications ambitieuses se consolent en se bornant à saluer là le tombeau de quelque famille puissante.

L'autre église, côté de l'Épître, tient sous l'ombre de son clocher une stèle d'autel antique revêtue de majestueuses inscriptions, nominativement datées de TIBÈRE et provenant d'un « temple octogone » qui a été rasé quelque cent mètres plus bas.

M. de Gerin-Ricard n'avait pas fini de le déterrer et voilà que, plus près de la mer, au lieu-dit de Ponteau, qui évoque, en dépit de l'accentuation, le grand souvenir virgilien,

.....*Pontum adspectabant flentes,*

le déblai du nouveau chemin de fer a dégagé la trace d'un édicule sacré, avec des bases

de colonnes qui en dessinent le pourtour. Ponteau et Saint- Pierre sont maintenant inventoriés, aux vacances, par une jeune et docte archéologue lyonnaise. Je ne manque pas de l'interroger à chaque retour:

— Eh bien ! mademoiselle, qu'avez-vous trouvé cette année ?

Bon an, mal an, Mlle P... n'est jamais à court. Tantôt quelques modestes sous impériaux. Tantôt, comme en 1927, l'amorce possible d'un cimetière romain et, en tout cas, sur une haute dalle, taillée à six pans, l'inscription RUSTICA VEBRUM, qui ne lui dit rien, ni à moi.

Enfin, en 1928, dans les mêmes parages, à Couronne-Vieil, une autre voix amie m'a révélé la mise au jour d'une mosaïque aux fraîches couleurs.

Il y a plus fameux: c'est je crois par ici, malgré quelques avis contraires, entre Ponteau et la tour du Bouc, qu'en 1802 un chirurgien du pays, M. Terlier, détacha d'un petit autel la curieuse stèle de marbre conservée à l'Académie de Marseille et connue sous le nom de bas-relief d'Aristarché. Il représente une prêtresse, chargée d'une statuette, et qui se prépare à monter dans un navire. Un jeune homme qui porte, pour tout habit, le capuchon des gens de mer, s'avance dans la barque au-devant de la passagère: curieux groupe auquel une page de Strabon pourra donner son sens.

Le géographe dit que les Phocéens, quand ils s'éloignèrent de leur patrie, reçurent d'un oracle l'ordre d'aller chercher un guide que leur désignerait la grande Diane des Ephésiens. Ils allèrent donc s'enquérir de ce guide inconnu au pays qu'ils connaissaient bien. Précisément, l'une des plus illustres dames d'Ephèse, Aristarchê, nom bienheureux pour la fondatrice d'une cité, venait de voir en songe sa Déesse, qui ordonnait de suivre en mer des étrangers après s'être chargée de son image prise sur son autel. Aristarchê n'objecta rien, mais obéit. Quand ils la virent approcher de leur navire, les Phocéens lui firent grand accueil. Lorsque, plus tard, fixés à Marseille, ils eurent bâti à Diane un temple magnifique, Aristarchê en fut la grande prêtresse comblée de tous les honneurs. Dans la suite, chaque colonie de Marseille eut, dit Strabon, son Ephesium ou temple de Diane, pareil à celui de la Métropole. Diane y tint le premier rang et son image fut placée et honorée, suivant le rite éphésien.

Le marbre trouvé à Martigues fournit un abrégé délicat de cette anecdote. Voici le rivage d'Ephèse, voici Aristarchê, elle va partir, elle embarque. Le pied droit pose sur la terre et la quitte, le gauche appuie déjà sur le bas de la planche qui monte du sol au vaisseau... Ainsi vient de commencer une émigration. Au-dessous se recourbe et serpente le flot de la mer vagabonde. Nu-tête, de très beaux cheveux ondes glissant en chignon sur la nuque, les plis du manteau à la brise, la prêtresse, bien qu'emportée par sa décision, semble esquisser quelque mouvement de recul. C'est qu'elle a sur l'épaule la déesse éponyme de la ville future et que, trop obligeant ou mal instruit du rite, l'homme qui la reçoit veut lui enlever-cette charge: de quel geste elle la défend !

La statue a la forme des *xoana*, mais c'est un *xoanon* embelli, poli, dégagé: nullement la grossière idole primitive. Si elle affecte une rigide forme oblongue, un peu égyptienne, la cause n'en peut être un défaut de science, mais souci d'observer un certain canon religieux. L'hiératisme a stimulé les recherches de l'élégance. Rien de mieux fait, ni qui soit indiqué plus fidèlement que cette gaine lisse dans laquelle les pieds divins sont emmaillotés. Un pan de voile est ramené en carré sur le haut du front à peu près comme dans la coiffure de nos madones. Chaque détail de barbarie, étant ici la chose sainte, y est mis en valeur de toutes les forces de l'art.

En même temps qu'elle repousse les offices du Phocéen, Aristarchê, d'un élan souple, affermit la déesse sur son épaule. Si elle a quitté la patrie, on ne la verra point négliger le dieu paternel. Aucun autre qu'Aristarchê n'en transmettra le culte à la terre étrangère; mais elle le fera dans les circonstances et le cérémonial convenus.

Si nous voulons entendre battre le cœur de l'homme antique, l'occasion nous en est proposée dans ce petit martre. Depuis le sol éphésien, paré d'un arbre sans feuillage, jusqu'à l'élégante nef de Phocée, ce qui passe, ce qui franchit les festons de la mer sur cette planche oblique, est bien autre chose qu'une sainte femme exaltée, c'est le corps, c'est l'âme vivante d'une religion, et dans ce corps, et dans cette âme, une tradition, une politique, une patrie, une intelligence, des mœurs. La Ville de demain est comprise dans la déesse, elle charge l'aventureuse, *elle est* Aristarchê. La mer, les vents, le ciel, la destinée n'ont plus qu'à se faire propices: moyennant quelque sourire des conjonctures, Marseille lèvera des semences mystiques enfermées dans cette poitrine et sous ce beau front.

Phocée avait été fondée par un Athénien, Philogène, et Ephèse par Androclès, fils de Codrus, Athénien encore, au même temps que les dix autres colonies athéniennes de l'Ionie: Chio, Priène, Colophon, Lebedos, Myonte, Milet, Erythrée, Teos, Clazomènes et Samos.

Smyrne en sortit un peu plus tard. C'est de ces émigrés athéniens de l'Ionicon qu'Homère naquit, s'il naquit. Les Phocéens qu'Aristarchê suivit jusqu'à Marseille nous venaient donc deux fois d'Athènes, et en ligne directe et par l'adoption religieuse d'Ephèse. Comme pour s'assurer une part à toutes les forces du monde antique, les fugitifs passèrent, à la hauteur du Tibre et gagnèrent l'amitié du peuple romain: premier traité conclu vers l'an 600 et sous Tarquin.

Les émigrants avaient aussi passé en Corse, peut-être en d'autres lieux de ces mers d'Hespérie qu'ils connaissaient de longue date, les ayant écumées pour y faire la pêche, le négoce et la course, qui, observe Justin, était alors en grand honneur. Le même Justin semble dire que le premier détachement phocéen, formé de jeunes gens, ne toucha point le sol gaulois à Marseille, mais bien à *la bouche du Rhône*: le bon accueil qu'ils y reçurent les aurait décidés à retourner querir le gros de leurs concitoyens qu'ils avaient pu laisser sur un autre point de la mer.

Ce texte de Justin a retenu l'attention des vrais antiquaires. Ils se sont demandé si la Marseille primitive ou, du moins, le premier établissement phocéén ne fut pas à notre rocher de Bouc, dans l'ilot où le marbre d'Aristarchê a été découvert et qui s'appelle encore l'île *Marseillès*... Tiens, tiens ! Sans doute nous ne sommes pas à la bouche du Rhône, comme il le faudrait pour vérifier absolument le propos de Justin. Mais les premiers colons phocéens, commettant une erreur qui dut être fréquente, purent se croire au bord du grand fleuve, quand ils n'étaient qu'au débouché d'une suite d'étangs traversés de très vifs courants venus de Durance ou de Rhône. Ayant débarqué là, ils durent y bâtir leurs premiers édifices.

Soit donc née de Marseille, ou bien plutôt sa sœur aînée, la colonie phocéenne de *Marseillès*, fut, de toute façon, l'un des centres helléniques de la Provence. Que le bas-relief d'Aristarchê ait été apporté d'ailleurs, on le prétend, rien ne le montre. Le docteur Terlier, auteur de la trouvaille, vit la stèle encastrée dans un petit monument qu'il appelle un tombeau. Il dut l'en détacher. Le reste de l'ouvrage a disparu de l'île, que des carriers ont aujourd'hui à peu près nivelée, mais l'existence en est formellement attestée. Si quelque temple était voisin, ce pouvait être un Dianium, et la tombe à laquelle se rapporte le bas-relief pouvait couvrir une prêtresse de Diane, sans doute du même rite qu'Aristarchê. Il serait excessif de croire que nous tenions là un fragment du tombeau de l'Ephésienne elle-même. Cependant, pourquoi pas ? Avec cette Diane d'Ephèse, présent d'Aristarchê, avec l'Apollon delphinien, commun patron de l'Ionien en quelque pays qu'il émigre, la Minerve athénienne devait être adorée ici. Non peut-être la Minerve de Phidias, trop postérieure aux premiers transferts d'Attique en Asie et d'Asie dans les Gaules, mais cette très ancienne image de Minerve qui figurait la déesse assise, aux genoux de qui la vieille reine Hécube, accompagnée des plus nobles dames de Troie, porta le voile d'or et, dit Homère, *les prières qui ne furent pas exaucées*. Phocée possédait une de ces Minerves assises. On en gardait une autre à Chio. Homme de Smyrne ou de Chio, Homère attribue aux Troyennes la déesse de sa patrie. Un texte nous apprend que Marseille posséda de même la statue honorée par Phocée et Chio. La patronne d'Athènes a donc régné sur nos rochers et leur pure corniche connut des pompes dérivées de Panathénées archaïques. Un ciel infiniment moins brutal que celui du reste de la Provence maritime flottant sur ces promontoires bleus et dorés, la délicatesse de la lumière ne pouvait manquer d'enchanter des yeux ioniens soit qu'elle s'éteignît sur les eaux du couchant, au milieu des plus vives nuances de la pourpre, adoucies d'améthyste et d'or, soit que ses premiers feux revinssent couronner de safran et de rose le cône vigoureux où se lève notre soleil.

Par inimitié pour ces déductions où la raison tient une place égale à la fable et au rêve, les derniers oracles de la critique soutiennent que cette Aristarchê n'a été qu'une « Iphigénie » déposée là par quelque pieux ou facétieux capucin. On précise même, sans autre indice, que ce fut un capucin d'Amalfi... A la bonne heure ! Le vieux problème se résout d'autant plus aisément que l'on en change la donnée, puisqu'on fait abstraction du texte où Strabon nous a rapporté tout au long une histoire qui colle absolument à notre petit marbre.

— Mais, disent nos critiques, votre pays n'a jamais eu de marbre, du moins de ce marbre blanc-là.

— Manquait-il de bateaux pour en importer ?

Le débat n'en finirait point. C'est pourquoi j'aime mieux soumettre aux augures un cas plus nouveau.

En août 1925, le jeune peintre Robert Le Veneur errait dans mon Martigues, non loin du Plan, qui en fait le beau milieu. Au fond d'une remise, dans un gai rayon de soleil où s'ébattait un coq, il entrevit un morceau de colonne dont le galbe l'intéressa. C'était un chapiteau assez bien conservé. Il commença par supposer que l'objet provenait de quelque église ou chapelle du XVII^e siècle ou du XVIII^e, mais dut se rendre à l'évidence: le chapiteau corinthien était un antique. Ses aimables propriétaires ont eu la bonté de m'en faire présent. Je l'ai mis devant ma maison. C'est du marbre. Vient-il aussi d'Amalfi ? Sinon, d'où vient-il ? Quand nos extracteurs de sublime essence auront délibéré sur la présence indue de ces acanthes immortelles dans mon petit jardin, est-ce qu'ils en induiront quelque ancienne manœuvre de jésuites ou de carmes, s'il n'y a plus de capucins pour les en charger ?

L'arrêt ainsi rendu, je compte promener nos juges dans la campagne, leur montrer les deux pinces de la Voie aurélienne, entre lesquelles ce pays paraît avoir été compris, à moins que l'une d'elles ne l'ait percé de part en part, en passant par le Plan de l'Ile, dans Martigues même.

Je leur ferai voir les traces innombrables d'une population qui dut être florissante, peut-être débordante, si l'on en juge par les vestiges et par les témoignages: peut-être quand ils auront vu, comprendront-ils les conclusions auxquelles je me suis rendu, depuis très longtemps.

Elles sont provisoirement énormes, telles qu'on les a entrevues. Cependant il faut réfléchir que nos parages *seuls* ressemblent au rivage abordé par les premiers Phocéens, ceux de l'an 600. Là, ils purent se dire, comme ils pouvaient s'y voir ou s'y croire, à la bouche du fleuve Rhône, *ostio Rhodani amnis*. Rien ne ressemble au Rhône autour de Marseille, pas même le petit ruisseau de Jarret, non pas même le mince Huveaune. Mais, au bourbeux Coenus, reçu et vomi de l'étang de Berre dans l'étang de Caronte, qui en prolonge le débouché, avaient pu ou dû se mêler, aux hautes époques, quelques bras détournés, obliques, du grand fleuve. En tout cas, ce fut là, ce ne fut point ailleurs que put être rencontré par les Phocéens un roi des Comanes ou, d'après Caton, Coenomanes. Ce Caton gêne ? On le supprime ! Mais il reste qu'il n'y avait pas plus de Coenomanes que de Coenus aux abords immédiats de Marseille, dont les indigènes s'appelaient, en fait, les Albiciens. La côte où s'élève Marseille est au surplus d'une remarquable pauvreté archéologique.

N'hésitons plus à imaginer la première Marseille en bordure du Coenus et des eaux de Marthe. Nous pouvons tranquillement la placer quelque part sous la future tour de Bouc, c'est-à-dire à moins d'une lieue et demie de Martigues, au premier point où le territoire touche à la Mer. Et cela n'empêche point de penser que cette Marseille archaïque changea de place assez souvent...

Cas général ici, il faudrait comprendre pourquoi.

LE CHANGEANT, L'IMMUABLE

Comme le sont, absolument, sans exception aucune, toutes les autres places de l'isthme français, le rivage de la Méditerranée est un territoire essentiellement assailli, libéré, envahi encore.

Ses premiers colonisateurs durent être Ligures ou Ibères avant d'être Tyriens et Grecs. Tous ensemble craignirent les Carthaginois, qui craignirent les Romains, qui finirent par craindre les Goths, qui craignirent eux-mêmes les Normands, qui craignirent les Maures, lesquels n'ont pas cessé d'être craints jusque vers notre année 1830, où la prise d'Alger par la Marine de Charles X nous a fait craindre d'eux. Nous avons eu longtemps entre Bouc et Ponteau une chapelle de Notre-Dame-de-l'Esclavage. Il s'agissait de l'esclavage que Vincent de Paul allait racheter en Alger. Notre tour de Bouc a été construite contre Mahom, qui ne se gênait pas pour venir exercer le rapt et la rapine à l'intérieur des Etangs. Que de nos jours, comme on l'annonce, l'Islam se réveille, il n'est pas dit que l'épouvante millénaire ne réveille pas l'esprit de migration et d'instabilité que favorise la configuration de notre planète.

Alors ce qui a été recommencera, d'autres Français l'ont bien vu en 1914 ! Toute invasion impose l'exode aux agglomérations où l'on ne se sent pas en nombre suffisant pour « tenir ». Alors les habitants du petit bourg quittent leurs maisons basses, montent sur les collines où ils s'arrangent et se fortifient pour durer autant que le péril. Quand le péril s'éloigne, le pêcheur et le laboureur redescendent peupler les cabanes et les champs du rivage.

En un mot, comme en cent, les papiers du XIII^e ou XIV^e siècle dont l'Archiviste fait état comportent le gros risque de prendre pour naissance un simple renouveau et de donner pour ville fondée ce qui n'est que la ville rebâtie et restituée.

Rebâtie, où ? Au même endroit ? Cinq ou six cents mètres plus loin ? Ou à deux lieues peut-être ?

Pour donner une idée de la confusion qui devait résulter de toutes ces ruines, il suffit de

noter que, à Martigues, le moyen âge ne nous a pas légué une ville, mais trois. Elles fusionnèrent par un Acte d'Union qu'avaient préparé l'intervention personnelle et la présence du roi Charles IX, mais signé seulement en 1581. Pour l'attester et le symboliser, on arbora une bannière tricolore, où le blanc de l'Ile, le rouge de Jonquières, le bleu de Ferrières, se retrouvaient par parties égales.

Les quartiers réunis eurent du mal à vivre en paix, l'antagonisme antique fut si lent à mourir qu'il n'était pas éteint vers 1860.

— Monsieur, disait un marguillier de l'Ile à quelque étranger visiteur qui le félicitait de l'érection du clocher de Jonquières: j'aimerais mieux voir mon clocher de l'Ile par terre que celui de Jonquières debout.

Telle est la consistance des passions du génie local en un pays, dont les aspects familiers n'ont cessé de changer à vue d'œil.

Variations ! Variations ! Faut-il répondre Eternité ? Perennité ? Il y a de tout.

Chacune de nos générations aime à dire que *Martigues n'est plus Martigues* pour l'avoir entendu de parents, qui l'ont recueilli de leurs pères dans tous les temps.

La vieille cité provençale que les simples s'obstinent à habiller en dogaresse n'aura bientôt plus à compter sur ses canaux que deux îlots et leurs trois ponts. J'ai connu trois îlots, quatre ponts. Nos ascendants immédiats parlaient de six ou sept îlots, et je ne sais plus combien de ponts fixes et de ponts-levis. Au temps où je suis né, le pont tournant passait encore pour un objet de curiosité. On en a posé un second, et le bruit des lamentations se mêlait à celui des foreuses, des dragues et des pics.

LE PÉCHEUR ÉTERNEL

Ce tintamarre n'est pas d'hier: commencé, voilà quarante ans, il a même été cause de la fantaisie qui me fit essayer de m'imaginer comment le même métier de pauvre pêcheur pouvait être conduit, sur le même point du rivage, il y a deux mille ans, un siècle ou deux avant notre ère... Était- ce essentiellement différent d'aujourd'hui ? Y avait-il des points de ressemblance ? Profonds ? Nombreux ? Lesquels au juste ?

Pour fixer mes idées, j'avais choisi une date précise: le moment compris entre l'apparition du consul Marius, flanqué de sa prophétesse syrienne, et l'arrivée de l'autre Marthe, la Juive, patronne de Tarascon, dans sa barque des saintes Maries.

J'écrivis donc:

...Comme c'était le soir, le vieil Eucher, ayant terminé son repas, saisit deux rames appuyées contre le mur de sa maison et il les porta dans sa barque. Il se munit aussi d'un gril d'airain dont les barreaux courbés profondément formaient une espèce de panier ou un rase ajouré; cet engin qu'il planta à l'avant du bateau reçut plusieurs fagots de baguettes de pin et de ceps enduits de résine. Quatre corbeilles plates et un long trident à neuf pointes achevèrent son armement.

« Alors Eucher fit ce qu'il faisait à cette heure du jour et à ce moment de l'année depuis qu'il était homme. Il souhaita une nuit heureuse à sa vieille femme Apollonie, en lui conseillant de filer avec ses brus jusqu'au retour des trois garçons qui lui apporteraient tout à l'heure leur pêche. Il appela le dernier-né de ses petits-fils, Marc, qui s'assit auprès de lui sur la planche du gouvernail, et, ayant détaché la barque et assuré les rames, Eucher s'éloigna sur l'Etang.

« Il laissait à sa droite le fossé Marien qui conduit à la Grande-Mer, à sa gauche Brescon, l'île exigüe où tournoyaient par-dessus sa cabane les bras pendants des vignes et les têtes des pins. Devant lui s'étendait la mer intérieure dont on marque la place entre le dernier bras du Rhône et le port marseillais. Tous les flots lui riaient, teints d'azur pâle et de safran; mais il inclina au midi vers la portion des eaux qu'on appelait Marthiques, à cause de Marthe syrienne qui y donna des prophéties.

« C'était un lieu désert ou abandonné aux pêcheurs. On n'y voyait rien de pareil aux belles villes blanches qui brillaient aux rivages du nord et de l'orient et peuplaient ce côté des eaux de voiles toujours étendues. Comme il ramait le dos tourné à la proue, Eucher pouvait apercevoir les murs de Marthamèle ou, selon d'autres, Mastramèle, la plus prospère du pays; il faisait face à cette bienheureuse cité, assise au point où le Coenus dégorge son borbier dans les eaux rives de l'Etang. Il s'y était rendu mille fois et hochait la tête au souvenir de cette foule de gens qu'il avait vus là-bas, vivant unis quelles que fussent leurs naissances : Grecs, Galates, Romains, Asiatiques mêmes, tous riches et subtils, qui se rassemblaient chaque jour aux jeux du cirque et de la scène, ou, pour discourir plus à l'aise, à la porte des bains publics.

« Mais Eucher n'en regrettait rien. Ces beautés, ces délices l'incommodaient plutôt. Combien de fois il lui avait fallu élever ses mains dures, secouer son visage noir pour faire réponse aux rhéteurs debout sur les pierres du port, quand ils l'interrogeaient de la façon dont il conformait ses désirs aux rudes travaux de sa vie! Ces personnages l'ennuyaient de leur éloquence maligne, à laquelle il entendait peu. Plus ils parlaient, plus il se sentait emmêlé et impénétrable. Leurs beaux habits n'y faisaient rien. Les eût-ils enviés, lui qui ne voyait pas comment il eût su les porter ? Et les mets recherchés ! Ces épices avaient un goût qui le fuyait comme une fumée trop légère. Pour les peintures, les colonnes et les instruments de musique, un rire d'embarras où pointait le mépris trahissait bien son sentiment. Vêtu de haillons misérables et ne se nourrissant que du rebut de son poisson, il n'imaginait pas d'autre douceur que celle d'être encore exempt de la mort. A la vérité, la pensée de retarder cette descente chez les Ombres

l'emplissait d'un contentement qui lui chauffait le cœur à la manière du vin doux.

« Oublieux donc de considérer Mastramèle, ses yeux se reposaient d'eux-mêmes sur Brescon où les siens à cette heure devaient être rejoints, une mince fumée palpitant au milieu des arbres. La trace du soleil s'était éteinte tout à fait, et, dans le frais silence, Marc achevait à demi-Poix un chant de pêcheur ou étaient invoqués tous les habitants de la mer.

«—Bien ! dit Eucher se redressant en songeant aux noires déesses. Voilà un jour de plus ! Elles l'ont laissé s'accomplir.

« Il se trouvait à quelques brasses d'un écueil nommé Ics Trois Frères parce qu'il est formé de trois roches dont les extrêmes montent de nombreuses coudées au-dessus de l'Étang, mais celle du milieu semble ne faire que de percer la nappe des eaux; et toutes renversées et penchées comme des voilures. Là, sous les flots, s'étendent de longs ravins de sable avec des bancs de grès, bordés d'abîmes poissonneux. Eucher fit le signe ordinaire et Marc bondit auprès de lui, saisit les rames qu'il arracha de leur place et planta non loin de l'arrière, de sorte que la barque voguait à reculons, l'avant servant de poupe et la poupe fendant de sa pointe l'eau aplaniée, car, la nuit ayant achevé de se fermer, c'était l'heure marquée pour la pêche aux flambeaux avant le lever de la lune.

« Marc ramait en cadence. La barque volait doucement. Le vieux pêcheur voguait aux soins journaliers. D'un geste lent, patient et pour ainsi dire endormi où paraissait la trace d'habitudes invétérées, il frota deux cailloux, en arracha des étincelles, qu'il approcha du grill placé à gauche de la proue. Aussitôt la flamme jaillit des fagots embrasés, attisée par la brise qu'éveillait leur marche rapide. La colonne de fumée odorante s'inclinait auprès d'eux; des gouttes de poix enflammée coulaient en pétillant et le fond des eaux s'éclairait. Mais, le trident au poing, Eucher parcourut du regard l'espace illuminé, y guettant le troupeau des mulets et des loups de mer, dont le passage s'annonçait à son oreille par quelque confus clapotis. Ils couraient se baigner dans le cercle de feu qui venait rougir leur étang, et cet astre nouveau les livrait au trident qu'Eucher dardait au loin, au moyen d'une longue corde, roulée à la hampe de son outil. Les nombreuses captures qu'il faisait de la sorte semaient l'épouvante dans chaque troupe, qui disparaissait dans la nuit, mais le bateau, toujours glissant et rôdant sur une eau sereine, surprenait d'autres bandes qui tombaient dans le même sort. Le pêcheur malgré l'âge, avait l'œil sûr et la main prompte. Il gémit quand, Diane étant sortie de l'horizon au midi de la haute montagne Dalubre où prend sa source le Coenus, il dut arrêter le labeur, son ombre dessinée vivement sur les flots que cet astre teignait d'argent ayant donné l'alarme à toutes les proies de la mer.

« Du moins, cette pleine lumière lui permit de voir son butin. Les quatre corbeilles versaient, et il avait été réduit à entasser le reste de la prise au fond du bateau, où les pieds nus de Marc, qui ne s'arrêtait de ramer, glissaient sur des monceaux de mulets bleuâtres et des loups écaillés d'argent, dont les ouïes portaient une même entaille écarlate.

« *L'homme et l'enfant se réjouirent tous les deux : mais en se relevant, Eucher perçut au loin sur l'étang pâle une douzaine de petits foyers rougeâtres qui mouraient ainsi que le sien. Là-dessus il songea que cette nuit avait dû être heureuse pour les autres pêcheurs; ces concurrents l'allaient forcer à rendre son poisson pour bien moins de deniers aux vendeuses de Mastramèle. Cette idée suffit à ruiner sa volupté naissante et il ne tarda point à reprendre son état le plus ordinaire, qui était l'entre- deux des peines et du plaisir, ou l'absence de sentiment... »*

A quelques touches près, cette description était faite de souvenirs littéralement copiés. Mistral ne put pas s'y tromper. Dès qu'il m'eut fait l'honneur de lire, dans mon *Chemin de Paradis*, ce petit conte *d'Eucher de l'Ile ou la Naissance de la Sensibilité*, « c'est votre enfance », m'écrivit-il, « votre enfance maritime » que vous avez mise là.

Depuis, avec la même joie, mon âge mûr aura revu cette pêche aux flambeaux: les semaines d'années auront coulé, sans y changer plus que les siècles. Une nouveauté, une seule: le brasier que l'on allumait sur la poupe est remplacé par une forte lampe d'acétylène qui ne sent pas très bon.

Hors ce détail fâcheux, deux fois dix siècles ont peu changé à l'essentiel de ces eaux multiformes dont les astres, le vent et leur propre caprice font trembler la face éternelle. Ainsi nous sont chantées les constantes de l'inconstance et les solidités de la fluide mer: couleurs, odeurs, coutumes, immuables comme leur Loi.

LA TERRE FERME ET VERSATILE:

NOS BOIS SACRÉS

Pour la figure de la terre, il est vrai que c'est autre chose ! Essence fixe et cœur solide autorisent les fantaisies.

On ne peut plus douter qu'à une époque très récente l'aspect général de notre campagne fût beaucoup plus vert.

Une épaisse forêt devait la couronner lorsque, en mai 1838, Stendhal, sur son Carnet, écrivit qu'il longeait « *le canal, le délicieux lac de Martigues* », solitude admirée, que l'année précédente, qui est celle des *Mémoires d'un touriste*, ne lui avait pas révélée. Il se promettait de la « *faire* », c'est-à-dire, ce semble, ou d'en fixer, avec des mots, le caractère ou de revenir en jouir.

Ce doux, cet incroyable aspect forestier n'était pas encore effacé lorsque, vingt ou trente

ans plus tard, le peintre Ziem adressa de Martigues à son illustre ami Théodore Rousseau une lettre sans date, pour laquelle je donnerais, quant à moi, toutes ses Venises troquées, tous ses Martigues faux.

« *A chaque pas, écrivait-il au haut d'un coin de page, qu'il avait illustré de croquis, à chaque pas des Claude et des Poussin !* »

« *Imagine, dit-il encore, LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU avec des lacs salés au bord d'un cap oublié des civilisateurs. Le pays est encore vierge et antique comme ses habitants... Le paysage ne le cède en rien aux beautés de la Grèce... Vous n'en reviendriez pas; les beaux torrents couverts d'arbres remplis de lierre, d'une fraîcheur inouïe et des steppes aromatiques dans des collines rocheuses à perte de vue...* » (Ces cris d'enthousiasme, mêlés de conseils de route, sont accompagnés du schéma des Étangs, quelques-uns revêtus d'inscriptions fautives, mais aux marges couvertes de commentaires exaltés.) « *Jugez de la vue que j'ai de l'atelier, jardins, lacs, collines, vue de face, à l'ouest, Bouc, le port, la pleine mer; à droite le pays se mirant dans le lac par-dessus les maisons, derrière forêts et collines antiques... Sur la forêt et ici collines, pins d'Italie, lauriers gigantesques. Les forêts sont de pins, de cyprès, de chênes-vert-liège et de platanes...* »

Son atelier, tombé en ruines informes, fait toujours face à ma maison. Mais, hélas ! en nos trois pauvres quarts de siècle à peine écoulés, les ruines mêmes ont bien péri d'un vaste bois sacré qu'il était possible de comparer à la forêt de Fontainebleau. Ces champs du Sperchius, cette fraîche Tempé, les torrents, tapissés de lierre et les couverts de chênes et de lauriers géants, où sont-ils ?

- *Il y avait de l'ombre, il y avait de l'eau !* nous ont assuré nos parents. Quand ils nous racontaient les jours de leur enfance, de véritables cornes d'abondance versaient les plus beaux fruits du monde sur des flots de confiture et de raisiné. Nos celliers regorgeaient. Nos caves étaient bondées d'un vin noir mûri dans la plaine, sans oublier un autre vin, couleur de rose et d'or, que les paysans de la Couronne exprimaient du rocher brûlant.

J'ai vu ces vins, je les ai bus, mais de bouteilles déjà vieilles, et le reste n'est qu'ouï-dire car déjà, de mon temps, on arrachait les vignes, les vergers s'épuisaient, après la mort des sources que le sacrifice des ombrages avait taries.

Aujourd'hui, nos platanes ne sont même plus formés en bosquets, mais alignés, apprivoisés, le long des routes et des cours. De cette Arcadie enterrée il ne nous reste plus que le remords d'avoir douté de nos anciens quand ils en peignaient le délice puisque, à présent, il faut bien croire ce barbare de Ziem ! Sa lettre nous explique tout. Le paradis, que les hommes de ma génération eurent tant de mal à se figurer, avait existé et duré tant que le régime de la propriété et de l'héritage avait permis de respecter les forêts-mères qui donnaient à boire au sous-sol. Nos révolutions, aggravées de la rage d'échanger toutes les richesses terriennes contre un fugace argent comptant, eurent vite

fait de jeter à bas les hauts troncs. Le massacre put s'amorcer au second quart du XIXe siècle et finir aux années soixante. Ceux qui sont nés vers 1868 ne retrouvent dans leurs yeux d'enfants qu'un dur relief de terres ocreuses, que la mer animait et que dorait le ciel, et, pour tout ombrage, les sobres essences dont la feuille ne change pas: l'olivier, le cyprès, le tamaris, le pin.

Un canal d'arrosage que nous avons vu construire est venu au secours de cette détresse; son eau tirée de la Durance nous a rendu des prairies, des potagers et des champs de roses. Cela compense-t-il la verte sylve naturelle ainsi rasée, tondue, perdue, depuis deux âges d'homme ? Et nos blondes pinèdes qui n'arrêtent de brûler depuis trente ans !

Telles sont les variations de la surface du pays. Pourtant un style subsistait, tel que nous l'avons toujours vu. « *Forêts et collines antiques ! Partout des Claude et des Poussin.* » Petites hauteurs excellentes, mamelons modelés comme des seins parfaits ! Elevé ou plan, sec ou boisé; chaque lieu continue de faire entendre la même musique de lignes et leurs justes balancements.

C'est la leçon qu'il faut comprendre: les jeux de l'eau dans la lumière, les dégradations du soleil dans la vaporeuse et fluide splendeur, le profil des cornes rocheuses et les feux qu'elles réverbèrent dépendent rarement de ce que l'homme fait ou ne fait pas. Les arbres qu'il abat ? le sable qu'il extrait ? la boue que son génie ou son démon peut changer de place ? aucun rapport réglant les beautés de la terre ne tient profondément à la vertu chétive des bienfaits ou des méfaits du labeur humain. Cela est si assuré, les cadres supérieurs de toute l'existence se modifient avec une telle lenteur, que le moment où l'industrie moderne s'est jetée sur notre pays pour le dévaster aura été celui où les amateurs professionnels de paysages y formèrent le demi-cercle le plus dense et le plus nombreux.

Notre ilot central de Brescon peut donc être échancre pour la commodité des chalands et des remorqueurs: pas un des coloristes qui l'assiègent matin et soir n'en a été véritablement dérangé. Ils se désolent, ils protestent; l'enthousiasme pratique ne baisse pas. Pourquoi baisserait-il ? Mistral a mis en tête de son poème de *Calendal* des vers provençaux d'Adolphe Dumas, qu'il ne faut pas se lasser de redire:

Les wagons dans les corbeilles
emportent tout et vite, vite, vite,
mais n'emportent pas le soleil,
mais n'emportent pas les étoiles.

Pour les beautés laissées en route, et qu'il nous faut sacrifier à d'autres beautés nouveau-nées n'oublions pas trop qu'en définitive tout ce qui commença de naître a accusé de faire mourir.

LA TERRE ET L'HOMME

Imaginez que, souverain d'une plaine immense, traversée d'un beau fleuve, caressée du soleil et colorée du jeu de tous les météores qu'élèvent le sable et les eaux, quelque Roi ou Grand-Prêtre propose d'établir au ras de son noble désert un édifice monumental inspiré des figures de la géométrie. Que de cris ! Que de plaintes ! Que de cabales ! Ce nonobstant, le Pharaon n'a qu'à persévérer, et l'on verra jaillir les magnifiques pierres de feu figé, assez bien nommées Pyramides. Ce n'est sans doute qu'une chance ? il y faut art, bonheur, génie ? Mais pareil projet valait-il que l'on pleurnichât sur telle ou telle atteinte au pittoresque de la vallée du Nil ?

Les projets de ponts du Gard, de châteaux de Versailles échappèrent-ils au même reproche d'altérer d'agréables coins de nature ? Nous avons, tout à l'heure, longé le Réaltor. Peu de solitudes au monde dégagent plus poignante sensation de mystère et de poésie, sous le vent qui plie et torture les verts roseaux de ce lac artificiel. Artifice et nature sont ici frère et sœur.

La Nerthe marseillaise a dû sacrifier la sonnaille des chèvres et le chant des bergers depuis qu'elle a été creusée et perforée pour le fameux tunnel qui dessert le grand port: humble regret qui s'évanouit dans la gloire. Trop loués des uns, trop méprisés des autres, nos ingénieurs ont créé, de pierre ou de métal, ou de l'un et de l'autre, en viaducs, en aqueducs, des magnificences certaines. Pourquoi, dès lors, refuserai-je aux constructeurs du canal de Marseille au Rhône le crédit que méritèrent leurs devanciers ? Sans doute, les nouveaux successeurs de Gaduel ont-ils le même devoir que lui. Il leur faudra transfigurer le pays qu'ils mutilent et lui imprimer un charme nouveau. Mais la double courbe régulière d'un quai allongeant sous l'arche du ciel une lieue et demie de larges dalles étincelantes peut égaler et surpasser les antiques merveilles. Je ne peux pas nier l'évidente beauté possible de ce rempart marin qui encadrera, pressera les mouvantes forces liquides. Voici une forte nature, elle est *donnée*, les arts de la raison sont libres de s'y appliquer: à quelque décadence que soit tombé le sens architectonique moderne, il convient d'attendre l'impression de nos yeux devant l'ouvrage terminé. Les plans, regardés, sont sublimes. Les travaux commencés ne vont même pas sans m'emplir d'un certain espoir.

— Mais, disait-on, cela va toucher à Brescon.

Et puis après ?

— Deux ou trois maisons vont en disparaître.

— Ah! bah!

— La pointe de l'îlot en sera mutilée.

— Ce sera fâcheux.

Votre fâcherie est bien froide.

— Tiède, plutôt...

— Eh ! quoi ! Ce beau miroir tremblant, ce vol de teintes sans pareilles, ces roses, ces verts, cet orange qui meurt et se dégrade en nuances de toute flamme, la chanson furieuse qu'y jetais le couchant, cette douce romance de la lune levante, vous ne pleurerez pas tout cela ?

— Hé ! je pleure, je pleure, mais ce cher pittoresque est tellement vivant qu'il n'y a point à s'étonner qu'il remeure sans cesse que ne comptez-vous sur ses renaissances ! Ah ! vivent vos paillettes, vivent vos étincelles ! mais il est chimérique de vouloir prolonger, jusqu'à l'éterniser le sort de ces petites créatures, faites pour vivre tout juste le temps de mourir. Avec un bon briquet, on les ressuscite si bien ! Vos soleils et vos lunes, leurs reflets fugitifs, vous les retrouverez plus loin, en d'autres lieux, là où vous donnerez quelque regard plus appliqué, et le Canal lui-même pourrait bien faire naître des compensations imprévues, car la bonne nature ne se lasse pas d'en fournir lorsqu'elle collabore avec l'Art et le Temps. Toutes les beautés de cet ordre sont inimaginablement remplaçables...

Ainsi n'aurai-je pas signé les pétitions de nos artistes...

Mais, en revanche, je voudrais que les Lois de la Cité se préoccupent de maintenir ce qui ne se remplace point et, en particulier, certains nobles ensembles faits de main d'homme, tels que nos pères les ont légués.

Que le Canal, que je viens de défendre en partisan déterminé, continue sa course victorieuse, qu'il ait même déterminé, au milieu de la ville, la construction d'un nouveau pont, surtout d'un pont tournant, j'y ai consenti de tout cœur.

Seulement, ici, très nette, très forte, plus invincible même que le droit du Canal, il existait une servitude qu'il fallait respecter: ce Pont nouveau devait convenir, je ne dirai jamais à la figure d'une rive qu'il dépend de l'industrie de modifier, mais aux monuments de religion, d'art, d'histoire que cette rive porte. Là-dessus, en effet, les hommes sont saisis, ils sont tenus par un devoir envers d'autres hommes, leur présent envers leur passé, leur activité d'avenir envers une mémoire qui doit être fidèle. Ce principe n'a été malheureusement bien compris que hors de notre pays: les Italiens, les Hellènes, les Allemands eux-mêmes lui donnent d'utiles leçons. Nos constructeurs du Pont tournant auraient dû sentir qu'ils n'avaient pas le droit de surélever le double parapet de leur énorme engin jusqu'au point de masquer de jolis édifices, une église du XVIIIe siècle, un hôtel de ville du XVIIIe, placés aux deux bouts de leur monstre, et,

ainsi reculant les limites de la laideur et de l'impiété auront-ils mérité la plus dure malédiction, qui dit et qui dira qu'à défaut de législateurs sensés ou intègres notre air salin, si heureusement corrosif, sera bon, sera doux, sera bienfaisant et béni de mordre, de ronger, de ruiner, enfin d'absorber au plus vite ces poutres métalliques et le vain ajustage de leur style déshonorant !

LE SANG, LES RACES

Donc, bien que peu certains de l'avenir du paysage, nous n'en sommes pas trop inquiets. Mais que dire d'une population composée de tant d'alluvions si diverses !

Le territoire de Provence ouvre du côté des montagnes, il est béant vers l'Italie et vers l'Espagne, vers l'Afrique, vers l'Orient. Tout s'y engouffre en liberté, le vent, les hordes.

Autour de mil huit cent soixante-treize, certaine famille dite des Mansourah, venue assurait-on, d'Egypte, avec Bonaparte, gardait encore tous les traits de son origine: cheveux crépus, pelage sombre. On n'en parle plus aujourd'hui. L'œuvre assimilatrice est faite. Les flots du sang coulent d'accord.

Voici plus singulier: vers la même époque, sur un pilotis qui n'avait pas beaucoup changé de propriétaires depuis 1550, mon Quai natal portait plusieurs témoins irrécusables du passage des Scandinaves, de l'arrêt des Guiscard. On eût bien surpris mes voisins en leur révélant leurs ancêtres, car ils parlaient en provençal, sentaient en français, jugeaient à la romaine, mais telle forte carnation, tel teint laiteux et transparent, tels yeux glauques, telle haute stature, en disaient long sur l'antécédent séculaire. Au Quai suivant, un autre apport, l'apport punique, se manifestait par d'autres silhouettes géantes, mais brachycéphales et brunes. Or, voici qu'à la récente génération (je parle de ce que j'ai vu) les géants tyriens perdirent un peu de taille et leur teint s'éclaircit, mais les colosses nordiques brunirent à fond. Unis aux filles du pays, l'une élégante, l'autre belle, l'ancêtre norvégien et le vieil Africain s'accordèrent à rétablir un type helléno-latin frais et pur.

Tout s'est passé comme si, des deux parts, on eût subi le pôle d'attraction le plus constant et le plus fort: les survivants de l'immigration subissent les volontés vigoureuses de quelque race aînée, dont le caractère immuable forme un noyau qui tient presque à proportion des assauts...

Telle paraît bien avoir été la loi jusqu'ici.

En sera-t-il toujours de même ? Maintenant l'on n'a plus affaire à des envahisseurs successifs, mais à cinq ou six bandes simultanées ? Des Italiens, des Espagnols, des

Grecs, ont ouvert des cafés et des restaurants pour eux seuls en attendant leurs écoles et leurs églises. Beaucoup d'Algériens. Elles sont employés « aux travaux ». La plupart appartiennent sans doute au groupe des Maures. Tout cela compliqué et bigarre. Naturellement tels étrangers doivent souffrir plus que les indigènes des vivacités du climat, car nous ne sommes pas une Côte d'Azur, la mortalité aux âges critiques est sérieuse. L'esprit de changement et de vagabondage naturel aux instables populations maritimes doit aussi se faire sentir. Bien des tentes sont repliées, presque aussitôt plantées. Cependant, le pays attache, et son charme retient. Il semble que beaucoup de nouveaux venus aient réussi à prendre racine. De ce nombre, pas mal d'Arméniens réfugiés pendant la guerre. Destin de l'oiseau de passage ! Celui-ci avait commencé par nicher, tant bien que mal, dans les délabrements du vieux quartier central de l'Ile; maintenant, on achète ces masures, on les répare, on s'y installe, on y est chez soi; bien qu'il soit sage de ne former aucune prévision hâtive sur cette nouvelle population et ce qu'il en peut advenir, il y a ce bon signe qu'elle ne vit point en mauvais termes avec les premiers occupants.

DEUX PEUPLES: — LES MARINS

Ce fond d'occupants primitifs se compose, pourrais-je dire, de deux peuples.

Le principal, celui qui procède de la nature même du pays, est formé de pêcheurs: ils sont quinze cents ou deux mille, actifs et paresseux, rieurs et graves, anarchistes et traditionnels, dépensiers et gagneurs. Autrefois leur corporation comprenait un Grand Art et un Petit Art. Le premier usait de tartanes pontées qui allaient travailler en Méditerranée, passaient les nuits à Port-de-Bouc et ne rentraient que le samedi. On raconte qu'il y a un quart de siècle les pêcheurs du Grand Art encaissèrent beaucoup d'argent. La mer avait été propice, le mulot et le loup avaient bien donné. Ils crurent que cela n'aurait pas de fin et retournèrent à leur vieille passion séculaire, qui avait laissé leur nom à la *martingale*: nos patrons de tartanes se mirent à jouer comme ils ne l'avaient jamais fait ! En un hiver, ils eurent tout perdu. Comme on dit là-bas, ils étaient « rôtis », les Italiens en pareil cas ne sont que « frits »: bateaux, agrès, tout fut abandonné, et le prix dévoré. Depuis cette folie, le Grand Art de la pêche n'est plus représenté que par quelques couples de chalutiers appartenant à des compagnies.

Le Petit Art a pu durer. Ceux qui l'exercent sur des barques non pontées, appelées en général des « bettes », ne laissent pas de constituer encore la plus importante pêcherie du front maritime français du Midi, soit que l'on considère le produit du travail, le nombre des marins, la connaissance du métier, ses coutumes, ses vieilles mœurs. Il serait difficile de sous-estimer ce trésor. En sauvera-t-on les vestiges ? Tout sera-t-il réduit aux curiosités de musées ?

Quelques-unes de leurs chansons sont devenues presque classiques, parce qu'elles ont été recueillies du temps du Docteur Tholozan et de Damase Arbaud. On cite partout cette *joute*:

« *Jouons à la joute— braves gens de Martigues — si nous tombons à l'eau — nous ne nous ferons pas de mal !*

« *Sur l'échelle d'arrière — un marin habile — comme une figure de proue — doit se tenir droit.*

« *Pour plaire aux jeunes filles — quand on va jouter — il faut de paillettes — être constellé.*

« *S'il y a des vantards — voulant nous combattre — nous les aurons, les pauvres ! — vite jetés à bas.*

« *S'ils sont de ces terriens qui se laissent tomber tout seuls — nous les surnommerons jouteurs — du bon roi René*

« *Car on peut le dire — qui les voit tomber — ne manque pas de rire — quand ils font le saut.*

« *Mais les trous dans l'eau — ne laissent pas de trace — Pour les braies qu'on mouille — on les fait sécher... »*

J'ai pu retenir et transcrire quelques bribes d'une litanie qui se chantait encore dans mon jeune temps: sorte de nomenclature rimée du peuple des mers. Chaque espèce ou variété suit la destination que lui marquent sa forme, sa couleur, simplement son nom. Le chanteur, qui fait des cadeaux à la ronde, dédie le *capelan*, ou chapelain, aux prêtres,

...le Poisson de Saint Pierre aux dévots,
le Rouget aux républicains,

à l'*astrounomo lis estello*
à ma *mestresso la moustello*

à l'astronome les Étoiles
à ma maîtresse...

La *moustello* est une belette de mer onctueuse et fine. Les *étoiles* tiennent leur nom des taches qui constellent leur pelure de petits requins, *squalus stellaris*.

Il me souvient d'avoir entendu rapporter une belle prière qui se faisait avant de jeter les filets: *Notre Père, donnez-nous du poisson, assez pour en donner, en manger, en vendre*

et nous en laisser dérober. Chaque matin, au soleil levant, le mousse, après avoir éteint la lampe romaine pendue devant la Bonne Mère, ôtait son bonnet et disait sur un grave rythme de psaume: *Saint Soleil, bon lever ! Et nous autres bon jour, santé, liberté, longue vie!* Lorsque le soleil se couchait, le mousse officiait de même: *Bonsoir, patron et mariniers, toute la compagnie ! Que le bon Dieu conserve la barque et les gens ! Et celui qui ne dit pas « ainsi soit-il », le cul de la bouteille lui échappe !...* Pour détourner la rude malédiction, toute la barque criait: *Amen !* Le mousse disait encore: *Bonsoir, patron et marins, toute la compagnie ! Vierge, patronne du pauvre pêcheur, faites que dans le filet abonde le poisson du golfe. Que le Bon Dieu cornerve la barque et les gens ! Requiescant in pace. Amen.*

Notre vieille population était donc religieuse, les confréries d'hommes et de femmes y furent nombreuses. Leurs chapelles subsistent. On prie toujours Notre-Dame-de-Miséricorde que l'on appelle couramment « la Vierge »:—*montons à la Vierge !* Les parois du haut lieu sont tapissées d'ex-voto de toutes dates. Le trésor, garde à la cure, s'il a été pillé à la Révolution, s'est vite repeuplé de dons et de legs: croix d'honneur, médailles militaires, sautoirs, colliers, anneaux, poissons, coquillages d'or ou d'argent, sifflets de bord, filets de pêche dans les mêmes métaux précieux, et la vieille statue de bois en constelle sa robe blanche au 15 août.

Il n'y a pas longtemps encore que, le 3 mai de chaque année, pour la fête de l'Invention de la Croix, les pénitents blancs et les pénitents bleus partaient de bon matin, et l'un d'eux les pieds nus, chargé d'un lourd crucifix; ils allaient vénérer, à quelque trois lieues, près du cap Couronne une anse de rivage où la barque de Lazare et de Maximim a peut-être touché dans sa course incertaine des Saintes-Maries à Marseille.

La passion des pèlerinages et des reliques s'est prolongée bien au delà du Moyen Age. En 1728 comme finissait la Régence, nos pêcheurs remuent ciel et terre pour obtenir des consuls de Manosque, siège d'une importante commanderie de Malte, « *l'os du bras gauche appelé humérus* » qui avait appartenu au corps du bienheureux fondateur de l'Ordre, leur compatriote Gérard. Cet ossement sacré ayant été attribué à une chapelle de l'Ile, les deux quartiers rivaux firent émeutes sur émeutes jusqu'à ce qu'un bon Archevêque d'Aix fit prélever de la châsse manoscaïne « deux os considérables des costes » que les paroisses de Jonquières et de Ferrières purent se partager. Il faut lire la lettre de demande, la lettre de remerciement, la liste des présents, dont Martigues voulut payer les « costes » du saint !

À la pleine charrette de poisson frais, nos consuls de 1728 voulurent ajouter une quantité de la friandise illustre dite *poutargue*, ou selon l'orthographe de Rabelais, *boutargue*, chère et digne conserve tirée de l'ovaire des muges, comme on tire le caviar de l'esturgeon:

Le muge, bétail de mer, trésor des gens de Martigues
qui traient les œufs dont il est plein

et les confisent en poutargue
et dans leurs jours de fête et de joute
ils s'en régalaient... (MISTRAL.)

Au XVIII^e siècle, Tavernier, l'auteur des *Six Voyages*, trouvait de la poutargue en Asie Mineure et la confondait avec le caviar. Mais, lorsque je lui en offris, le Grec Moréas ne put s'y tromper, il reconnut son *afgotarakon* des étangs de Missolonghi, dont les riverains sont qualifiés de têtes de muges pour ce mémorable produit.

À Martigues, autrefois, quiconque envoyait un beau poisson à un ami prétendait lui faire plaisir; mais qui offrait une poutargue lui faisait honneur.

Ainsi en dispose un certain ensemble de mœurs et de coutumes, mi-civiles, mi-religieuses, dont la perpétuité explique un reliquat de bonhomie et d'amitié sociale puissantes, que la politique a pu gâcher sans toutefois l'anéantir.

Ainsi, le mariage des pêcheurs continue à participer d'un antique régime, qui a évolué, mais n'a pas disparu. Les fiançailles se célèbrent en règle générale à l'époque dite de la seconde communion. *Lui*, a treize ans. *Elle*, en a douze. Les accords ont été solennels entre les familles. Après ce pacte, les enfants peuvent « se parler ». Ils se parlent surtout à cette heure du soir où par la longue rue qui traverse les trois quartiers, les jeunes filles vont remplir les cruches à la fontaine sans que leur compagnon légal les quitte d'un pas, et le manège dure une douzaine d'années, car, avant la dernière guerre le garçon de dix-huit ans qui allait au service devait encore quarante-quatre mois à l'Etat, ce qui fixait vers vingt-deux ou vingt-trois ans l'échéance des justes noces. Que le premier enfant naquît le quatrième mois, *était-ce grave ?* demandait un bon curé.

Mille causes travaillent à dissoudre ces habitudes. Elles périront tout entières avec le petit peuple qui les pratique, si nulle bonne volonté ne parvient à concilier l'effort industriel et commercial de Marseille avec la conservation nécessaire du nid des pêcheurs. Le sauvetage, qui n'est pas impossible, serait même facile si l'on prenait conscience de la spoliation commencée. Il suffirait d'indemniser la classe qui vit de la mer, comme l'on indemnise les propriétaires et paysans qui vivaient du sol. Une flotte du Grand Art pourrait être ainsi reconstruite, et les pêcheurs retrouveraient au large ce qu'ils vont perdre sur leurs étangs si riches encore ! Seulement il faudrait faire vite. A la fin du XIX^e siècle, Martigues chaque année, fournissait cent inscrits maritimes aux flottes de l'État. Ces derniers temps, leur nombre a varié de trente à quarante. Pour 1926, il y en a eu un.

Quel beau corps ils avaient formé ! Je revois le dernier reflet de leur gloire, il y a quarante ans passés, pour la réception qu'ils firent à Mistral le 11 août 1891 ! Leurs juges-prud'hommes, en manteau-cape et habit noir à la française, culottes noires, bas de soie et tricorne à plumes, renouvelèrent pour le grand poète et ses compagnons de Paris et de Provence cette large, simple et pompeuse hospitalité que prescrivent leurs traditions, et il en fut longtemps parlé du Rhône à la Seine.

Maintenant que l'oubli s'étend quand le témoin meurt ou décline, il me semble de mon devoir de survivant de recueillir le compliment que fit à Mistral et à ses pèlerins le président élu du tribunal de pêche, autrement dit Premier Prud'homme, M. Escavis. Je traduis mot à mot.

« — Je vous souhaite la bienvenue, dit-il. Je vous remercie, tout plein, de nous avoir fait l'honneur de vous arrêter un peu dans notre jolie ville de Martigues. Nous voici au centenaire prudhomal de notre tribunal de pêche. Au nom des pêcheurs dont nous sommes les représentants, nous vous remercions d'être venus le fêter avec nous

« Pour moi, je ne demande qu'une chose: maintenant que vous savez le chemin, maintenant que vous avez fait connaissance avec les gens de Martigues, il faut venir un peu plus souvent, et surtout ne pas attendre le prochain centenaire, il y a gros à parier que vous ne nous trouveriez plus.

« Si donc, un coup, vous revenez, n'oubliez jamais de venir toucher *les cinq sardines* aux Prud'hommes, car les Prud'hommes pêcheurs et les Félibres sont frères ! Nous parlons, nous aimons la même langue. Ici, Messieurs, nous rendons la justice en provençal. Sans frais, sans avocats. Ici, point de chicane. Quand les deux parties ne peuvent pas se mettre d'accord, le juge dit simplement à celui qui a tort: «— *la Loi te condamne*; et, là-dessus, tout est fini.

« Bien que ce ne soit pas nous qui fabriquions le poisson, c'est la sagesse de nos règlements qui fait que vous pourrez manger longtemps, et longtemps encore, de bonnes bouillabaisse.

« Je termine en buvant en l'honneur des Félibres, dont nous sommes les coadjuteurs et, a bien qu'en Provence on dise beaucoup de mal du vent Mistral, vive ce Mistral que nous avons aujourd'hui présent et bien vivant dans notre Tribunal. »

Mistral répondit:

«—Mirabeau disait un jour que, si la bonne foi s'exilait jamais du reste de la terre, on la retrouverait toujours au Tribunal patriarcal des Prud'hommes de Provence. Et moi, j'ajoute, Monsieur le Premier Prud'homme, que si la *galéjade* venait à disparaître du tour d'esprit provençal, on la retrouverait toujours, gaie et fine, chez les Prud'hommes de Martigues. »

Ainsi parlèrent ces deux Princes.



SUR UNE BOURGEOISIE DÉCHUE

Le même jour, le Président des Comités des fêtes, qui représentait, lui, un autre élément de la population, M. Pierre Dol, prononçait un discours dont il faut conserver cette page:

« Les bourgeois de Martigues sont de grands voyageurs. Ils ont toujours été ainsi. Celui qui a vous parle se trouvait en 1885 dans l'Indoustan, en qualité de secrétaire du gouverneur des Etablissements français. Il accompagnait son chef qui allait visiter notre jolie possession de Mahé sur la côte de Malabar. La ville de Madura qui est fort curieuse, se trouvant sur la route, on y passa une nuit. Un grand dîner fut servi chez le collecteur ou préfet du district. Le repas touchait à sa fin. Tout à coup il se fit entendre, dans la salle voisine, une musique surprenante et délicieuse à nos oreilles de Martigues. L'air que jouaient sur leurs violons les barbiers de Madura — il n'y a point d'autre musiciens que les barbiers dans ce pays — était cette marche joyeuse, vive, un peu capiteuse qui date du Roi René et que nos bons tambourinaires jouent d'habitude dans nos *targues*. Vous l'entendrez ce soir.

C'est l'air de la *Joute* dont on a lu plus haut la chanson.

« Et, Messieurs, sur cette terre anglaise, au milieu de ces Hindous, sujets de sa Gracieuse Majesté, je me suis souvenu des marins français qui avaient apporté et qui avaient laissé là cette belle musique. Je me suis rappelé qu'au « XVIII^e siècle, au temps de Duplex de La Bourdonnais et de notre grand bailli de Suffren, Martigues avait compté jusqu'à huit cents marins embarqués à la fois sur les vaisseaux du Roi.»

A côté des pêcheurs (il ne faut pas dire: au-dessus, mais à *côté*) voici donc une part de population qui se distingue d'eux. On la reconnaît à deux traits: elle parle français autant et plus que provençal, elle échappe à l'obligation des gros travaux et pratique les habitudes de vie demi- bourgeoise, très commune en pays français.

Mais les autres bourgeois français viennent du peuple, ils en sortent. Ceux-ci n'en viennent point, ou leur sortie remonte à des temps immémoriaux, et maintenant ils paraissent y retourner. Notre petite bourgeoisie ressemble au résidu d'une classe que les circonstances et le temps auraient, par degrés, délogée d'un état d'instruction, de loisir et de culture beaucoup plus élevé. Quelle en est l'origine première ? De simples pêcheurs devenus capitaines marins ou passés officiers y ont certainement accédé. Mais un noyau plus ancien subsistait par lui-même depuis longtemps. M. Pierre Dol n'avait pas tort de parler de bourgeois de Martigues comme d'un corps d'état distinct.

Le flaneur qui parcourt nos voies principales les trouve bordées de maisons plus ou moins neuves, il n'en peut dégager de grandes lumières sur notre passé; mais les rues latérales, avec leurs ruelles, font encore admirer une certaine profusion d'anciennes bâtisses de pierre blonde, percées d'ouvertures brodées, où l'art des constructeurs, le

choix des matériaux, le soin de l'ornement attestent une certaine aisance matérielle et les préoccupations de l'esprit. A l'intérieur, que les marchands ont pillé pendant ces dernières années, abondèrent trumeaux, glaces, meubles de prix, beaux livres anciens, bellement reliés. Tout ce que l'Amérique nous arrache aujourd'hui, cette petite bourgeoisie ou ce gros peuple le détenait encore, il n'y a pas beaucoup plus de cinquante ans.

Essayons d'entrevoir ce qui a pu se passer.

Dans les temps reculés, et bien que cet imposteur de Nostredame ait traité nos hommes de « maritimes » « demi-barbares », les gens de Martigues étaient connus pour l'entrain de leurs fêtes, leurs joutes, leurs danses sans frein, entre lesquelles ils avaient inventé certaine *vivo Martegalo* dont parle Mistral. Le poète macaronique Antoine Arène dédiant un poème au dénommé Reynier de l'île de Martigues le salue: *dansarum lo capitanus*. Le XVI^e siècle s'était achevé en combats où nos joyeux bragards ne s'étaient pas montrés méprisables: avec ma chère petite ville originelle de Roquevaire et la Tour de Toulon Martigues fut l'une des trois places de Provence qui ne voulurent jamais se rendre à l'amiral Doria. Pendant les guerres de religion, la ville à peine réunie s'était de nouveau subdivisée, nos quartiers se partagèrent entre les deux cultes, puis entre le Roi et la Ligue. Bataille, siège, assaut, reprises, trahisons, massacre, épidémie', toutes les misères !

On connaît sur ce point

*un trait assez bien inventé
Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.*

Cette fable du grand Normand est répétée tout au long dans sa *Vie de Malherbe*: « Il m'a encore dit plusieurs fois, écrit le disciple fidèle, qu'étant habitué à Aix depuis la mort de M. le grand prieur son maître, il fut commandé de deux cents hommes de pied devant la ville de Martigues qui était infectée de contagion et que les Espagnols assiégeaient par mer et les Provençaux par terre, pour empêcher qu'ils ne communiquassent le mauvais air, et qui la tinrent assiégée par ligne de communications si étroitement qu'ils réduisirent le dernier vivant à mettre le drapeau noir sur la ville avant que de lever le siège. »

Le dernier vivant ! Quelle blague d'un sublime blagueur ! Presque aussi beau gascon que puissant poète, Malherbe a traité nos aïeux comme ces deux moitiés de l'œuvre de Ronsard que ses accès de noire humeur lui firent effacer l'une après l'autre et qui ne s'en portent pas plus mal.

Martigues fit comme Ronsard. Il y eut de nombreux survivants de la peste et de la guerre pour rire de l'imaginaire massacre: un de nos arquebusiers avait fait à cet Ajax furieux une blessure qui n'était pas rhétorique et qu'il ne put venger qu'en méchants bons mots.

Car l'ère qui suivit la vaine et vide jactance malherbienne fut exactement celle où se place notre âge d'or. Comme beaucoup d'autres Français, nous pouvons dire que nos temps de prospérité majeure sont marqués au chiffre du XVIIe siècle. Le retour de la paix civile fit affluer les autres biens. Dès la première partie du règne de Louis XIV, l'essor avait été si vif que la population dépassa bien seize mille âmes. Quinze frégates se balançaient dans le port de Bouc, notre fenêtre sur la Mer. Vauban y reconstruisait le fort qui acheva de détourner les Barbaresques de la bouche de nos étangs. A Jonquières, la chapelle de l'Annonciade élevait un opulent quadrilatère au plafond cloisonné généreusement peint, au magnifique retable d'or. Dans le milieu de l'Ile montait, sur des pilastres corinthiens parfaitement purs, la jolie église jésuite qui, avec l'ancien hôtel de Pradines, devenu la Mairie, manifeste le goût robuste, l'esprit équilibré, les puissants instincts de cette belle heure, et donne le ton aux autres monuments de la ville et de la banlieue, parmi lesquels il n'est pas impossible de découvrir certains mascarons directement inspirés du grave Puget. La petite ville tournait en capitale de pays.

La peste de 1720 marqua l'arrêt d'accroissement. Non la décadence. C'est bien d'alors que le pays fut abandonné par certaine ancienne aristocratie indigène qu'un manteau d'écarlate avait distinguée, paraît-il. A la place de cette élite mystérieuse, d'autres classes dirigeantes se reformèrent avec les moyens locaux, qui ne paraissent pas avoir été médiocres. Un petit collègue ecclésiastique, vivant de ses fondations propres, épargnait aux enfants de la classe aisée l'ennui de s'expatrier pour s'instruire; jusqu'à la Révolution, ils reçurent sur place un bon enseignement secondaire, mathématiques et latin. Si l'on ouvre le registre des délibérations municipales, dans lesquelles sont recueillis pas mal de discours impromptu, on peut admirer, sous l'amas naturel des fautes d'orthographe, la correction, la clarté, l'élégance, quelquefois l'éloquence du français écrit et parlé. Martigues y apparaît la digne suffragante de notre ville d'Aix, qui était réputée l'Athènes du Midi. Quelles traces j'en trouve encore dans le langage le plus courant, ne fût-ce que le nom d'une brise qui se lève au milieu du jour, sur les deux heures, et qu'on appelle galamment le *Vent des Dames*, comme un éventail de Watteau !

Qu'est-ce donc qui avait permis à la communauté bourgeoise ce petit luxe d'ornements et d'affinement, qui se paie ?

Le bien y venait de la Mer. Non pas de la mer poissonneuse. De la mer trafiquante, celle qui charrie les denrées, au cabotage et au long cours. Nos « Maîtres de la hache », suivant le nom officiel des patrons charpentiers, construisaient et lançaient quantité de navires, qui, grands et petits, naviguaient depuis les Echelles jusqu'aux Indes occidentales.

Comme on naviguait lentement ! Comme on naviguait doucement ! C'est peut-être une erreur, mais l'imagination met peu de différences entre les capitaines de l'antique voilier d'Ulysse et ceux des petits bâtiments qui faisaient la navette entre Livourne et Cette, Marseille et Amalfi, Martigues et Barcelone, dans le même danger d'être surpris par ces

corsaires d'Alger ou de Salé qui firent prisonniers le poète Regnard et le fabuleux Robinson:

*Le bâtiment vient de Majorque
avec d'oranges un chargement...*

J'ai lu une lettre d'Athènes adressée à nos Affaires Etrangères par le consul français Gasparri, le 27 février 1788, au sujet de la métope du Parthénon dont le catalogue du Louvre fait honneur à Choiseul-Gouffier, celle qui figure un Centaure enlevant une femme. Il s'agissait de transporter en France cette pierre précieuse avec quelques autres débris et, comme le comptoir marseillais n'avait pas confisqué encore toutes les lignes du trafic, Gasparri pouvait écrire: « *Je les ai fait embarquer sur le vaisseau du capitaine Giloux, des Martigues* ». Ce capitaine fut un homme peu pressé. L'envoi de 1788 mit quelque vingt-huit ans à parvenir en France. Il fit mainte station obscure au Pirée, à Malte, à Thulé de Londres. Son périple, trois fois plus long et plus lent que l'Odyssée, laissa se faire dans le monde plus de révolutions que n'en virent Argos et Mycènes au retour du corps expéditionnaire de Troie.

Avec ses lenteurs, qui n'atteignirent pas toujours à ces proportions, la flotte de commerce produisait donc ce qui nourrissait, parait et amusait la bourgeoisie de la petite ville, les actions ou les parts de cette flotte étant, il est vrai, réparties entre beaucoup de gens. L'activité de leurs petits capitaux fut suspendue par le Blocus continental, mais elle recommença sous la Restauration et le Gouvernement de Juillet, pour s'interrompre enfin et mourir d'elle-même quand la navigation à vapeur, servie par un puissant capitalisme évinça les ports secondaires, centralisa les entreprises et les absorba toutes. Ce fut, au ralenti, une chute comparable à celle du *Caburle* que Mistral a décrite dans le *Poème du Rhône*.

J'ai vu dans mon enfance nos derniers copropriétaires de petits bâtiments.

Sur un certain Chantier Parpan, qui a été emplacement de mes premiers jeux, en bordure de notre Canal du Roi, notre amie, grande amie de ma vieille servante Sophie, Mme veuve Goirand, recevait, devant nous, les visites de son beau-frère. Il était, comme elle, correct, ceremonieux, tiré à quatre épingles et, bien qu'à peine plus âgé, tout blanc, vêtu de noir, à bésicles dorées. Dès qu'il paraissait à la porte, elle rabattait le couvercle d'un vénérable bureau de noyer ciré, l'assurait sur deux bâtonnets, et ouvrait de menus tiroirs d'où s'échappaient des liasses de grands papiers jaunes et durs qu'il examinait d'un œil froid. Le résultat ? C'était un chiffre, que Mme Goirand ne manquait pas de recevoir avec un petit soupir, où il y avait plus de soulagement que de satisfaction proprement dite, mais nulle déception. Cependant, à partir de certain jour que ma mémoire peut préciser (je devais approcher de ma huitième année), le visiteur fut moins fréquent

— *Monsieur Goirand, lui dis-je, vous vous faites plus rare que les beaux jours...*

Il rit, puis elle rit, ils rirent ensemble.

— *C'est, dit-il, que l'enfant est mort.*

Quel était cet enfant dont la mort pouvait faire rire ? Cela m'intrigua quelque temps. Ma mère, que je finis par interroger, m'apprit qu'il s'agissait, tout bonnement, d'un navire sur lequel les Goirand avaient des parts et qui s'était perdu.

Depuis un demi-siècle, tous les *enfants* pareils ont dû rejoindre celui des Goirand ! Ils sont morts de vieillesse ou d'accident, sans successeurs. Bien des familles ont tout perdu ainsi. Quelques unes se sont sauvées: comme elles ont pu. Les unes sont allées travailler, mais au loin, pour ne pas déroger sur place. D'autres sont entrées dans les fonctions publiques, armée, marine, douanes administration. D'autres ont exercé dans le pays quelque discret petit commerce, qui ne fit point contraste avec l'oisive dignité de la vie d'autrefois. Cette lente diminution a demandé bien des années, mais sans heurt ni rupture, de demi-mésalliances en mésalliances complètes. Cela explique bien des choses ! Descendues d'un degré, ces nouvelles recrues des classes populaires leur ont communiqué cette politesse de langage, cette distinction des sentiments et de la tenue, ce goût, ce respect attentif des usages, des formes, des rites, qui étonnent quelques étrangers.

Il n'est pas jusqu'aux aspects et aux formes physiques qui ne portent la trace de délicatesses supérieures, attestant une distinction affaiblie, non perdue. Quelque crédit que l'on accorde au beau sang de Vénus Trivie, il y a des profils, il y a des attaches, il y a des secrets détails du noble édifice humain que les races ne produisent point naturellement. Beautés civilisées qui s'acquièrent par échelon, ces dignes filles de l'Esprit et de la Durée supposent un travail épurateur de sélection et de perfectionnement, tel qu'il préside au lent passage des corps à travers le filtre des âges. Qui les voit face à face, en chair et en os, ne peut les admirer ni les méditer sans entendre gronder, sur quelque tambourin secret, le grand beau vers naïf d'Anselme Mathieu, qui est peut-être de Mistral:

Les trois quarts du Midi, sommes de bonne famille
et tel dans un guéret vous le voyez labourer
qui pourrait se signer Comte de Vintimille.

Cette trace diffuse, mais lumineuse encore, de l'antique rang occupé jette partout son charme de bonté générique, aussi dénué de prétention que d'orgueil, mais non pas de cette fierté qui met en relief la mémoire des peuples.

Quand un pays ajoute à la splendeur du sang l'action d'un vieil esprit fidèle, il n'est point incapable d'assimiler des apportétranger massifs. Ses lambeaux détachés se ressoudent, deviennent axes, le long desquels s'agrège, tourne, puis se compose maint dépôt coquillier apporté par toute sorte de pèlerins.

A L'HORIZON

Encore faut-il qu'un axe subsiste ou soit en état de se reconstituer ! La petite classe moyenne qui vient d'être décrite ne peut vivre et durer de sa seule substance. Si vivante soit-elle, et elle est bien vivante (*je n'ai jamais vu de petits pays où les gents soient tourmentés de tant de projets*, me disait une spirituelle étrangère) il faut à cette bourgeoisie le soutien d'une classe assez nombreuse de pêcheurs indigènes, sur laquelle flotter, et dans laquelle se résorber au besoin. Que cette pêcherie disparaisse, le reste s'en ira. Il serait illusoire d'imaginer le contraire. La ville est posée sur les eaux comme une mouette: née des eaux, elle mourrait sans elles. Le canal de Marseille au Rhône comble, obture et empierre beaucoup plus qu'il n'ouvre et ne creuse. J'ai souvent rapporté le mot de spectateurs sensés devant ce travail de Romain:

— *Nous verrons passer des bateaux.*

On les verra aussi longtemps qu'il y aura des yeux pour les contempler. Ces yeux se fermeront. D'autres se seront-ils ouverts sous les mêmes *toits* ? Ou sur les deux îlots qui restent, les dernières mesures ne se seront-elles pas rapidement dépeuplées ? C'est le secret des temps. Car le plus prévoyant ne calculera qu'à côté... *Mais* le domaine public maritime, abandonné par l'Etat, est envahi par de grosses sociétés; *mais* les populations côtières sont de plus en plus tentées par le salaire sûr de l'ouvrier d'usine, *mais* un beau et bon métier, une vie saine et libre sont, de plus en plus, sacrifiés à cette tentation. Notre antique République de Martigues, sans guides, ni chefs, sans conseils, ni consuls, a été désarmée par la Démocratie: celle-ci, comme il est dans l'ordre, succombe à la Ploutocratie...

Des cités ouvrières, fondées de-ci de-là, pourront abriter d'immenses fourmilières sans nom que les industries du rivage auront recrutées sous tous les climats: comptoirs, économats, coopératives, le travail moderne et son ingénieuse machination entretiendra de nouveaux personnels et de nouveaux matériels, à son ombre. Mais l'organisme original, le centre vivant de notre antique République ou de notre Principauté, l'Art de la pêche et la corporation des Pêcheurs, le lien de chair entre îlots et rivages marthiques, raison d'être des vieilles et nouvelles bourgades qui l'avoisinent, n'est-il pas condamné aux dessèchements sans espoir de reviviscence ?

Il n'y aura certainement plus de Martigues, si l'on continue à refuser d'y sauver le corps d'état capable d'y maintenir l'identité d'une vie et la suite d'un art.

Ainsi, nos incertitudes de l'avenir font-elles un peu trembler la ligne d'horizon: à peu près de même manière que les inquiétantes ou irritantes petites énigmes d'un passé proche ou éloigné ! Quelque effort que l'on fasse pour les débrouiller, le rire du soleil continue de jouer sur de difficiles mystères: *sub sole mysteria.*

*

Que la force, la vertu, le génie des lieux m'aient permis de surprendre tel doux secret trop défendu, la piété naturelle qui me conduit et qui m'assiste ôte à l'heureux effort le mérite, mais non la joie.

Il n'est point de sujet sur lequel il y ait plus de plaisir à me répandre ! Je suis toujours un de ces capitaines de nos voiliers qui, à peine hors de Marseille, retournaient leur antenne vers le goulot de Bouc pour tenter d'entrevoir une pointe des trois clochers.

— *Cela était plus fort qu'eux*, disaient-ils.

Il est vrai, c'est plus fort que moi.

Ces chaînes, souples et puissantes, par lesquelles l'esprit de la patrie nous tient se resserrent encore quand les aveux de raison et d'expérience font un devoir de décerner à la face du lieu natal le double caractère de toute beauté vraie: cette splendeur commune qui emporte le chœur des suffrages, et cette rare qualité qu'il appartient au petit nombre de percevoir. Nous en sommes là, par ici. Nous pouvons dire de la terre maternelle qu'elle est très belle et nous persuader de certaines essences, très secrètes, de sa beauté.

Ainsi se justifient tant de retours, trop complaisants, sur un thème qui me fait trembler !

Mais l'extraordinaire serait encore que l'assaut brisé et la tentative vaincue n'aient point l'effet de rallumer mon nouveau désir, fort comme un besoin, de revenir à cet impossible portrait de constantes merveilles dont je sens mon cœur ivre et plein ! Cesserai-je ? Serai-je dépité ou découragé ? Et quand ? Défaites et retours, serments et dégoûts, rien n'y peut: le naturel invétéré pique la passion et l'emporte. Certains jours de départ, l'œil suit le grand oiseau planeur et pêcheur dans ses vastes cercles au ciel: l'aile étendue ne paraît battre que pour scander les deux syllabes du nom de l'adieu. Ce rythme du vol désespère. Il trompe aussi ! Ce cri d'une âme en peine est le plus vain qui soit: tout aussi vain que le a *Martigues n'est plus Martigues* » des grands-parents, inattentifs à l'opiniâtreté de tout ce qui vit.

On ne se sépare pas de soi-même à plaisir, on se change si peu ! Même, change-t-on ? Personne ne s'en va, très peu de gens se quittent, toute chose conspire tellement à durer que, pour quiconque assiste au vrai feu de son cœur, on peut douter du terme d'aucune passion.

Mystères lumineux de ma belle petite ville, je ne vous dis aucun adieu, mais au revoir: le Dieu le permette !



LES DEUX PATRIES

OU L'ÉLECTION DE SÉPULTURE

M. André Gide a publié des notes d'un intérêt général sur les conditions de ses origines personnelles. Né en Normandie, d'un père languedocien et d'une mère neustrienne, il a essayé de donner idée de la double influence, peut-être d'embrouiller les idées du lecteur.

En quoi le ciel natal et la terre natale l'avaient-ils prédéterminé ? Et, comme il a passé son enfance et quelque temps de sa jeunesse en Languedoc, en quoi ce séjour a-t-il pu accentuer les dépôts de son ascendance languedocienne ? Le problème indiqué pour le talent particulier de M. André Gide n'est pas indifférent. Et le cas n'étant pas unique, étant, il est vrai, très fréquent, les effets en sont d'autant plus divers qu'il comporte lui-même des solutions et des appréciations très distinctes.

Le père de Chénier était Languedocien, de la noble ville de Carcassonne. Sa mère était de race grecque. Lui-même partagea ses premières années entre les campagnes du Languedoc et les rues de Paris. Que lui est-il resté du triple élément ? Renan expliquait son propre penchant à la rêverie par ses origines et par sa naissance bretonnes; quant à son ironie, elle lui paraissait l'héritage gascon qu'il tenait du sein maternel. Maurice Barrès est né en Lorraine, de mère Lorraine: voilà pour le goût précis des réalités et le don de caricatures; mais les Barrès viennent de Haute-Loire, des pentes du Massif Central, le pays de Pascal, forte race passionnée et spéculative. Anatole France, né à Paris, d'un Parisien, tire, je crois, son extraction grand'maternelle des campagnes du Maine et de l'Anjou; son œuvre délicate offre aux nymphes de Seine je ne sais quoi de gai, de luxuriant, d'opulent, comme un ressouvenir des paysages de la Loire; elle est seizième siècle en même temps que dix-septième, elle paraît Valois presque autant que Bourbon. Je dirai quelque jour ce qu'il y a de provençal et ce qu'il y a de celtique dans l'œuvre si curieuse de M. Frédéric Plessis, ce Latin de Bretagne et ce Breton classique. Qu'il écrive en vers ou en prose, qu'il mesure les fines cadences de *Vesper* ou compose les fermes moralités du *Chemin Montant*, ses livres restent marqués de la double griffe, pensée et rêverie, romantisme natif et classicisme héréditaire. Réussirai-je à expliquer ce latiniste éminent ? Dans l'idée même qu'il se fait de la force romaine, il y a du génie breton. Mais le Bas-Languedoc, berceau de Daudet, la Bretagne, pays de ses grands-parents maternels, et Paris, sa ville natale, ont concouru avec la Touraine à nous donner Léon Daudet. Comment formuler et chiffrer la combinaison ? Cela peut être malaisé. Je ne le crois pas du tout impossible.

Il est inutile de dire que l'on ne prétend pas tout expliquer ni tout dévider de l'unique ou double origine, chez des esprits si différents les uns des autres, en eux-mêmes si variés.

Aux explications *monistiques* du monde, aux plus ingénieuses réductions unitaires qui se puissent jamais tenter, l'on peut toujours répondre qu'il y a beaucoup plus de choses dans l'univers que n'en soupçonnera l'humaine sagesse. Mais cette sagesse elle-même est un élément du mystère universel et elle contribue à la merveille immense, notre monde serait-il monde, s'il se diminuait de la réflexion des humains ? Elle laisse sans doute beaucoup de faits puissants dans l'ombre. Mais ceux qu'elle enveloppe dans les réseaux de sa lumière, pour les présenter en bon ordre, aident à deviner le reste et le font paraître meilleur.

*

...C'est en remuant ces pensées, ou ces songeries pour mieux dire, que je relisais de mémoire l'article de M. Gide. Une admirable journée d'hiver venait de s'éteindre. Le foyer de sarments et de ceps s'allumait à peine, il n'avait fait ni vent ni froid. Point d'humidité, même très légère. Sous le ciel onduoyé de douces vapeurs, l'air était resté sec comme aux plus beaux jours de l'été, l'allumage du feu, au tomber de la nuit, n'avait que la valeur d'un rite de famille, peut-être destiné à redoubler le cours de la méditation, peut-être à grouper les regards, depuis que, dans les vitres pures, le ciel occidental avait laissé tomber ses dernières bandes rougeâtres. Le jeu du bois incandescent, des charbons dévorés, de la cendre, de la fumée et de la flamme avive, plus qu'on ne peut dire, nos secrètes activités.

Les premières minutes que je passai ainsi furent surtout données à jouir de la surprise extrême que me cause, depuis dix beaux jours, mon pays. Ce coin de la Provence palustre et maritime, il y a peut-être quinze ans, et davantage, que je ne l'avais si bien vu, à cette époque des calendes d'hiver où toute lumière renaît. A mes plaisirs d'admiration s'est mêlée la joie de la découverte. L'année dernière, je veux dire l'autre semaine, sur les pentes toujours fleuries de Tamaris-sur-Mer, les yeux ouverts des mimosas me furent d'un grand charme, sans rien montrer que de prévu et d'ordinaire. Les vastes abris de rochers qui dominant la région toulonnaise et la suite de la Rivière forment les vallons et les plaines en véritables serres et jardins d'hiver. Mais rien n'est plus démantelé que mon étang de Berre exposé aux rafales du Nord-Ouest. Nos plateaux, nos collines sont trop peu élevés et percés de trop de couloirs pour déterminer aucun refuge important. Une terrasse, un mur, une niche de quelques pieds de hauteur, ce sont bien nos seules défenses, aussitôt que le flot d'air glacé descend des Cévennes. Cette année, il n'en descend point. Une fine atmosphère, dont je n'ose écrire exactement qu'elle soit tiède enveloppe les gens qui se tiennent à l'ombre. S'ils vont au soleil, l'astre oblique les contraint à se dépouiller. Il y fait vraiment chaud et cette chaleur pénétrante forme un contraste singulier avec la discrétion, la pâleur, les nuances de la clarté du ciel, qui semble traverser une phase de maladie.

Qu'elle est jolie, ainsi ! Quelle grâce elle ajoute au sévère dessin des lieux ! Ce que j'en éprouve ne peut être senti que par des comparaisons. Imaginez le plus beau visage, mais de lignes un peu trop sèches, trop fines, trop aiguës, et dont c'est le défaut peut-être,

le divin défaut, d'exprimer trop vivement les saillies de l'esprit, les traits de l'ironie, les divinations de l'intelligence. Il faut donc qu'une peine, presque une larme, un nuage de mélancolie le traverse et, pour un instant, brouille ces beaux feux, toujours pétillants: la languide mollesse de l'émoi qui le voile lui ajoute sa perfection, celle-là même qu'on n'osait lui désirer, car il en semblait incapable et paraissait même devoir s'en passer à jamais. Tel, dans nos clairs parages, ce ciel d'hiver, tout attendri par l'écharpe de brume qui s'envole des eaux et qui vient y flotter. Plus de verts ni de roses, même plus de lilas, mais le glauque, l'améthyste, l'aurore se diluent dans un air diaphane, qu'il faut nommer couleur de fleur, je ne trouve point d'autre mot.

Détachez là-dessus d'élégantes masses d'arbustes, des rivages courbés avec une grâce hardie, et ces tendres collines en forme de mamelle, pleines de cyprès et de pins. Les vapeurs montent en colonnettes légères ou rampent longuement des petites hauteurs voisines; mais l'horizon des montagnes ou des rivages, montagnes teintées de safran qui vont faire hennir les cavales de Darius, rivages reculés du désert de Camargue où roule un soleil pourpre-sombre, cet horizon encadre de sa pureté magnifique une beauté que l'incertitude ennoblit. Tous les bords de la vasque sont dorés et fixés par la lumière vive; au creux approfondi, les vapeurs, les tristesses, les cendres automnales d'un Elysée.

Mais ce n'est point le pas des sages que j'écoute venir. La voix de la sirène aura frissonné doucement et peut-être ai-je vu émerger sa tête brumeuse.

... Avons-nous deux patries, ou trois, ou quatre, ou une seule ? Car la mienne, qui tient en quelques lieues carrées, est bien profondément variée, changeante et complexe ! A la moindre pente gravie, tout l'aspect est renouvelé. Je pense que M. André Gide est un bien honnête homme de se contenter, comme il fait, d'une double patrie. La mienne vient de me montrer, dans son temps de Noël, une de ces faces divines que les Germains océaniques voyaient au couchant de leur mer, comme le raconte Tacite. Je tiens de Barrès qu'il y a des rapports entre nos plus pauvres quartiers et ce que l'on rencontre à Murano et Chiogga, faubourgs de Venise. Mais pourquoi cette lumière d'aquarium, ces étangs, ces quais et ces canaux morts ne mèneraient-ils pas à quelque bourgade des Flandres ? Quelque chose m'y parle aussi, à des égards tout autres, et tout aussi réels, des beaux lacs du nord italien.

Quand l'évêque Augustin rencontra, sur le sable, le petit enfant qui voulait, avec sa coquille, épuiser l'abîme des mers:

— L'Océan dans ta pauvre conque, quelle folie ! gémit le saint.

— La folie de tout homme, hélas ! lui répondit, je crois, le petit messenger du ciel.

N'est-ce pas l'univers entier que voudrait absorber le souffle d'un cœur misérable ?

Flandre, Venise, Allemagne, est-ce assez, n'est-ce point assez pour combler les ambitions de ce coin perdu ?... Si médiocre, si commune que soit notre âme, elle se découvre parfois, et tout d'un coup, des étendues ou des profondeurs sur lesquelles l'habitude avait fait la nuit. En continuant de songer à la complexité de la terre natale, les deux patries de M. Gide, dansant devant moi dans le feu, me rappelèrent subitement une autre patrie mienne, celle des origines paternelles, qui me fait pénétrer dans un monde nouveau.

Elle n'est pas très loin d'ici. Dix lieues au plus. Et c'est toutefois un pays aussi différent que possible du nôtre. M. André Gide parlait de Normandie ? C'en est une, en pleine Provence. Elle est composée de prairies, de chaque côté du petit fleuve Huveaune, qui descend de la Sainte-Baume, vert rouleau de pelouse, étoilé de marguerites et de boutons d'or, planté de gros pommiers, arrosé d'une eau toujours fraîche, que de hautes futaies accompagnent jusqu'à la mer. De grands ifs, des peupliers robustes, des houx, des noisetiers, des sureaux, des osiers, des tilleuls odoriférants, tous les arbres du nord et de l'ouest, ceux que l'on voit se dépouiller aux mois d'hiver, mais fleurir et reprendre feuille à la belle saison, sortent d'une terre abondante, dénuée de légèreté, mais travaillée avec une application admirable par des jardiniers qui possèdent l'instinct du beau fini et le goût de la perfection.

Sans doute le cyprès, l'olivier et le pin lèvent, non loin, sur les coteaux, leur ferme stature éternelle, entre les bouquets de câpriers recouverts de terre au temps froid. Mais le fond de cette vallée veut ignorer tout l'ordinaire des végétations provençales; la race ingénieuse, active et d'un réalisme étonnant, montre des goûts et des besoins qui passent nos niveaux de constante frugalité. Je ne peux m'empêcher de me représenter ces âpres terriens comme le vivant repoussoir de nos matelots: je les revois toujours sur le pré d'émeraude, en train d'éventrer la pastèque ou de boire leur incomparable muscat. Figues, jujubes, azeroles, pommes, pêches, poires ventruées, melons de toutes les espèces, jonchent la nappe et le tapis que l'on étend sur l'herbe, pêle-mêle avec les sucreries et les salaisons. Simples goûters au reste, on ne s'en tient pas à ces bagatelles à midi ni le soir, et, dans leurs repas de moisson, les gibiers et les viandes de la terre et de l'air, sont mis à toute sauce, largement arrosés de tous les alcools. Pauvre paysan, pauvre pêcheur de mon Martigues, rassasié de ta demi-douzaine d'olives et d'un peu de pain frotté d'ail ou de rudes anchois à l'huile, comme l'idée de tels festins me rapproche de toi ! Mais ce Pantagruel ne m'est pas étranger non plus, et le sourire qu'il me donne ne saurait m'éloigner du bord où les pères des pères de mes pères ont vécu. Je ne puis oublier ce lit de verdure ni les arceaux de fleurs de ma petite enfance, et je m'en trouve accompagné à peu près comme M. Gide, de celle de ses deux patries qui lui est pourtant la moins chère.

Je revois cette côte de ma Normandie provençale qui porte le caveau où gisent les morts de mon nom. Elle est si clairement exposée au soleil que tout y paraît blanc et or, on n'y respire que l'odeur de la menthe sauvage ou du thym, quoique les lauriers-roses y

sourient de toutes leurs fleurs. Je connais peu de lieux au monde plus avenants, plus propres, mieux faits pour donner à sentir le prix du sommeil éternel. Pourtant l'idée ne m'est jamais venue de reposer un jour sous ces pierres blanches... Mais un large plateau très découvert, tourmenté du fléau de chaque vent qui passe, complanté de ces longues tiges amères que l'air salin corrode, que la brume pourrit avant que le soleil les tue, ce cimetière populeux, et décoré pourtant d'édicules doriques dont la pierre fauve joue mal les marbres athéniens, le pas des pêcheurs assurés et graves, celui des rustiques timides, l'illumination annuelle à la nuit qui précède le Jour des Morts, un certain plain-chant que je connais bien aux cérémonies mortuaires, des rites, tels et tels, dont le manque m'affligerait, divers signes, d'autres encore, qu'il est importun de noter, me déclarent où il convient que soit fixé mon lit funèbre: non, il est vrai, par élection délibérée, mais par une nécessité dérivant de l'ensemble de tout ce que j'aime et je suis.

CODICILLE

Il y a bien trente ans que fut écrit ce chapitre testamentaire qui faisait élection de dernier domicile dans mon vieux berceau de Martigues. Aucune idée d'y rien changer ne fût sans doute née en moi si j'avais disparu le premier des miens. Mais j'ai vu déposer dans notre caveau paternel de Roquevaire le cercueil de ma mère et celui de mon jeune frère. Je ne pus m'empêcher d'envier celui-ci, désormais réuni à ce que nous aimâmes, et la commotion fut si forte que je sentis que tout dessein de séparation aurait quelque chose d'ingrat et d'impie, il me serait tout à fait impossible de l'accomplir.

Plusieurs années se sont passées dans l'état négatif où je n'avais pris qu'une moitié de décision. Je voulais reposer avec mes parents, sous les dalles de la même petite chapelle, mais comment me résoudre à quitter pour jamais ce sol et ces eaux de Martigues, où tout ce que j'ai de personnel demeure engagé ?

Un jour après des jours, la solution me vint et je pus ajouter à *l'Election de sépulture* un *Codicille* que voici:

...Non, je connais qu'il faut descendre
Là, chers corps, où vous êtes tous:
Les braises vives de ma cendre,
Vos Roches-Mères, vont reprendre
Ce qui me vint d'elles par vous,

Mais, du gradin des sépultures
Quand la civière approchera
Votre impassible créature,
Son flanc percé d'une blessure,

Le cœur de chair y manquera:

Le cœur de chair aux longues flammes:
D'un vagabond qui fut constant
Suivra son sort, que nous réglâmes,
Avec les Morts dont il eut l'âme,
Fils de la Mer et des Etangs,

Simple pêcheurs de nos lagunes,
Gabiers partis aux caboteurs
Et, descendus de la grand'hune,
Beaux capitaines de fortune:
Soldats; corsaires ou planteurs.

De caps en caps, d'îles en îles,
Leur règle d'or au fond des cieux
Interrogés d'un œil tranquille,
Ils défiaient la houle hostile
Et les plans d'eau silencieux;

Mais, lorsqu'aux voûtes inatteintes,
Chaque soir, ils tendaient les bras,
Quelque déesse mal étreinte
Gonflait leur voix des sourdes plaintes
D'un destin qui n'achève pas !

Gardez mon cœur, nid de macreuse,
Vol de mouette au vent du nord !
Que le tailleur de pierre creuse,
Face à la mer, une poreuse
Et scintillante roche d'or.

Des deux planchettes de la porte,
Des six lamelles du coffret
Qui recevra ma fibre morte,
Aucune essence ne m'importe
Que l'aubier rose du cyprès:

Ainsi soit fait ! Et puisse, et veuille
Là reposer mon cœur de chair,
Quelque murmure qui l'accueille
D'un lit poudreux d'amère feuille,
Myrtes séchés ou lauriers verts.

Décembre 1930.

L'ÂME DES OLIVIERS

J'ai gravi aujourd'hui le tertre qui domine toute cette contrée. Son sommet, garni d'un ermitage et d'une chapelle, porte de vieux cyprès taillés par la foudre et le vent. A mi-côte s'étend un bois de pins, blond de lumière à ses touffes supérieures; il traîne dans la nuit ses extrémités retombantes. Enfin, vers le soubassement de la colline est un long verger d'oliviers. Egales pour la gloire, ce sont trois races d'arbres bien inégales en beauté, car l'olivier passe de beaucoup les deux autres. Mais des traits qui leur sont particuliers distinguent les blancs oliviers de ce lieu.

Supérieurs au type ordinaire de ce bel arbre, ils montraient parmi les ondoiements de leur cime une beauté plus rare, un signe de vigueur et de perfection qu'ils ne font apparaître qu'en des circonstances choisies: je leur vis le souple bouquet, frêle comme un bourgeon, dense et resserré comme un fruit, que se plaisait à reproduire la sculpture des Athéniens. Le ciseau des Attiques n'a aimé que l'exquis. Il nous conserve encore une fleur même de la fleur. Je me mis à l'étude du chef-d'œuvre de la nature éclos dans le sol maternel. Les purs rameaux me suspendaient amoureusement à leur forme; mais, en me révélant avec largesse ce trésor, les mystérieux petits arbres ajoutaient le conseil de les louer tout bas. Elevant à l'enthousiasme, ils recommandaient la pudeur.

« *Pampres de Bacchus, pourquoi m'étreignez-vous ? Otez vos raisins, je suis vierge et ne m'enivre point.* » Ainsi se plaint, dans un poète de l'Anthologie, l'arbre chaste et sauvage qu'on voulait charger de présents. Comme il eût écarté, lui aussi, la grappe et le pampre, l'olivier provençal me faisait aussi modérer les signes de ma religion. Mais le goût, la pudeur devaient être vaincus par la force d'un souvenir. L'olivier m'apparut tel que je l'avais vu antérieurement, un matin de jeunesse impétueuse et concentrée, épanoui dans le point central de mes songes qu'agitait le frisson de la silhouette argentée... Réminiscence de Platon, de Renan et de France, que je suivais alors tous trois, l'ancienne évocation se répéta presque telle quelle dans ma pensée.

« - Petit arbre nerveux et pâle, lui redis-je, en modifiant à peine le premier texte, vous que néglige le vulgaire et qu'il a bien soin d'insulter: un rare privilège vous défend, olivier, de flatter l'indigne regard. Je vous refuse tout honneur de la part de ceux qui n'en méritent aucun: moins ils vous considèrent, plus il vous appartient d'exceller dans votre ordre, délice des cœurs exercés.

« Vous nouez vos racines au-dessus de la terre, mais vous les enfoncez fort avant dans un sol loger et aride comme l'esprit. Si votre tronc est court, s'il élève peu de rameaux, sous une écorce délicate, le plus frêle est solide et plein de vigueur. De tronc rugueux, de rameaux lisses, lent à croître, long à mourir, ainsi que la sagesse, le dieu qui vous habite a l'âme curieuse. Pour atteindre à la paix, il est ennemi du repos. Comme les sentinelles et les coureurs de nuit, il se maintient par la sensibilité vigilante. Mais chaque pas des

heures touche sa verte lyre du frémissement infini, le moindre ébranlement de votre air lui donne la fièvre, et personne ne montre plus de résignation à ce qui n'a point de recours. Ni langoureux abattement, ni vaine révolte: tous les fléaux ajoutent un éloge à votre vertu et, des pires injures qui lui tombent du ciel, votre automne compose un amer et généreux fruit.

« Que votre bois, olivier, ait notre cantique, car les premières crosses des pasteurs en sont façonnées. Les rois, pères des peuples, vous ont pris le sceptre amical. Lorsque Thersite alla prêcher une confusion de pouvoirs qui eût imposé l'anarchie, c'est avec vous qu'Ulysse punit le bavard imprudent, c'est à coups d'olivier que furent scandés les inestimables doctrines: — *Le gouvernement de plusieurs n'est pas bon. Qu'il y ait un seul chef, un roi...* A Ithaque, dans sa maison, au centre d'une cour, s'ouvrait le plus beau d'entre vous. Ayant été ployé et débité des mains d'Ulysse, il devint son lit nuptial et l'arbre, dont le tronc et la maîtresse branche n'avaient été ni déplacés ni retranchés de leurs racines, mais abrités d'une toiture et clos de toute part, connut l'hymen de Pénélope, sa défense innocente et la chasteté de sa foi.

« Telle étant sa substance, votre feuille, olivier, porte en sa couleur double le signe de la vérité. Son ovale acéré défie le reproche et sa coupure nette ne redoute aucun examen. Toutefois, épaissie en touffes légères qui tremblent elle se mêle à tous les fantômes de l'air. Des sophismes pressés y confondent leur aile grise les nuances subtiles y décrivent agilement un mystère discret qui ne peut tenter le profane.

L'œil du peuple ne voit qu'un bouquet confus et cendré: mais, voisins des dieux, les paysans taillent ou courbent chaque plant selon la forme des cratères, et le Sage, qui passe une fois ou deux chaque siècle, n'en pourra nier la leçon.

« Que l'amandier bacchique anime son branchage de grimaces désespérées, que le cyprès du flanc d'une métairie solitaire, élève sa colonne blanche et noire contre le jour, que le pin turbulent se précipite en indiscernables troupeaux ô nobles oliviers, il ne saurait vous plaire d'interrompre d'aucun dissentiment la courbe déliée des collines de nos pays. Non, vous faites corps avec elle. Ni ennui ni orgueil ne vous jetteraient au désert, et vous vous aimez trop, car vous vous sentez trop bien vivre, pour vous mêler les uns dans les autres, comme ces pins. O Energies, mais indomptables, ô Patiences, mais redressées, Constances, Industries, plus que fertiles Inventions, osant tout et tout supportant, mais tout méprisant au besoin, vos mépris n'ont été durables qu'à l'égard du crime inutile, l'Excès. Distants des bas-fonds et des crêtes, c'est en chœur, oliviers, qu'il vous intéresse d'aller. Sans vous presser l'un l'autre, sociables rameaux qui communiquez entre vous, vous aimez vous toucher en rendant un son qui ressemble au discours de la Mer intelligemment mesurée et des hommes qui la longèrent. Vous savez une langue bien accordée à l'âme. Parole et pensée n'y font qu'un, et le même mot les révèle, pensée toujours conduite à la perfection de son signe, mais signe plein et dense, vertueux et signifiant (1).

« De sorte, clairs feuillages, qu'il n'y a presque rien qui altère votre bonheur ! La méditation n'impose ni fatigue ni souillure à vos transparences et la nuit ne les couvre pas. Voulant des clartés, vous en faites. En montant vers le ciel, vous formez un chapeau de mystérieuse lumière.

(1) AOrOI, VERBUM, RESOUN.

Le phosphore divin brille à la pointe de vos tiges, comme dans l'œil des chats sacrés et des oiseaux de nuit et de tout ce qui fut conçu et procréé du sein de la Vierge elle-même.

« Fils certains de Pallas, rangés d'yeux pers fleuris des modérations éternelles, athénienne semence qui, à son tour, compose le plus délicat des boutons, vous êtes apparus par la sûre volonté de cette déesse: premiers, derniers maîtres du monde, secoués des déloges et victorieux de la nuit, pacifiques, guerriers, auteurs et enfants des cités, exterminateurs des désordres, extincteurs des barbares nuits, il n'y a point de siècle qui ne vous ait reconnus pour les pères et mères de ses destinées favorables. Vos diffuses lueurs étant choses humaines, aucun trouble n'en provenait: mais, quand, formés de votre chair et bourrés de vos fruits, les pressoirs épanchèrent un rayon de crème doré, la Déesse ouvrière en fit éclater son orgueil. Aliment ou breuvage, douce onction de l'athlète ou baume des corps déchirés, elle s'applaudit elle-même et pour que son collaborateur, le peuple athénien, eût sa part de satisfaction, elle lui prit la main et la serra du geste que le marbre a perpétué.

« Tout autrement beau que le marbre, soyez-nous, olivier, le garant animé des assentiments de Pallas. Redites son grand témoignage. Ne vous laissez point d'enseigner ce qu'elle aime et approuve, et comment elle sait sourire à celui qui la sert. L'homme qui la comprend n'a pas besoin d'être encouragé à la suivre. S'il connaît la sagesse, il s'y précipite après vous. Oh ! redoublez l'éclaircissement de votre sagesse ! Sous une pâle armure d'émeraude voilée, annoncez la brillante agoniste de la raison, paranymphe de l'homme qui, digne de son nom, apprivoise, domine, conduit ses frères bestiaux. Bel ordre des Sciences et fine mesure des Arts, gardez-en, communiquez-en plus que n'en veut, plus que n'en souffre l'imbécile dégénéré. Sur les coteaux où procèdent vos théories, rien ne pourra se perdre du moment que vous subsistez, la Mer. veille du monde ne s'abîmera qu'avec vous ! »



DISCOURS A LA LOUANGE DE LA DOUBLE VERTU DE LA MER

APT2TON MEN YA0P

Pindare.

L'amour est d'autant plus ardent que
la connaissance est plus certaine.

Léonard de Vinci.

La mar bello plano esmougudo

Dóu paradis es l'avengudo

Mistral.

I

1. Au cap Incomparable où, sans nous être aimés, nous nous sommes compris et, sans avoir osé descendre jusqu'à l'aversion déclarée, nous avons reconnu les différences de nos cœurs, je suis revenu seul pour songer à vous, mon amie.

Peut-être vous en souvient-il, et les escadres couronnées de musiques et de lumières vivent-elles encore sur l'onde magnifique et paisible de vos pensées comme elles allaient, cette nuit, au balancement de la mer. La chevelure des pins noirs déployée au septentrion découvrait, dans le ciel, la course des étoiles. Il venait des odeurs de térébentes et de lis, et vos narines palpaient, vos beaux yeux se voilaient, de la volupté des parfums. Mais votre voix, mêlée au gémissement de la mer, nommait les êtres merveilleux qui, en nombres divins, oppressaient nos mémoires et agitaient nos cœurs. Les mots que vous disiez, avec leur mélodie de compassion inoubliable, classaient, être par être, la noblesse de l'univers.

2. Du moindre brin d'herbe odorant aux planètes les plus lointaines, vous n'oubliâtes rien qui eût un degré de beauté. Le vieux Pan, qui riait autrefois sur ces promontoires, vous assistait sans doute de sa flûte et de son esprit. Plus belle que Corinne, égale aux Muses elles-mêmes quand elles déployaient leur cadence savante sur les collines de l'éther, vous conduisiez toute pensée à la secrète idée du monde, qui est l'avènement de la pure sagesse dans la grâce et la passion.

3. J'écoutais ces discours que vous répandiez, en me félicitant qu'il m'eût été donné de m'élever ainsi avec l'aide de votre main, lorsque soudainement je sentis cet appui céleste me faillir. Votre main se glaça, vos lèvres se turent. Je vis sur votre front, car en ces jours s'y inscrivaient les signes éclatants du courant de ses rêveries, je vis se dessiner je ne sais quelle peur étrange de ce qui gonflait votre sein.

4. Puis, d'une voix brisée et qui se hasardait comme en tremblant hors des espaces du silence, vous gémîtes, ô mon amie, d'une calamité dont votre âme était menacée. Car hélas, pensiez-vous, une âme n'est point faite pour étreindre de si extrêmes variétés de conceptions: ou elle se fondra au torrent lumineux de ses intelligences.

5. A force d'appeler et de recevoir tout le flux du vaste univers embrassé, comment l'âme éperdue se retrouvera-t-elle ? Devenue la pareille de tant de formes et de parfums qui occupent les immensités mesurables (ainsi n'est-il pas vrai se développait votre effroi), cette petite âme sera comme un atome imperceptible, étrangère à son propre sein. Et sans doute elle flottera, l'infortunée, d'un bout à l'autre de ce monde, dans une recherche inutile où, n'étant presque plus, elle oubliera également de vivre et de sentir, de fructifier et d'aimer. Oui, oui, soupiriez-vous, ne sera-t-elle pas ainsi devenue tout à fait indigne et incapable de l'amour, tant l'excès prodigieux, l'abondance touffue des figures extérieures l'auront, par avance, appauvrie de sa sève et de sa vertu ?

6. Ainsi vous vous plaigniez; peut-être afin que je vous aide à vous tirer de la périlleuse sagesse, vous me redisiez tristement le thème préféré de vos instituteurs.

« Hé ! que m'aura servi d'égaliser tout cet univers, si je vais y perdre mon âme ?

II

7.— Ame, vous répondis-je (car il n'est pas de nom plus doux ni qui, en ce temps-là, allât mieux à votre beauté), comment des biens si précieux seraient-ils jamais égarés ?

Et je montrais, non loin, par-dessus les terres voilées de la colonnade des pins, les milliers d'étincelles qui blanchissaient la mer.

8.— Ma sœur, repris-je, regardez ce champ qui porte et qui rayonne une si égale clarté. Je voudrais y fixer les yeux de votre corps avec ceux de votre pensée. Je voudrais promener les uns et les autres en tous sens, à travers la plaine fluide, et encore leur faire traverser cette molle cuirasse d'écailles scintillantes pour qu'ils n'ignorent plus le fond de l'abîme essentiel.

9. — Ce qui les touchera d'abord en cette mer sera l'exactitude à rendre la face des cieux. Il n'est pas une goutte de son eau balancée qui ne mire le firmament. Avec quelle patience sont reçus les moindres rayons et de quelle fidélité ils sont réfléchis dans la nuit, vous l'admirez avec moi. La vertu de soumission qui se prescrit aux sages n'est littéralement exercée que dans ce liquide miroir. Tout à l'heure, vos yeux n'étaient pas plus dociles à la beauté des choses, votre contemplation n'offrait pas aux Idées un cristal plus lisse et plus pur. La figure du ciel y est restituée, sphère par sphère, étoile même par étoile, et la nappe cendrée qui descend avec elle, faite du demi-jour de tant de filets qui

se croisent, se retrouve de même en demi-lumière argentée au creux et à la cime de chacun de ces petits flots.

10. — Mais que le jour s'allume, vous verrez tout cela luire subitement au premier éclair du flambeau. La mer, alors, se peint des moindres formes qui se jouent sur les ondes vides de l'air. C'est dire de quel cœur elle redit d'abord le fantôme léger des hautes falaises de pourpre ou si quelque olivier s'incline sur elle en vibrant. Il ne lui faut plus rien que les incendies du soleil: inquiète, elle bouillonne tant que ses feux divins se dérobent sous l'horizon. Mais, à cette chaleur invisible qui les précède elle s'aplanit, et le premier rayon, encore que dardé obliquement, lui tire un gémissement dé pitié. Non qu'elle veuille fuir ce terrible soleil de la vérité renaissante en de honteux limons ni sous l'abri d'un antre obscur; notre nymphe héroïque ne tente même pas de se mettre à couvert de celui qui brûle le ciel. Elle l'affronte nue et, telle jusqu'au soir, pareille à une athlète de la Connaissance obstinée, laisse les flèches d'or cribler son corps luisant, et elle leur répond par mille reflets: c'est le soir glacial, c'est, furtive et froide, la nuit qui lui arrache des nuées, jamais elle n'en forme de son propre désir. Les flammes de la roue où siège son archer rayonnant et persécuteur ne font que l'embraser d'une intelligence plus vive et redoubler son vœu d'amasser plus d'objet et de saisir plus d'être dans sa vaste prunelle animée du perpétuel mouvement.

11. « Cet œil azuré de la Mer, qui me faisait vous voir bien avant que je vous connusse, ne demande rien au delà. La lumière, sève du monde, âme essentielle, lui suffit. Car le bel élément qui rit, bondit, flotte sur elle avec tant d'abondance et de rapidité, c'est la forme aérienne et céleste de toutes choses. D'où je vous déduirai que sa quotidienne illumination de midi signifie certainement l'heure d'omniscience et de rêve complet où se gonfle la claire volonté de la Mer.

III

12. « Nulle part toutefois celle qui nous surpasse pour le zèle à grandir dans le mode contemplatif ne témoigne de cette inféconde tristesse dont vous ont menacée de mauvais conseillers. Bien au contraire, en elle bouillent les réserves de l'universelle énergie. Que si quelques poètes n'y ont vu qu'une solitude et l'ont appelée *Celle qui n'a point de moisson ou Celle dont les champs ne sont point dorés de vendanges*, ils sommeillaient sans doute, parlant sans réfléchir, à moins qu'ils n'entendissent que les froments qu'elle nourrit sont trop lourds au ventre des hommes et ses vignes gonflées d'une veine trop généreuse. Ne les écoutez pas ou plutôt pénétrez-les mieux. Ces grands hommes n'eussent jamais laissé leurs concitoyens attacher à la mer un culte fidèle ni ne l'eussent nommée, comme ils l'ont fait si fréquemment, une chose divine, s'ils l'eussent crue Stérilité: c'était une de leurs maximes que, de même qu'il est trop aisé d'exercer une force puissante si l'on n'est qu'une brute aveugle à la manière des harpies et des centaures, il est trop simple aussi de comprendre et de savoir tout, si l'on reste soi-même oisif et vide de vertu.

« Penchés au bec des proues et abrités de leurs manteaux contre les spectacles du ciel, ces poètes navigateurs n'ont pu manquer de soupçonner ce qui existe sous le flot. Ils savaient quels doux monstres à figure de vierges tentaient en ce bas lieu toutes les formes de la vie, et dépensaient en jeux cruels les premières sèves naissantes. C'était pour eux merveille que l'on ne cédât plus souvent au charme riant sous les eaux.

13. « *Que leur chantaient donc ces Sirènes ?*

Si Tibère César, qui posait la même question à ses suppliciés pendant qu'ils criaient sous les verges, m'eût pu interroger pareillement sur ce propos, je sais quelle réponse m'eût peut-être concilié les bonnes grâces de ce prince, car j'ai examiné toutes les relations de quiconque entendit ces voix de la mer. Oui j'en ai rétabli la mystérieuse chanson.

« — Nous sommes, disent les Sirènes, eussé-je enseigné à César, le père et la mère de tout. L'ancien germe de Pan est sorti de nos profondeurs. Cette mer violette est le vase sacré, revêtu de saphir, tapissé au dedans d'une ténébreuse émeraude, où les os de ce Dieu furent assemblés un par un. Tout ce qui est rêvé au plus haut de l'éther est réalisé parmi nous. Toute action soupire au fond de nos entrailles avant de vagir au soleil. Car, Pan, tout vieux qu'il est, n'a point achevé ses emprunts à nos primitifs éléments, et il en retire sans cesse les étendues de sable blond, les amères prairies et les bancs de roches soudaines. Mais nous lui versons sans compter ces tempêtes, ces pluies fécondes, ces rosées, humeurs rapides et chagrines, âmes du changement et de la nouveauté, dont il s'inquiéta dès l'enfance, aspirant de nos seins plissés de rides immortelles les appels du désir et les vœux de l'enfantement. »

14. « Ce qu'eût fait César, je ne sais. Mais combien d'hommes voyageurs se sont lassés de tout rivage, à entendre cette chanson ! Ils ont reconnu que leur vie n'avait été qu'un pâle effet d'une vie plus violente, ils se sont réunis à jamais à cette dernière.

« Quand s'arrête, en effet, le cri du désir de la Mer ? Chose irritable et sensitive, turbulence enivrée des compréhensions du plein ciel, elle figure bien les travaux de la volonté. Nommez-la, mon amie, l'Ouvrière que rien ne fatigue ou, s'il est vrai, qu'il n'y ait point d'ouvrage accompli sans l'amour, qu'elle nous soit l'Amante que nulle fureur n'assouvit.

15. « Les Sirènes n'ont point menti et nous sommes certains qu'autrefois elle occupait tout. Mais tout était mêlé en elle. Afin de régir ce désordre, elle prit le parti de se sacrifier et réduisant son lit, creusa dans le milieu du monde un asile profond où se définit sa vertu. Ce qui existe donc hors d'elle est fait de ses largesses: la terre ferme et fixe, le rythme certain des lois nous sont concédés de son sein. C'est elle qui jeta les tendres mamelles des îles cuites ensuite au dur soleil et enchaînées plus tard les unes près des autres, par les dons successifs qu'elle ne cessa d'ajouter.

16. « Puis les monstres sortirent avec tumulte de son sein, et un peu plus tard les héros.

Nul n'ignore que le dernier de ces races évanouies, instruit sur le penchant des collines de Thessalie, naquit de Thétis blanchissante. Ce demi-dieu n'oubliait pas de venir implorer dans les difficultés la déesse dont il avait hérité le courage et, se lavant les mains sur la grève salée comme nos prêtres font dans leur cuve imprégnée de sel, il revenait plus ferme et plus vite au combat, couvert de l'armure nouvelle.

17. « Ulysse, fils d'Ithaque, île née de la Mer, succéda ensuite à Achille et, versé d'onde en onde, apprit l'usage du commerce, de la navigation et des autres arts. Quand la divine flèche envoyée de Thétis lui eut donné la paix des Dieux, l'écume commençait de charrier d'un flot à l'autre les navires pleins d'hommes aux rivages colonisés. Et maintenant la Mer est toute labourée de la course de ses enfants. Une blanche ceinture de ports florissants, reliés par les voiles qui ne cessent de voyager, décore son sein bleu et sombre. Les villes naissent des vaisseaux, les vaisseaux renaissent des villes, et dans ce lent triomphe séculaire qu'elle conduit ou dans ce va-et-vient de triomphes divers, elle n'arrête point de crier la gésine, ou de chanter l'amour, mais garde le même sourire, car elle se rend témoignage d'avoir tout ordonné au loisir d'une longue et lucide méditation: n'ayant nulle part négligé d'appeler sur son œuvre les beaux feux ennemis de toute déraison, exterminateurs de chimères, des mensonges difformes et des rêves privés de sens, ayant toujours banni une tromperie ténébreuse et considéré le soleil.

18. « Que si l'astre fuyait devant la tempête ou la nuit, plutôt que d'opérer dans une ombre complice où la faute et l'erreur se fussent peut-être excusées, le pouvoir diligent de cette Titanide, sœur des Cyclopes inventifs, créa l'art d'amasser tout ce qui survivait de lumière diffuse et de faire jaillir une phosphorescence qui aidât de flambeaux l'éternelle composition.

19. « De cet effort naquit la plus souhaitable merveille. Un heureux matin se leva. Des collines de soie tendaient l'horizon de la terre et, d'une soie plus molle, piquée d'aigrettes argentées, frémissait la face de l'eau. Le jour parut. La mer l'égaya de l'ample sourire; les tritons, agitant les fourches et les conques, firent s'évanouir les dernières laideurs et les hasards mauvais qui rodent toujours sous le ciel. Des voix de nymphes appelèrent la brise près des lyres qu'elles disposaient sur les flots. Le vent ainsi réglé et les ombres mises en fuite, on vit se présenter la coquille de nacre derrière l'attelage **des** colombes immaculées.

20. « Une jeune Déesse y couchait de beaux flancs plus lucides que la lumière mais si vastes, que, de leur ligne épanouie, s'égalait, s'unissait la terre avec le ciel. D'une tendre beauté qu'un rien pouvait défaire, car tout y était accompli, cette forme volait sur les légers rouleaux des vagues. Un zéphire chantait *Voici le meilleur des destins* et des trombes de feuilles et de fleurs détachées par leur propre désir coururent dans la mer au-devant de cette immortelle. Mais les couples humains vantaient cette puissante et pensive Vénus Marine, la couronne et le fruit de tant de pénibles labeurs:

21. « —Elle, s'écriaient-ils, ne craindra point d'aimer à la face de la lumière quand

toutes les autres Vénus, cherchant honteusement les ombres de la nuit, ferment les yeux, perdent le sens et défaillent d'intelligence au moment que la vie leur sourirait plus belle et plus a magnifique le jour. »

22. « Et la même pensée, redite inversement, faisait naître d'autres cantiques:

« — Vous ne serez point froids ni arides comme Pallas, ô doux yeux anadyomènes. Vous vivrez et vous brûlerez, liquides flammes blondes qui nous instruirez de l'éther. Que si toute sagesse est chose excellente et précieuse, c'est merveille choisie et divine qu'à ce rayon de la reconnaissance céleste vous mêliez le feu de deux cœurs !»

23. « C'est ainsi, poursuivis-je, à vos pieds, mon amie, que fut reçue de cette mer amoureuse et savante la parfaite beauté. Vous pénétrez le son de ces voix accordées. Elles défendent de redouter désormais vos mathématiques lumières. Celles-ci sont en vous comme ce feu blanc sur la mer, et voilà la semence de quelque Aphrodite inconnue qui doit naître de nous, pour si peu que les astres s'y veuillent montrer indulgents. Voyez déjà qu'ils s'ouvrent: clairs, vastes et profonds, tout l'espace en est dévoré. Leurs rayons nous confirment la première faveur que nous eûmes de la fortune, et qui fut de nous être connus ici précisément. Elle pouvait nous promener, comme tant d'autres couples, dans quelque forêt d'inquiétude, aux berges du fleuve Ocean où tout est nocturne et troublé; mais elle nous assit au bord de nos aïeux, le modèle de notre rêve.

24. « Salut, force divine et divine compréhension ! Fais qu'il ne nous soit point d'idée qui n'enveloppe un amour généreux ni de désir qui n'engendre de la lumière. Pensée de flamme, cœur orné de belles fictions de l'esprit, énergie imbibée des intelligences du ciel, nous voulons être tes disciples, azur de la mer Cyprienne !

25. « Mais vous, mon Ame, connaissez toutes vos délices puissantes. Vos savantes paroles énoncent les pensées qui, sous forme de rêveries, circulèrent en vous et, là, se dépouillèrent de l'inhumanité que verrait un œil nu en tout ce qui pense et qui vit. Vos yeux me font un monde bienveillant comme votre chair, et, venue de vous, la Sagesse m'est heureuse et joyeuse à l'égal de l'Amour dont je ne la puis distinguer, puisqu'ils ne forment plus en vous qu'un seul être complet, pareil au grand objet illuminé et soupirant qui tient tout le corps de la nuit. »

IV

26. Ainsi sur ce beau Cap où je cherche des souvenirs, nous nous tirions tous deux de la populace de l'Etre et, gagnant les cimes sacrées, de tels propos volaient si célestement, mon amie, qu'ils saluaient en vous la même volupté qui jaillit autrefois des caresses d'Eros à Psyché, votre sœur ou que Téthys tira comme un pâle feu de l'écume: unique joie en qui se tinrent embrassées deux forces jusque là guerroyantes dans l'univers.

Certes, il m'importait peu que telle merveille fût rare si du moins elle était possible, et je n'en doutais plus.

27. La divine soirée ! Vous regardiez les flots et peut-être pleine d'envie. Oh ! combien la parole luisait dans vos moindres regards ! Vous deveniez semblable à ce rêve que je formais. Rien d'ailleurs, non pas même le jour fâcheux qui dut, en dépit du vœu des étoiles, succéder à la belle nuit, ne pourra réussir à m'ôter de l'idée que vous ne soyez faite pour réaliser quelque part le glorieux mystère de l'intellection dans l'amour. Mais, à sentir la lumière de vos prunelles, une assurance était venue que la merveille allait se montrer sur-le-champ.

28. Vous vous étiez levée, raffermie et persuadée, et, comme vous marchiez vers le bois d'oliviers qui couronne le promontoire, cette ambition du ciel, qui couvait dans mon cœur me donna une joie qui me fit sentir le ciel même. Je vous suivis, croyant que le sentier étroit, où vos pas m'engageaient, allaient me conduire à mon terme. O mon amie, vous vous tourniez d'un visage si gracieux ! Vos yeux, trop purs, parvenaient au fond de mon âme.

Mais ce fut très peu d'heures après ce doux regard, qui répondait à mes discours en les favorisant mieux que ne l'eût fait aucun mot, que nous fûmes contraints d'admirer et de convenir de combien nous étions inégaux à nos espérances.

APPENDICE

UNE LETTRE DE MISTRAL

Un ecclésiastique, aussi prétentieux qu'étourdi, avait imaginé de me reprocher comme une invention diabolique le personnage de Marthe syrienne dont il est question dans ce livre.

Injurié en mars 1913, je lui fis, en novembre un certain nombre de réponses qui le clouèrent.

Admirablement attentif à notre œuvre, Mistral me fit le grand honneur de m'adresser la lettre dont voici le texte et la traduction:

A 'la bono ouro ! Vaqui la proufetesso Marto remesso ounte es sa plaço, dins le legèndo de Marius, tant poupulàri en Prouvènço, bèn avans Jesus Crist.

En favour d'aquelo Marto; se pòu cita peréu lou monumen di Baus (li tres Marìo) ounte lou brave M. Gille avié recouneigu la siriano Marto.

Baste, M. l'abat X... aqui n'a pèr soun comte. E eici nous sian regala de la glòri dóu Martegue, rejouvenido e refrescado pèr lou Martegau Maurras (E quau saup se lou diéu Mars (Mars, Martis) sarié pas un di peirin de Marticum).—

F. MISTRAL.

C'est-à-dire:

« A la bonne heure voilà la prophétesse Marthe remise où est sa place, dans la légende de Marius, si populaire en Provence, bien avant Jésus- Christ.

« En faveur de cette Marthe, on peut citer aussi le monument des Baux (les trois Maries) où l'excellent M. Gille avait reconnu la syrienne Marthe.

« Baste, M l'abbé X... en a pour son compte! Et ici nous nous sommes régalés de la gloire de Martigues rajeunie et rafraîchie par le Martiguois Maurras (Et qui sait si le dieu Mars (Mars, Martis) ne serait pas un des parrains de *Marticum*) ? — F MISTRAL.

Le dieu Mars, quel patron pour notre vieille patrie de guerre et d'amour !

Etablissements André BRULLIARD, Samt-Dizier (Hte-Marne).—1933

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc -2000**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo
e de la maqueto pèr Bernat Giély,
en sa qualita de presidènt
dóu CIEL d'Oc.

